



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

LEIH-BIBLIOTHEK

von

**P. Rothenstein's Nachfolger**

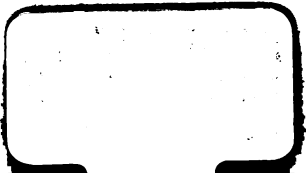
**EHRENBERG & C<sup>o</sup>.**

WIEN

I., Singerstrasse Nr. 4.

353/ X

Vet. Fr. III B. 170









THÉODORE DE BANVILLE

— PETITES ÉTUDES —

---

# PARIS VÉCU

---

FEUILLES VOLANTES

AVEC UN DESSIN DE GEORGES ROCHEGROSSE



G. CHARPENTIER ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

—  
1883



— Mais, dit madame Andrée, l'homme est ici moins coupable que le fait lui-même ; car dans cet instant qui devrait être l'oubli de tout et se passer en plein idéal, il y a forcément trop d'appâts, de circonstances, de troublant inconnu. Ma chère, nous haïssons nos soupçonnants, mais avouez que nous serions cruellement embarrassées à leur place ! A vrai dire, pour que l'instant délicieux et absurde fût exempt de tout embarras et de toute honte, il faudrait, lorsqu'on se donne pour la première fois à un homme, lui avoir appartenu déjà, ce qui est malheureusement impossible !

— Oui, en principe, dit madame Hélène ; cependant monsieur de Moncaure a trouvé le moyen de réaliser cette impossibilité et d'en faire une chose vraie ; mais il fut alors extraordinairement inspiré ! »

Après avoir ainsi parlé, madame Hélène raconta à son amie les amours de Rose Yver, mais sans vouloir révéler son procédé d'information ; « car, ajouta-t-elle finement, si je vous le disais, ma toute belle, vous en sauriez autant que moi ! »

Mon cher Louis, Tristan de Moncaure est un jeune homme tout à fait moderne et extrêmement pratique, procédant toujours par la méthode expérimentale. Fou de Rose Yver, il vit qu'elle exérait ses amants et les traitait comme des chiens, n'ayant jamais pu leur pardonner d'être des créanciers qui à un moment donné prennent livraison ; il pensa avec justesse que s'il s'y prenait comme eux, il subirait le même sort ; donc il résolut de retourner entièrement la question, de combiner une guerre nouvelle, et de prendre livraison avant d'avoir été créancier !

Le commencement était facile. Tristan est millionnaire, et tout millionnaire aurait pu en faire autant que lui. Vous le savez, il y a d'abominables marchandes d'amour, en général riches de cent mille francs de rente, qui ont pour hideuse profession de vendre les plus belles filles d'Athènes, et à qui les belles filles n'osent



résister, même aux heures où elles sont indépendantes et riches, parce qu'elles sont toujours tenues par mille secrets, et parce qu'elles songent toujours aux heures, si fréquentes dans leur vie, où elles auront besoin d'un billet de mille francs, tout de suite. Tristan s'adressa donc à la fameuse madame d'Arcy, fit prix avec elle, et obtint chez elle un rendez-vous avec Rose Yver, dans lequel il fut simplement et correctement le monsieur qui paye, aussi convenable et bien élevé qu'on peut l'être en pareille occurrence. Mais en quittant Rose, c'est là qu'il jouait son grand coup ! il l'invita gracieusement à venir le jour même dîner chez lui. Il y avait mille raisons pour que l'actrice refusât, et alors le plan de Tristan s'écroulait ; mais elle ne refusa pas. Elle ne jouait pas à ce moment-là ; elle était nerveuse, ennuyée, dépaysée, ne sachant que faire d'elle-même ; son amant était en voyage, et d'ailleurs notoirement infidèle. Elle accepta, croyant continuer une journée funeste, s'enfoncer dans le borbier un peu plus. Mais quelle ne fut pas son heureuse désillusion, lorsqu'à sept heures du soir, s'étant à tout hasard magnifiquement vêtue de soie blanche et parée de mille diamants, elle entra dans l'hôtel princier habité par Tristan de Moncaure !

Dans le salon qui est un des plus sobrement élégants de Paris, meublé simplement de quelques tableaux dont chacun vaut une fortune, de sièges irréprochables comme dans une chambre de Trianon, et d'une garniture de cheminée dorée à l'or moulu qui a appartenu à la princesse de Lamballe, elle trouva réunis des hommes illustres à chevelure blanche, puis les jeunes gens les mieux posés et les plus spirituels de ce temps, puis enfin quelques femmes artistes, d'un vrai talent, non compromises, et indiscutablement belles.

On causa, comme dans le plus exquis des mondes ; puis vint le dîner, servi au milieu de tapisseries antiques, sous mille bougies, le dîner à la provinciale, extraordinaire, sans turbot, sans madère, sans rosbif violet,

composé de plats qu'on peut très bien manger et de vins qu'on peut boire, et ce dîner sembla être donné en l'honneur de Rose Yver, mais par un ami désintéressé et plein de respect. Aux délicates flatteries que lui adressèrent les hommes politiques, et à l'évidente sympathie avec laquelle les journalistes présents lui parlèrent de sa très prochaine création, elle comprit qu'elle avait acquis pour toute sa carrière des appuis sérieux, et qu'elle les devait à Tristan. Elle quitta la soirée de très bonne heure, mais en plein succès, en pleine gloire, sachant qu'elle laissait derrière elle une approbation déjà murmure et un sillon de lumière. Pendant quatre jours, Moncaure ne donna pas signe de vie ; au bout de ce temps, il envoya un petit bouquet composé de fleurs si rares et si précieuses qu'il avait exigé visiblement des négociations, des ambassades, et, ce qui n'est rien, des sommes fabuleuses.

Vint le jour où Rose joua sa pièce nouvelle ; sa réussite fut annoncée, préparée, servie par tous les moyens efficaces, et l'actrice, en se sentant soutenue, fut excellente. Tristan alla dans sa loge la féliciter, en même temps que tout le monde, ne resta que quelques minutes, et sortit après lui avoir demandé quels jours elle recevait ses humbles admirateurs. Il y alla à ces jours, et féeriquement éblouit les visiteurs par sa nette et rapide causerie, dans laquelle il n'était jamais question de Rose, mais où ingénieusement chaque mot se rapportait à elle. Dès que Tristan de Moncaure eut bu chez Rose, une tasse de thé à cinq heures, il prit la liberté de lui offrir encore des fleurs, mais discrètement, sans étalage, et des fleurs cueillies dans quelque paradis !

Cependant ce causeur avait tant charmé ses hôtes que Rose voulut l'entendre pour elle seule ; en ces tête-à-tête, il fut encore mille fois plus intéressant, plus amusant et plus charmeur, et sans dissimuler son ardente admiration qui se trahissait plus qu'elle n'était exprimée, ne demanda jamais à baiser un bout de doigt

ganté. Ces deux beaux jeunes gens devinrent amis, firent ensemble de longues promenades à cheval, avec d'autant plus de plaisir que Tristan est un cavalier parfait ; toujours fidèle à son parti pris, il entourait Rose d'attentions, de soins, savait la distraire, lui conter mille histoires. Puis, ayant eu la fortune de dîner deux fois chez elle, il lui offrit alors des présents, mais des raretés où l'art comptait seul, et faisait paraître viles les grappes de diamants et les pierreries. Ils en vinrent à une intimité délicieuse, ne se quittant plus, ayant besoin d'être ensemble pour voyager, pour dîner au cabaret, pour voir les tableaux et la comédie, pour lire les poètes. Tristan, en vrai Parisien, supprimait toutes les difficultés matérielles, et il fallait le voir arranger Rose dans sa mante comme une fillette, ou la prendre dans ses bras pour passer un ruisseau ! Toutefois, comme il n'avait jamais effleuré même d'un baiser sa chevelure, cette réserve finit par agacer la comédienne.

— « Ah ça ! lui dit-elle, est-ce que vous ne m'aimez pas, Tristan ? »

— Si, fit-il, de toute mon âme !

— Seulement ? reprit Rose. Et vous n'avez pas un peu envie de savoir en quoi je suis faite ?

— Mais... dit Tristan.

— Oui, dit la charmante fille, il y a bien eu peut-être quelque chose comme ça ; mais aussi ne suis-je pas telle que vous croyez, et sachez que j'ai plus d'un tour dans mon sac ! »

Elle en avait mille ! Lorsqu'enfin, de par sa souveraine volonté, cette nuit de noces eut lieu, Tristan trouva en elle, dans ce même sac à la malice, une tremblante ingénue et une courtisane, et il fut, lui, l'époux heureux, surpris, admirant sans fin d'incroyables trésors ! Ce qu'il y eut de plus imprévu, c'est qu'après cela, pendant de longs mois et des jours, il continua comme auparavant à courtiser son amie, timidement, savamment, avec respect. Je vous l'ai dit, Rose Yver

est tout à fait férue de lui, et cela a l'air de vouloir durer longtemps.

— « Ah ça, lui disait-elle un de ces jours derniers, tu ne comprendras donc jamais que je t'appartiens ? »

— Non, dit-il. Une chose divine peut m'être mille fois donnée, mais ne saurait être à moi, et on n'est pas propriétaire d'un rayon de lumière ou d'un parfum de rose ! »

Vous voyez, mon cher Louis, que Tristan de Moncaure n'avait pas eu tort d'aller trouver madame d'Arcy, et de commencer par où, d'ordinaire, on finit. Son système est ingénieux ; il n'a qu'un seul tort, celui de ne pas pouvoir être toujours — appliqué aux femmes du monde !

## XXXVII

## EXPLICATIONS LOYALES

Il n'y a pas longtemps de cela, mon cher Louis, excepté moi, tous les Parisiens, sans exception, y compris les enfants à la mamelle, étaient allés à Bayreuth pour entendre le *Parsifal* de Richard Wagner, si bien qu'à Paris, nous étions restés tout seuls, moi et les murailles. Eh bien ! ce tête-à-tête ne nous a pas embarrassés. Je les connais de longue date, ces murailles de Paris, avec leurs sourires, leurs colères, leurs triomphes de joie, leurs misères noires, et elles connaissent aussi parfaitement mes ambitions, mes rêves, mon système de versification, ma manière d'assembler les rimes et d'en faire jaillir de subtiles harmonies et des éclats sonores. Comme toujours, nous nous sommes parfaitement arrangés ensemble, et j'ai savouré le plaisir d'être à moi tout seul peuple, foule et nation.

D'ailleurs, je n'irai jamais à Bayreuth, et voici pourquoi. C'est que, fût-il un demi-dieu, (et j'admets volontiers que Wagner doit en être un,) nul homme n'a le droit de me réduire en esclavage, de m'empêcher de manger et de dormir, pour me faire entendre un chef-d'œuvre à l'heure hideuse de quatre heures et demie. Et cette raison-là dispenserait de toute autre, mais j'en ai d'autres encore.

Je crois sincèrement et profondément que Richard Wagner est un grand génie, et je le crois surtout parce qu'il a fait cesser l'abominable divorce qui séparait la

Musique de la Poésie, ces deux moitiés palpitantes d'un même être, et parce qu'il a ressuscité l'art divin du roi Orphée, celui qui captive les tigres et les pierres. Mais précisément parce qu'il sait que la syllabe et la note doivent naître à la fois dans la pensée, comme un double éclair, et séparées l'une de l'autre, ne sauraient avoir qu'une signification vague et banale; précisément pour cela, sa musique chantée est lettre close pour quiconque ignore l'allemand, que je suis trop vieux pour pouvoir apprendre. Quant à sa musique purement symphonique, je puis l'entendre et l'admirer ici chez Padeloup, où, grâce aux Dieux! elle n'est pas jouée par un ORCHESTRE INVISIBLE, dont la seule pensée me fait horreur.

Oui, mon cher Louis, le procès que je veux faire est justement celui de cet orchestre invisible, et de toutes les erreurs que sa création implique et affirme à propos de la façon dont la céleste Illusion naît et se comporte dans nos esprits. D'après les détails que tout le monde a pu lire dans les journaux, Richard Wagner croit à l'illusion produite par des moyens matériels, et c'est là une des plus pernicieuses hérésies auxquelles puisse s'abandonner un artiste. Car nul objet matériel ne s'adresse directement à notre âme, et notre âme n'est subjuguée que par ce qui s'adresse directement à elle.

Une fois que le Verbe divin et surnaturel l'a impressionnée d'une certaine façon, l'illusion naît spontanément en elle, et non seulement cette illusion, pour exister, n'a eu besoin d'aucun objet réel, mais encore elle ne saurait être troublée ou détruite par aucune réalité. On l'a bien vu aux anciens Funambules où, par l'enchantement de la pantomime, les spectateurs se croyaient réellement transportés à travers les villes, les paysages et les palais féeriques, bien que l'exiguïté de la scène forçât parfois les machinistes qui changeaient le décor à paraître comme des comédiens inattendus, et à montrer leurs bras velus et leurs mains noires.

Au contraire, à l'Opéra, où les changements sont des chefs-d'œuvre de précision mécanique, on ne croit jamais voir autre chose que de la toile peinte, parce que la poésie de monsieur Scribe est dépourvue de toute magie. Regardez les enfants qui jouent à *la poste* ! Une ficelle et un grelot suffisent à leur faire voir la voiture, les chevaux et les postillons, car ils en ont la vision en eux, absolue et parfaite, que le manque d'accessoires ne suffit pas à obscurcir. Et pourquoi la femme adorée est-elle adorée ? Ce n'est certes pas à cause de la construction réelle de ses yeux, de son nez et de ses lèvres, mais c'est parce que l'impérieuse puissance de l'Amour la refait, la corrige et la modèle à nouveau, et la force à ressembler trait pour trait au type conçu dans la souveraine pensée de l'amant.

Ah ! croyez-le bien, si la passion de Lycaste a donné à Églé un nez grec, formant avec le front une ligne droite, c'est en vain que dans la réalité Églé aura un nez à la Roxelane, jetant au vent des narines de chien fou ; rien n'empêchera Lycaste de le voir parfaitement grec, et droit comme une tour. Car nos yeux obéissent à notre esprit et notre esprit n'obéit pas à nos yeux. Et de même, si la Musique est ce qu'elle doit être, c'est-à-dire une magicienne irréprochable, elle rendra les exécutants visibles si elle le veut, et si elle le veut aussi, elle les rendra invisibles, quand ils sont à deux pas de nous, en chair et en os.

Mais je vais plus loin, et c'est ici le point essentiel, il ne faut pas que d'aucune façon ces musiciens soient invisibles ! Car l'illusion ne peut naître dans mon âme si je ne suis pas intéressé, et je ne puis être intéressé que par ce qui porte une trace visible de la vie humaine. Un tableau où je ne verrais pas les coups de pinceau et le travail de l'artiste, serait pour moi une chose aussi inanimée et morte que la photographie, et non seulement j'y veux suivre les élans, les obstinations et les caresses de la brosse, mais je suis content aussi d'aper-

cevoir le grain de la toile, et de me rappeler ainsi que cette toile a été tissée par un tisserand, c'est-à-dire par un homme semblable à moi. Si une belle gravure me ravit, si une eau-forte bien égratignée me charme, c'est que j'admire dans l'une le caprice, dans l'autre les combinaisons symétriques et rythmiques nées dans le cerveau humain. O poète, artiste, créateur, tu es tout cela uniquement parce que tu portes en toi toute une humanité vivante; n'arrache pas les hommes de ton cœur, car alors tu deviendrais un être isolé, réellement unique et seul, moins que rien, un individu !

Les hommes ! non seulement il ne faut pas les ôter de toi, mais il ne faut pas non plus les bannir des murailles de la salle où tu fais réciter et chanter ton œuvre. Si j'ai bien compris les journaux, au théâtre de Bayreuth il n'y a qu'un amphithéâtre, et au-dessus des murs nus. Eh bien ! ces guirlandes de loges que vous supprimez, pleines d'hommes et de femmes, c'est-à-dire de passion, d'amour, d'enthousiasme et de toutes les figures diverses de la beauté, c'est le vrai et nécessaire décor de la comédie. Car il faut que tout y soit humain ; les hommes et les femmes qui sont dans les loges forment, je le répète, un décor mille fois plus utile et indispensable que le décor en toile peinte dressé sur la scène, car celui-là le poète peut s'en passer, et Shakespeare l'a prouvé surabondamment ; au contraire, l'autre ne peut être remplacé par rien ; et comme nous l'avons vu jadis au Théâtre Historique, les grands murs nus au-dessus d'un amphithéâtre sont dix fois horribles, puisqu'ils représentent l'absence de tous les êtres humains qui devraient être là ! Ils sont tristes et funèbres de tous les regards, des sourires, des fronts pleins de pensées, des seins nus, des épaules ruisselantes de diamants, — qui n'y sont pas !

Oui, le spectateur est le vrai décor de la comédie, mais il en est aussi le principal personnage, sans quoi la comédie n'existe pas. Si le spectateur et l'acteur s'i-



gnorent l'un l'autre, n'échangent pas leurs idées, ils sont aussi séparés que s'il y avait entre eux des plaines, des montagnes, des forêts et des millions de lieues. La Poésie dramatique avait tout de suite trouvé chez les Grecs sa forme parfaite et définitive, parce que le Chœur était un lien direct et vivant entre les personnages tragiques et le peuple présent à la représentation, et faisait partie à la fois du peuple et du drame. Cela, c'était la suprême vérité, l'exacte imitation de la nature, où la vie n'est jamais interrompue, et où il n'y a jamais de défaillance et de lacune dans la chaîne des êtres. Mais à défaut de ce noble Chœur au chant lyrique plein de raison et de bon sens, les spectateurs du dix-septième siècle, assis sur la scène, valaient encore mille fois mieux que la scène déserte et nue, puisque leur présence prenait les acteurs dans un souffle et dans un tourbillon de vie. C'est Voltaire qui les a chassés de ces bancs où ils empêchaient quelquefois d'entendre ses vers, mais où ils permettaient aux tragédiens de s'accoter presque à des poitrines humaines, et où ils formaient entre la scène et la salle un courant électrique. Le faux progrès réalisé par ce grand homme s'est retourné contre lui.

Lorsque les seigneurs vêtus de soie et éblouissants de broderies papotaient sur le théâtre, OEdipe ne faisait pas rire en disant qu'il avait disputé au guerrier inconnu *des vains honneurs du pas le frivole avantage*. Il ne faisait pas rire, étant entouré de gens qui parlaient un langage très pareil à celui-là ; mais aujourd'hui, lorsqu'on entend ce Grec des temps héroïques s'exprimer ainsi dans un décor vide et matériellement exact, on se tient les côtes. Ces spectateurs qu'il a chassés avec tant de joie, c'était toute l'honnêteté et toute la vraisemblance de son drame !

Sans doute il s'en mord aujourd'hui ses vieux doigts ; mais combien plus Wagner mordra les siens, pour avoir caché les musiciens sous un gobelet d'escamoteur, et

pour avoir avec sa main de titan arraché et jeté dans le néant les loges pleines d'hommes et de femmes ! Ah ! loin d'exiler de la comédie les spectateurs, les musiciens, et n'importe quelles créatures humaines, je voudrais moi, s'il se pouvait, que les meubles, les colonnes, les flambeaux, les pupitres, les instruments de musique fussent des êtres doués de mouvement et de vie. Malheureusement cela ne se peut pas ; mais du moins, s'il ne nous est pas permis d'augmenter la quantité des âmes qui vivifient notre théâtre, ne la diminuons pas de gaieté de cœur ! Tels sont, mon cher Louis, mes griefs contre Richard Wagner. On lui a reproché, injustement selon moi, les robes de satin rouge, rose, bleu-lapis, vert-prasin, aigue-marine et jaune orangé dont il s'habille. Les Orientaux, qui ne sont pas plus bêtes que nous, pensent avec raison que les bijoux et les belles étoffes peuvent parer aussi bien le mâle que la femelle. Wagner, roi dans le domaine de la poésie, a raison de se traiter lui-même comme un roi d'Orient ; mais alors il devrait convier ses auditeurs à de riches festins, au lieu de les condamner à d'insuffisantes portions de fromage de Gruyère. Il a eu un tort bien autrement sérieux. Le vrai, le seul, l'irrémissible défaut de son armure, c'est qu'il a fait des vers français. L'homme de génie, qui doit tout savoir, doit savoir, entre autres choses, que nul étranger ne fera jamais un vers français qui ait le sens commun. *On t'en fricasse, des filles comme nous !* voilà ce que dit la Muse française à qui-conque n'est pas de ce pays-ci, et lorsqu'elle disait cela en se mettant les poings sur les hanches, Henri Heine, qui était un malin, l'a bien entendu. Ce prodigieux, cet impeccable persiste écrivait admirablement en français, mais il n'a jamais voulu ni osé écrire un vers français ; c'est qu'il était spirituel dans les moelles, et jusqu'au bout des ongles !

---

## XXXVIII

## BALIVERNES

Mon cher Louis, par quelle habitude invétérée de bavardage ou par quel esprit de perversité redoutable l'avocat Paul Giolet se mit-il, contre toute convenance, à parler littérature au milieu d'un souper où il y avait de belles fleurs et des écrevisses cuites à point, et où il était si aisé de se tenir tranquille? Mais il fit pis encore; enfourchant un dada fourbu dans les feuilletons de théâtre du temps où Jules Janin faisait la haute école, ce parleur obstiné imagina de déplorer le trop d'importance donnée à la courtisane par les dramatises modernes, et, passant de la courtisane idéale à celle de la réalité, flétrit le vice à tour de bras, sans se rappeler qu'il y avait là des femmes, à qui ce réquisitoire intempestif semblait naturellement s'adresser. Il y eut cela de malheureux que les autres convives, tous aimables pourtant et sachant la vie, se laissèrent entraîner par l'éloquence giratoire de l'avocat et lancèrent alors, avec les plus brillantes fusées, des lieux communs plus nombreux que les étoiles du ciel. Sous cette pluie de vérités morales, Henriette Bex et la blonde Pauline Izart ne savaient quelle contenance prendre; mais sereine et calme à son ordinaire, gracieusement posée, souriante, habillée comme une duchesse bien habillée, l'admirable Arsène Turry écoutait ces propos comme si c'eût été du turc ou du tartare, et ne semblait pas plus émue qu'un marbre blanc bien poli sur lequel glissent de

légères gouttes d'eau ; si bien que son sang-froid finit par piquer et agacer profondément les prédicateurs improvisés.

Alors, en exprimant des vérités aussi certaines que banales, c'est sur elles qu'ils attachèrent leurs regards ; ils la prirent visiblement à partie, et la choisirent comme une cible, contre laquelle venaient s'émousser leurs flèches inutiles. Arsène était comme une pierre à tous ces beaux discours, et ne bougeait pas plus qu'un terme. Cependant, quand les provocations devinrent trop fortes, elle ne voulut pas faire à ce tas d'ennemis la suprême injure de ne pas les considérer comme belligérants. Elle rompit le silence, et on entendit sa voix bien rythmée, pure et mélodieuse.

— « Causons donc, puisque vous le voulez, dit-elle. Peut-être aurait-il mieux valu ne pas parler de corde dans une maison où il y a plusieurs cordiers ! mais la pensée n'obéit qu'à son caprice et l'esprit souffle où il veut. Certes, il serait à désirer que les femmes et les hommes aussi fussent plus vertueux ; mais beaucoup d'autres choses encore seraient à désirer, et notamment il serait agréable que les rues de Paris fussent saines et parfumées comme la forêt de Compiègne ; mais cela ne se peut pas, à cause des égouts et des tuyaux de gaz, et il faut à la Civilisation beaucoup de fumiers pour faire pousser ses belles fleurs. Selon vous, tout le mal vient des arrière-petites-filles d'Ève, qui vous offrent les pommes bien servies et parées sur de belles feuilles de vigne ; et toutefois, messieurs, leur commerce n'aurait pas sa raison d'être, s'il vous plaisait de vous marier à dix-huit ans et d'être fidèles à vos femmes. Ces pécheresses, dont vous partagez le doux péché, vous semblent haïssables ; mais enfin que leur reprochez-vous ? Je suppose que ce n'est pas le manque de vertu !

— Oh ! fit le journaliste Paul Dorido, indigné d'une question si audacieuse.

— Car alors, reprit Arsène, vous ne seriez pas sérieux. En lisant vos articles, monsieur Paul Dorido, il est facile de voir que vous avez lu et relu sur toutes les coutures Saint-Simon, et Brantôme et Tallemant des Réaux! Ce n'est donc pas à moi, ignorante, de vous apprendre qu'à travers toute l'histoire de France les princesses, les duchesses, les grandes dames, depuis celles qui portent le sévère hennin, jusqu'à celles qui se décollètent en Diane avec des écharpes de fleurs, ont été très honorées et considérées, en ayant beaucoup d'amants, et qu'il n'y a pas une famille illustre dans laquelle une aïeule au moins n'ait officiellement jeté par-dessus les moulins sa couronne ouverte ou fermée. Vous me diriez qu'elles étaient nobles et qu'elles étaient mariées; mais si ces avantages nous manquent, nous en ferez-vous un crime, à un moment où pour être noble, comme pour être homme de lettres, il suffit de dire qu'on l'est, et où, grâce à la prochaine adoption du divorce, le mariage ne sera plus qu'une manière d'être transitoire et accidentelle?

— Mais dit le banquier Robert Sima, vous vous moquez de nous, ma chère Arsène, la question n'est pas là.

— Je le sais bien, dit Arsène Turry; je ne vous ferai pas languir, et je vais tout de suite où elle est. Donc, mettons courageusement les pieds dans le plat, et courons droit au but. Vous avez raison, vous avez trop raison, le crime, le forfait, la chose horrible, c'est de prostituer et d'humilier ce qui est d'essence divine, c'est de VENDRE CE QUI NE DOIT PAS ÊTRE VENDU. Et en effet, messieurs, c'est là ce que nous faisons, et ce que vous faites aussi, tous tant que vous êtes! Vous, Sima, contre de bon or monnayé et trébuchant, vous vendez sur des coupons de papier rose la divine Espérance, qui est le bien du pauvre, et en bonne conscience, devrait lui être donnée pour rien! Autrefois les études, ces subtiles et intimes confidences arrachées à la nature;

les artistes les gardaient pour eux, comme les gages d'un surnaturel amour, ou ne les confiaient qu'à leurs plus chers élèves; vous cependant, monsieur le peintre Philippe Hanry, vous faites comme tous vos confrères, vous vendez les vôtres à beaux deniers comptants, en plein Hôtel des Ventes, parmi les potiches, les portières d'Orient et les commodes! Vous, monsieur le musicien Daniel Mour, les murmures de la brise, les nostalgies d'un vague Orient, les plaintes du soir, trop incertaines pour être emprisonnées dans un ouvrage dramatique, vous les négociez, comme rêveries, aspirations et balancelles, chez un éditeur qui numérote et empile dans des casiers ces rapides frissons de votre âme!

Et les caresses, les attendrissements, les colères de la bien-aimée, ses chères injustices, les heures d'angoisse passées à l'attendre, la douceur de ses baisers, les gouttes de sang qui ont coulé sous sa griffe adorable, vous, monsieur le poète Lucien Ellès, vous alignez tout cela dans des strophes rimées avec une précision mathématique, et dont vous débattiez le prix avec un directeur de revue qui a les cheveux roses! Monsieur l'avocat Paul Giolet vend aux criminels endurcis la divine clémence; aussi vient-il de faire accorder des circonstances atténuantes à un paysan qui, après avoir jeté sa mère dans une mare, lui avait crevé la poitrine à coups de sabot, pour ne pas lui payer trente sous qu'il lui devait! Monsieur Paul Dorido décerne à son gré la gloire, l'immortalité, le vert laurier, comme s'il en était maître, et comme tous les journalistes, vend au public, pour trois sous, des opinions toutes faites, qu'il ne partage pas toujours. Enfin, voici le marquis de Certan et le vicomte d'Estanay, dont tous les aïeux ont été des capitaines, prodiges de leur sang, et qui eux-mêmes sont couverts de blessures et de nobles balafres: eh bien! ce passé et ce présent de bravoure, ils le vendent, comme membres des conseils d'administration, à des Compagnies où ils ne sont pas tou-

jours en bonne compagnie! Et notez, messieurs, que vous êtes non seulement des hommes célèbres et illustres, mais de très honnêtes gens, ce qu'il y a de mieux, la fleur du panier! toutefois, sur ce point de VENDRE CE QUI NE DOIT PAS ÊTRE VENDU, avouez que nous sommes à plusieurs de jeu, et à voir l'âpreté avec laquelle, vous, pourtant si purs, vous courtisez la Fortune, peut-être doit-on regretter que le mot COURTISAN ne soit pas rigoureusement le masculin du mot COURTISANE!

— Mais, ma chère Arsène, dit Robert Sima, c'est absurde! A votre compte, aucun métier ne serait possible; il faudrait vivre d'eau claire.

— Et, dit Arsène, vous préférez les écrevisses, le Château-Margaux, les terrines de bécasses et les salades de truffes blanches et noires : c'est absolument comme nous! Enfin, voulez-vous me permettre un pauvre argument ou deux, en faveur de ces pauvres marchandes de pommes que vous avez eu tort d'accabler, d'autant plus qu'elles étaient déjà sous vos pieds, ô misère! et sous les pieds de tout le monde? Vous êtes des observateurs et des voyants; je n'ai pas besoin de vous dire qui fait réellement la mode à Paris, et vous n'ignorez pas que, sans la Parisienne, toutes les femmes de l'univers seraient habillées comme des chiens fous. Et la Parisienne, si justement célébrée, n'a pas seulement cette gloire d'être vêtue et parée avec une magnificence délicate et superbe, et de posséder la démarche et le geste qui conviennent à ses ajustements; femme, mère, jeune fille idéale et pure, elle est bien plus et mieux que cela encore : elle est lavée et propre! Oui, ses bas sont tirés, ses cheveux ont été peignés avec soin, les ongles de ses pieds sont comme une coquille rose amoureusement polie par le joaillier, et l'eau salutaire, l'eau rafraîchissante des sources a vraiment lavé et et baigné toute sa chair sans tache, qui librement vit et respire!

Cette perfection, à laquelle vous êtes habitués, vous

semble chose due ; mais allez un peu en province chez des hôtes, et admirez que le pot à l'eau où l'on vous aura mis assez d'eau pour désaltérer un oiseau-mouche sera posé sur quelque étagère, hors de la portée de vos mains ! Et rouvrez un peu les vieux livres ! La reine Catherine avait grandement raison d'être au mieux avec le Florentin René, car toutes ces Médicis du temps des Valois et les beautés de leur escadron volant se versaient des parfums intenses... par-dessus la crasse : écartons ces tristes images ! Aujourd'hui, si monsieur Alphand est inquiet et si l'eau manque souvent, c'est qu'on s'en sert. Eh bien ! sachez que ce progrès n'est pas éclos dans les arrière-boutiques de la rue Grénetà où on vit pendant trente ans avec un plafond bas sur la tête, et avouez que c'est quelque chose d'avoir retrouvé, inventé et proclamé à nouveau la divinité de l'eau pure !

Enfin, comme vous diriez à la sixième chambre, Giolet, encore un mot, et j'ai fini. Ce en quoi vous êtes bien Parisiens, messieurs, c'est que vous méprisez profondément les musiciens intermittents, les poètes qui font de la poésie pour se délasser, les peintres qui peignent quand ils ont le temps, et avec justice vous les flétrissez en leur donnant le ridicule nom d'amateurs. En fait d'art, vous ne voulez admettre que ce qui est fait de main d'artiste et de main d'ouvrier. Eh bien ! pouvez-vous nier avec vraisemblance que l'Amour soit le plus subtil, le plus délicat, le plus compliqué et le plus difficile de tous les arts, celui qui demande le plus de génie, de talent, de tact, d'inspiration et de science certaine ? Pourquoi donc mépriseriez-vous les femmes de race choisie qui ont su réunir en elles tant de qualités si rares, et qui sont artistes en amour ?

— Diable, dit gaiement Philippe Hanry, vous allez sur mes brisées, et je vois, madame, que *vos confrères savent peindre !*

— Oui, dit Arsène Turry, nous peignons un peu, et



c'est, comme le lion, à coups de griffes, mais toujours d'après le modèle vivant. Seulement les séances de modèle ne nous coûtent pas si bon marché qu'à vous, parce que nous les payons avec la chair de notre chair et avec le sang de nos veines !

---

## XXXIX

## UN PROCÈS INJUSTE

Mon cher Louis, vous n'avez certainement pas oublié Paul Chandèze, et si vous vous le rappelez, c'est chez vous-même que je l'ai rencontré pour la première fois. Il est toujours ce que vous l'avez connu, un homme instruit, spirituel, amusant quoique profond, et qui serait le plus séduisant de tous, si ses qualités n'étaient oblitérées et comme détruites par un défaut abominable. Mais ses meilleurs amis et ses admirateurs les plus obstinés, car il en a, sont vaincus et découragés par sa manie de prendre en toute chose le contre-pied des idées les plus justement reçues, de dire que le noir est blanc et que le blanc est noir, et de soutenir avec une apparence de conviction sérieuse des propositions insoutenables. Hier même, quelques amis étaient réunis chez le romancier Albert Selve. Il y avait là, entre autres, l'habile financier Sirmer, le peintre Jacques Vernus, l'avocat Faconnet, le docteur Pasquelin, et après un dîner d'hommes, on causait bien tranquillement, en fumant de bons cigares, lorsque Paul Chandèze se mit à nous tirer un de ces feux d'artifice à boulets rouges dont il semble s'être réservé la fabrication, et qui éclaboussent les idées et les faits de leurs projectiles brûlants et fous, lancés au hasard.

On parlait de ces rôdeurs de barrière, à la fois voleurs, souteneurs et assassins, du mal que se donne en ce moment la police pour venir à bout de ces dan-

gereux malfaiteurs, et il n'y avait qu'une voix pour exécuter et flétrir ces misérables, qui à tous leurs crimes ajoutent le crime encore plus odieux peut-être d'exploiter la chair avilie de la femme, et d'en vivre. On félicitait le préfet de s'attaquer sans faiblesse à cette plaie sociale et d'y mettre résolument le fer rouge.

— « A la bonne heure, dit Paul Chandèze de sa belle et douce voix, mais puisqu'il a cru devoir entrer dans cet ordre d'idées, pourquoi ne s'occupe-t-il pas aussi des directeurs de théâtre? »

En entendant cette question fabuleuse et violente, nous bondîmes tous à la fois sur nos sièges. Nous sommes habitués de longue date aux excentricités de Chandèze; cependant celle-là nous parut dépasser la mesure, et toutes les mesures, et non seulement cette sortie en elle-même nous semblait haïssable et de très mauvais goût, mais nous en voulions au cruel fantaisiste, parce qu'évidemment il avait prétendu étonner des Parisiens, comme s'ils étaient des voyageurs naïfs venus des provinces lointaines.

— « Ah! mon ami, dit Albert Selve réellement indigné, quel détestable procédé littéraire, et où ne vous conduira pas le désir d'être autrement que tout le monde? Car remarquez-vous que vous ne marchez même plus sur la tête! Vous trouvez plaisant d'accoupler deux races d'hommes qui n'ont absolument rien de commun entre elles, et c'est précisément comme si vous aviez dit : Les animaux féroces... tels que les crocodiles et les colombes!

— C'est, dit Jacques Vernus, ce que nous nommons en peinture : un *pétard*, procédé, permettez-moi de vous le dire, essentiellement méprisable. Vous écrasez votre tube de vermillon sur la toile, et par-dessus le marché vous laissez le tube lui-même dans l'empâtement, ce qui n'est pas le moyen d'être un coloriste.

— Pardonnez-moi, dit Paul Chandèze, je voulais vous parler très sérieusement et très simplement d'une vé-

rité évidente, qui vous crève les yeux. Nous causions du crime qui consiste à exploiter la chair de la femme. Je suis si loin de calomnier ou d'injurier personne, que j'emploierai au contraire les mots adoucis et les plus tranquilles euphémismes. La question est celle-ci : De quoi vivent les directeurs de théâtre? Vous ne m'accuserez pas d'être exclusif, si j'affirme que la plupart de nos théâtres jouent surtout des pièces actuelles et modernes, dites : en habit noir, dans lesquelles les somptueuses toilettes des femmes, velours, satin, guipures, dentelles, diamants, entrent comme un élément indispensable, sans lequel la représentation de la pièce serait impossible. Or, comment et par qui sont obtenues ces toilettes?

Vous le savez comme moi, c'est la comédienne qui, aux termes de son engagement, doit les fournir elle-même, et qui les fournit, sans quoi, d'ailleurs, aucun rôle ne lui serait accordé. Ne posons pas de chiffres, c'est le moyen de se tromper; mais vous m'accordez, n'est-ce pas? que pour chacune de ses créations, une actrice doit dépenser chez le couturier, chez le lingier, chez le fourreur, chez le cordonnier, chez le gantier, chez le joaillier, un argent qui dépasse trois ou quatre fois la somme totale de ses appointements d'une année. Cet argent, comment se le procure-t-elle? Rassurez-vous, je ne ramasserai pas les niaisés épigrammes traînées dans la boue. Et pour vous montrer combien peu je désire être injuste, je ferai autant d'exceptions qu'il vous plaira; j'excepte qui vous voudrez! Tout d'abord, mettons hors de cause les grandes comédiennes dont le talent et la haute situation artistique peuvent commander à tout, même à l'argent. Mettons-y encore celles qui de leurs parents ont hérité une fortune, celles qui l'ont acquise par le mariage ou par un commerce honnête, ou qui se la sont procurée n'importe comment. Ce triage fait, il reste encore un grand nombre d'actrices non sans mérite, qui ne possèdent pas de capitaux et vivent au jour le jour.

— Eh bien ? dit Sirmer.

— Eh bien ! reprit Paul Chandèze, celles-là, en gagnant, si vous voulez, (car je ne chicane pas,) dix mille francs par an, doivent fournir pour quarante mille francs de toilette, laquelle toilette fait partie des éléments d'attraction offerts au public par le directeur, qui, en cette qualité, en vit, en mange et s'en nourrit. Or, j'y reviens, comment l'actrice l'a-t-elle obtenue ? Personne ne l'ignore. Elle n'a pu la devoir qu'à la générosité d'amis obligeants, ou à ses flirtations avec d'indiscrets amoureux, qu'elle a bercés de vaines espérances. Vous voyez que je n'emploie pas de gros mots !

— Non, fit Vernus, vous abusez même des tons fins et des gris Velasquez.

— Et, reprit Chandèze, c'est avec ces AMITIÉS et ces FLIRTATIONS que le directeur de spectacle met le pot au feu, paye son loyer et son tailleur. Enfin elles sont encore la pâture de tout ce qui touche au théâtre et de tout ce qui vit du théâtre. L'académicien qui a écrit la pièce, et sa très honnête femme, et sa fille élevée au couvent des Oiseaux, dépensent un argent dont une très grosse part a été gagnée par les nippes que la comédienne a dû à ses amitiés !

— Je vous admire ! s'écria Faconnet. Pourquoi ne mettez-vous pas tout de suite en cause les ministres, pendant que vous y êtes, et pourquoi ne les accusez vous pas aussi de contraindre les comédiennes à avoir plus d'amis qu'elles n'en voudraient ?

— Oh ! dit Chandèze, je ne m'occupe jamais de politique. Lorsqu'une actrice est mandée à une soirée officielle, on lui offre soit un *cachet* en argent, soit quelque cadeau en joaillerie d'un prix honorable en soi. Sous l'empire, c'étaient souvent des bijoux ornés de ces abeilles symboliques aux ailes ouvertes que la plus spirituelle de nos diseuses de prose appelait comiquement *des araignées en fonte* ! Eh bien ! cette rémunération paye le dérangement, la peine, le travail, et si vous

voulez, le talent de l'actrice, mais pas la robe qu'elle a sur le dos, et qui en général représente une valeur de deux mille francs. Car il faut toujours en revenir à cette diable de robe. C'est je ne dirai pas : le cercle vicieux, car j'évite les paroles irritantes, mais si vous l'aimez mieux, le cercle... amical!

— Mon cher, dit Vernus, quand j'envoie un tableau au Salon, on ne me demande pas d'où j'ai tiré mon bleu de Prusse, et si je n'ai pas assassiné et dépouillé un vieillard, sur le boulevard extérieur, pour acheter mes tubes! Une marchandise offerte par un homme honorable est une chose qu'on accepte en bloc, telle qu'elle est et se comporte...

— Ah! fit doucement Chandèze, c'est le système de l'indifférence. Il y a comme cela dans les coins de Paris des brocanteurs, des marchands de ferraille qui achètent fort bon marché à certains messieurs mal vêtus des argenteries, des bijoux et des diamants, sans vouloir s'informer de la façon dont les vendeurs se sont procuré ces objets de prix.

— Mais fichtre! dit le docteur Pasquelin irrité par les turlupinades exaltées de Chandèze, les directeurs de théâtre ne sont pas des recéleurs! Vous appartenez tout à fait trop à l'école chirurgicale de Toinette, et vous voulez couper trop de bras et trop de jambes, comme entrée de jeu.

— D'ailleurs, fit l'avocat Faconnet, il n'y a qu'un seul critérium, et au bout du compte, la notion de la justice n'a qu'un asile sûr, qui est la conscience humaine. Or, la preuve que les directeurs de théâtre ne mangent pas en salade les robes de leurs actrices et ne les découpent pas en morceaux pour faire des trousseaux à leurs filles et des culottes à leurs petits, c'est qu'ils sont estimés et recherchés par les plus honnêtes gens. Si les agissements que vous leur prêtez sont à ce point répréhensibles, pourquoi n'indignent-ils personne?

— Il y a eu, dit Chandèze, un temps où il était reçu

qu'on pouvait tricher et voler au jeu, et les grands seigneurs, les ducs, les princes du sang ne s'en faisaient pas faute, comme l'affirment, vous le savez aussi bien que moi, les mémoires et les histoires. Et dans ce beau dix-huitième siècle où les soldats portaient de si beaux uniformes bleu de ciel, blancs ou jonquille, n'était-il pas reçu qu'un capitaine partant pour la guerre se fit équiper aux frais de quelque honnête dame, avec de l'argent qu'elle tenait souvent d'un financier volontairement aveugle? C'étaient des combinaisons où personne ne trouvait rien à redire, et cependant faut-il croire que vous les trouvez légitimes?

— Tenez, mon cher, s'écria Albert Selve, en interrompant Chandèze, il n'y a qu'un mot qui compte. La vérité possède en soi une vertu contagieuse qui s'impose, et si vous aviez raison, d'où viendrait donc que vous n'avez convaincu personne d'entre nous?

— Et cependant elle tourne! dit l'incorrigible Chandèze. Celui qui touche le montant de la recette n'est pas celui qui a payé la note de la couturière. Mais un pauvre héros sans costume officiel, qui fait, la nuit, sur un grand chemin, la conquête d'un sac d'argent, ne saurait être admiré, et il lui manque un manteau de pourpre et un casque à aigrette pour pouvoir être appelé César ou Alexandre. Quoi qu'il en soit, la police a parfaitement raison de proscrire les casquettes, comme manquant essentiellement d'élégance et de beauté plastique! »

## XL

## EUGÈNE DUPIN

Mon cher Louis, il est arrivé dans ma vie un événement très important; c'est que j'ai fait la connaissance d'un être supérieur, et qui serait digne de vous être comparé; d'un homme qui pourrait m'offrir le plus précieux de tous les dons et me communiquer la sagesse, si j'étais encore assez jeune pour la recevoir. C'est Eugène Dupin, le propre fils de ce fameux C. Auguste Dupin immortalisé par Edgar Poe, et dont le *Double Assassinat dans la rue Morgue* nous révèle pour la première fois l'étonnant génie analyste. Sachant quelle admiration m'avait inspirée de longue date l'ami du grand et malheureux poète américain, un de mes meilleurs camarades, intimement lié avec son fils, a bien voulu me présenter à lui; j'ose vous dire que je ne lui ai pas déplu, et bien peu de temps après, j'avais le bonheur d'être admis familièrement dans son intimité.

Jugez si j'ai lieu de m'en réjouir, car Eugène Dupin a réellement hérité de son père, et sous une forme nouvelle, avec plus de modernité pour ainsi dire, il possède la même sagacité la même inspiration, le même génie inventif que ce grand débrouilleur d'écheveaux. Eugène, qui, aujourd'hui, a dépassé la quarantaine, est avec l'âge devenu très indulgent; aussi ne s'est-il pas offensé d'être un peu traité par moi comme une bête curieuse; malgré ce qu'il y eut chez moi de peu respectueux à vouloir lui faire montrer ses talents, comme



un escamoteur, dès la première fois que je l'ai vu, il a consenti de très bonne grâce à mon désir, et son aptitude à tout pénétrer m'a laissé littéralement ébloui. Toutefois, je n'ai pas tardé à me montrer plus sérieux, et je dois dire que les conversations générales et d'un ordre plus élevé, dans lesquelles Eugène Dupin me faisait voir de haut les grandes vérités humaines, m'ont alors intéressé bien autrement que les devinettes, et que l'art avec lequel je l'avais vu dénouer en se jouant des problèmes en apparence insolubles.

Et cependant, réduit à cette expression la plus grossière et initiale de son génie, Dupin serait encore un homme prodigieux entre tous, car sa pensée affranchie de tous les lieux communs ne se laisse embarrasser par aucune proposition incidente, et va droit à l'événement qui doit se produire.

Il y a quelques mois, comme il montait chez son ami Louis de Sornay, l'aimable et charmant sportsman si connu, il fut presque bousculé dans l'escalier par des commissionnaires qui portaient des divans, des sièges couverts de soie et de dentelle, de petits meubles en bois de rose et mille futilités encombrantes. Sornay, qui reçut Dupin sur le pas de sa porte, voulut lui expliquer ce tohu-bohu, dont il lui fit d'abord toutes ses excuses.

— « Mon cher, lui dit-il, Estelle, dont on va réparer l'appartement de fond en comble, m'a prié de donner asile à son mobilier pendant les deux ou trois semaines que durera ce remue-ménage et, ma foi, je n'y ai vu aucun inconvénient.

— Il n'y en a pas, en effet, dit Eugène Dupin, mais quand vous vous marierez, songez à assurer la position de votre fils.

— Quelle idée ! fit Sornay surpris, je ne pense nullement à me remarier ! Mais, en tout état de cause, vous savez que mon fils Henri est ce que j'ai de plus cher au monde. »

Là-dessus, les deux amis entrèrent dans la maison et passèrent ensemble plusieurs heures, sans qu'il fût question de cet incident ; mais au moment où, près de se quitter, ils échangeaient une dernière poignée de main, Eugène dit d'une voix émue, ferme, tendrement impérieuse :

— « Songez à votre fils ! »

Naturellement, quelques semaines plus tard, Louis de Sornay épousait la belle Estelle, car un mobilier de femme s'accroche où il est, mieux que le lierre avec ses mille griffes ; mais si aveuglé que fût ce vieil amoureux, il gardait encore assez de clairvoyance pour s'apercevoir que la future madame de Sornay dissimulait mal sa haine pour Henri. Quelques mots imprudents achevèrent de l'éclairer, et alors les paroles d'Eugène Dupin lui revinrent dans l'esprit, traversant sa mémoire comme un vif éclair. Et s'il n'eut pas la force de rompre le mariage projeté, rien ne l'empêcha du moins d'abandonner dès lors à son fils, par un acte bien en règle, une notable partie de sa fortune. Vous voyez, mon cher Louis, que l'avertissement donné par Dupin n'avait pas été inutile ; mais les historiettes de ce genre abondent dans sa vie, et c'est par milliers qu'on les compterait.

Tout le Paris intelligent et artiste fut désolé lorsque s'éleva dans les journaux entre deux hommes charmants et également aimés de tous, Pierre Naveu et René Jacquin, la querelle acerbe et cependant futile qui devait se dénouer sur le terrain d'une façon si tragique. Très estimé et respecté par les deux écrivains, Dupin fit tous ses efforts pour arrêter à son début cette mauvaise guerre ; mais les amours-propres étaient trop surexcités, et il y perdit ses peines. Alors, comme Pierre Naveu, resté veuf avec trois enfants très jeunes, avait pour unique parent un frère, Édouard Naveu, établi négociant à Baltimore, Dupin écrivit à ce frère que les siens avaient impérieusement besoin de lui et qu'il

devait, toute affaire cessante, venir en France. Bien peu de temps après, la polémique entre les deux journalistes se termina par un duel où Pierre Naveu trouva la mort ; mais, grâce à la précaution que Dupin avait prise, Édouard arrivait à Paris le lendemain même du jour fatal, et se trouvait là à point nommé pour recueillir les orphelins. Et comme, après avoir fait une large part à sa douleur, le négociant ne pouvait s'empêcher d'être étonné, et admirait que Dupin l'eût mandé à l'avance en raison d'un fait qui n'existait pas encore et qui pouvait ne se produire jamais, l'analyste lui donna de cette apparente anomalie la plus nette et la plus simple explication. Non seulement il avait compris que les deux adversaires, très honnêtes tous les deux, étant convaincus jusqu'à l'entêtement, leur différend ne pouvait se terminer que par les armes ; mais il avait par avance reconstitué ou plutôt *vu* le combat dans tous ses détails. René Jacquin fougueux, colérique, intrépide, sachant à peine tenir une épée, il était évident pour Dupin que Pierre Naveu, maître de lui, extrêmement habile en escrime, et au fond très peu irrité par des offenses puériles, aurait pour unique préoccupation de ménager son contradicteur, et par conséquent s'enfermerait de lui-même sur l'épée de ce fou ; malheureusement l'événement se déroula exactement selon ses prévisions.

Vous savez, mon cher Louis, que C.-A. Dupin vivait, comme l'a dit Edgar Poe, dans une gêne voisine de la misère. En cela, Eugène a jugé inutile de l'imiter, et pour acquérir au contraire une honnête fortune, qui lui permit de se donner librement aux grands travaux historiques et ethnologiques auxquels il a voué toutes ses facultés et qui seuls le passionnent, il n'a eu qu'à tourner vers ce but son génie d'intuition, comme son père lui-même aurait pu le faire si facilement. Au début de la vie, dénué de toute ressource, Eugène est entré courageusement dans un magasin de nouveautés,

et là, placé à un rayon où les commis, chargés de vendre des choses invendables, reçoivent un bénéfice pour chacun de ces objets absurdes et chimériques, il y fit naturellement de bonnes affaires, car, sachant à fond la loi du rythme, de la couleur et de toutes les harmonies, il lui suffisait de placer les étoffes, par exemple, dans un certain ordre, pour forcer le flâneur à désirer et à choisir celle qu'il prétendait lui faire acheter. Une fois possesseur d'un capital de quelques mille francs, Eugène, qui pouvait prédire sans erreur possible le destin de toutes les entreprises industrielles, gagna sans peine tout ce qu'il voulut, et, étant donnée son extraordinaire pénétration, il n'y a là rien d'inouï. Ce qui l'est véritablement, c'est qu'il s'arrêta net dès qu'il se fut procuré un simple million, c'est-à-dire l'outil de travail indispensable à un historien qui étudie les religions à leurs sources, et qui par conséquent peut avoir fréquemment besoin d'aller à l'improviste en Egypte, ou dans l'Inde, ou dans l'Asie Mineure. Eugène pouvait certainement créer l'argent et l'or comme un Rothschild, et jouer à la Bourse, où il gagnerait infailliblement, puisque les éventualités politiques sont pour lui comme un livre qu'il lit à livre ouvert ; mais il s'en garde bien. Dans les intervalles de ses voyages, il vit tranquillement dans son petit hôtel et dans son jardin, enfouis dans une petite rue très voisine du boulevard Saint-Germain, et que bien entendu il a achetée pour une somme insignifiante, avant le percement du boulevard.

Ses tableaux seuls et ses livres représentent une valeur énorme, et cependant ne lui ont relativement rien coûté, car il se bornait et il se borne encore à acheter les œuvres des peintres qui deux ou trois ans plus tard deviennent célèbres, et en dehors de ses livres d'étude, ceux qui ACQUERRONT une grande valeur. C'est ainsi qu'il possède sur papier de Hollande, dans leurs premières éditions enrichies de portraits et d'autographes, *Les Fleurs du Mal*, *Madame Bovary*, *Les Diaboliques*,

*La Chanson des Gueux*, car il avait facilement deviné que ces livres magnifiques seraient poursuivis et condamnés, comme ne contenant pas la dose d'hypocrisie exigée par les convenances sociales.

Oui, il vit dans le recueillement, intéressé et charmé par le spectacle prodigieux que lui donne l'histoire ; il ne poursuit aucun lucre, et cependant quel marchand il eût fait ! Candeley, l'antiquaire de la rue Laffitte, se désolait d'avoir payé trop cher un meuble Louis XIII en ébène, de la plus grande beauté, incrusté de nacre et d'ivoire, et, n'ayant pu s'en défaire chez les grands amateurs, il voulait, de guerre lasse, s'en débarrasser à n'importe quel prix.

— « Non, lui dit Eugène Dupin, gardez-le, vous le vendrez à Rouve quand il ne sera plus ministre. Car alors il voudra donner des fêtes pour renouveler son crédit et se remettre dans le mouvement : et comme son prédécesseur collectionne avec passion les plus beaux meubles Louis XIII, il ne sera pas fâché de lui jouer un bon tour en s'emparant de celui-là, dont la forme est unique et le décor merveilleux. »

Candeley crut que Dupin se moquait de lui, puisqu'au moment où il parlait Rouve n'était pas et n'avait jamais été ministre ; cependant tout cela s'accomplit de point en point ; il succéda comme ministre des finances au collectionneur Faveris, et acheta le meuble en effet. Mais, mon cher Louis, ce sont là les bagatelles de la porte.

Je ne vous parlerai pas des pièces de théâtre que Dupin m'a racontées par le menu, avant qu'elles fussent représentées, prenant comme termes le caractère et le talent de l'auteur, l'état financier du théâtre, la mode littéraire actuelle, les comédiens que le désir de gagner de l'argent a conseillé au directeur d'employer, la dose d'habileté avec laquelle l'invention des personnages a dû être subordonnée à leurs infirmités, à leurs défaillances, à leurs moyens d'exécution ; et d'après ces

impérieuses données, reconstituant l'œuvre jusque dans ses moindres épisodes, pour ainsi dire, sans se tromper d'un mot.

Tout cela, je le répète, c'est des vétilles ; ce qui m'a vraiment frappé, ce sont les idées d'Eugène Dupin, dans leur liberté abstraite, et dégagées de tout fatras anecdotique. Je voudrais bien vous en faire apprécier quelques-unes ; mais aurais-je pour cela la virile et sobre éloquence, le bon sens prime-sautier qu'il faudrait, et en cette affaire, l'être intuitif, l'inventeur, le poète ne serait-il pas, comme il arrive toujours, trahi par son traducteur ?

Mon cher Louis, hier, tandis qu'il pleuvait si fort, et qu'on songeait sérieusement à creuser les troncs des arbres du boulevard et à en faire des canots d'écorce pour se promener dans Paris, j'ai passé une bonne partie de la journée avec Eugène Dupin, dans son petit hôtel si bien calfeutré de tapis turcs, persans et syriens que le froid ni l'humidité n'y sauraient pénétrer. Dans l'intérêt de son repos, Eugène aurait bien aimé à causer tranquillement de choses et d'autres, comme le premier venu ; mais moi je fus impitoyable et je le forçai à soulever pour moi tous les voiles qui nous dérobent les événements prochains ; car ce ne serait vraiment pas la peine d'avoir à sa disposition un devin impeccable, pour se refuser l'âpre volupté de lire clairement dans l'avenir, comme dans un livre ouvert.

Tout d'abord, je mis la conversation sur la politique, et bien que Dupin dédaigne un peu cette science comme n'offrant que des combinaisons restreintes et bornées, il ne se refusa pas à me raconter dans leurs moindres détails les faits importants qui vont se produire et modifier profondément l'économie de notre Républi-

que, ni à m'expliquer les rôles inattendus que joueront dans cette comédie plusieurs personnages connus, tels que Gambetta, Rochefort, Clémenceau, Songeon, Edouard Lockroy, et d'autres encore. A mesure que se déroulait le récit de mon ami, j'admirais surtout dans les scènes qu'il faisait passer sous mes yeux leur caractère de vérité, d'évidence et de nécessité inéluctable. Sans nul doute possible, ces événements FUTURS étaient bien réels. Pour admettre qu'ils ne l'étaient pas, il aurait fallu croire que, sans avoir jamais composé de romans, Eugène Dupin est le plus grand des romanciers inventeurs qui aient jamais existé; et ce miracle-là ne serait-il pas plus étonnant que l'autre?

Cependant, comme je m'émerveillais encore d'une telle perspicacité, mon interlocuteur, en me rappelant les grandes lignes initiales de l'histoire, me montra clairement que depuis le jour où, chassés par l'accroissement de leurs familles du plateau central de l'Asie qui fut leur berceau, les fils de Noa'h devinrent les chefs des races diverses et furent colorés en blanc, en jaune, en noir ou en rouge par le climat de leurs patries adoptives, toujours le même flux et le même reflux a poussé le Nord sur le Midi, l'Orient sur l'Occident, et ramené la succession des mêmes faits dans un ordre identique. Aussi est-il facile de savoir ce qui se passera demain, comme il est facile de savoir qu'il fera jour demain à la même heure qu'hier; mais il plaît à l'ignorance et à la paresse de l'homme de ne pas lire dans le passé, et par conséquent de *supposer l'avenir inconnu*, afin de pouvoir se griser de ce soi-disant inconnu, comme d'un endormant opium ou d'un énervant haschisch, créateur de folles visions et d'absurdes rêves.

Nous parlâmes ensuite des récentes affaires criminelles, dont les apparentes complications semblent embarrasser la justice, et d'un mot, en se jouant, Dupin dénoua ces prétendus nœuds gordiens, sans même

vouloir me permettre de louer une opération de l'esprit selon lui si facile, car il s'éleva tout de suite à des considérations d'un intérêt moins élémentaire.

— « Si chez nous, me dit-il, le politique, le criminaliste, le policier marchent presque toujours à tâtons, et lorsqu'ils obtiennent un résultat partiel, ne le doivent en général qu'au pur hasard, cette infirmité tient surtout à deux causes essentielles. La première de ces causes, c'est l'erreur fondamentale de la société moderne, qui croit à l'existence virtuelle de l'individu. Or, contrairement à cette hérésie, nul être n'existe en cette qualité seulement; en même temps qu'il est un individu, il est aussi le fragment, la partie infinitésimale d'une race, et, à ce titre, il porte en lui, qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou non, les haines, les instincts, les appétits, et aussi la religion de sa race, même quand il se croit naïvement dénué de toute idée religieuse!

Il vous arrive de rencontrer dans une forêt (car à qui veut l'écouter, l'histoire naturelle dit tout!) un champignon qui est né, qui a grandi, s'est développé, en apparence, comme un végétal ordinaire. Cependant, si vous le brisez du bout de votre bâton, vous êtes étonné de voir qu'il est un composé d'insectes vivants, qui alors se divisent et se répandent à l'entour par masses, comme de noirs ruisseaux. Eh bien! chacun de ces êtres est un insecte, mais il est en même temps une partie du champignon, et, comme tel, végète selon des lois particulières. Telle est l'histoire de chaque homme, et pour savoir pourquoi Fenayrou a tué le pharmacien Aubert, s'il l'a tué et pourquoi mademoiselle Feyghine se suicide, il faut d'abord savoir d'où ils viennent, et de quel champignon ils faisaient partie!

Si l'on oublie ou si l'on dédaigne cette vérité axiomatique, il devient impossible de rien comprendre et l'on a perdu la clef de tout. Nul accord possible entre les fils de Schem et les fils d'Yapeth, et les massacres qui ensanglantent la Russie nous le font bien voir.



Sans se rappeler qu'ils sont Touranien et Iranien, le Touranien ne pardonne pas à l'Iranien de lui avoir volé la Médie, et c'est pour cela qu'il l'assassine à deux heures du matin, sur le boulevard Montmartre. Qui ne se souvient d'un homme politique illustre qui, bien que protestant, avait l'âpre soif de la domination, l'appétit du martyr pour lui et pour les autres, et qui, pour leur bien, torturait les consciences avec la voluptueuse férocité d'un Torquemada? En tant que protestant, avec ses idées moins étroites et plus hardies que sa propre foi, il eût été inexplicable; aussi, pour comprendre son tyrannique génie, fallut-il savoir qu'avant d'appartenir à la Réforme, la famille de ce dompteur d'âmes avait compté dans son sein les plus farouches justiciers catholiques!

Tel homme venge de séculaires injures qu'il n'a jamais connues et, non comme individu, mais comme faisant partie d'une race, est gouverné, poussé en avant par des Esprits dont il ne sait même plus les noms. Ne voyez-vous pas dans Littré, par exemple, dont le visage et la chevelure lisse sont évidemment asiatiques, un de ces solitaires indiens à qui la constante et silencieuse réflexion dans la solitude enseignaient toutes les vérités, et qui, à force de vertu et d'austérité, violentaient les Dieux et les forçaient à leur obéir? Certes, si, au moment de le nommer, l'Académie avait pu remonter à ses origines, elle ne lui aurait pas ridiculement reproché de n'être pas chrétien; tout au plus aurait-elle pu l'accuser d'avoir un peu oublié le grand serpent Adicéchen, dont les nombreuses têtes, en se recourbant, formaient un dais sur la tête de Vichnou!

— Ainsi, dis-je à Dupin, vous pensez que si, la plupart du temps, le politique et le juge sont tenus en échec par les problèmes les plus simples, c'est parce qu'ils n'ont pas assez tenu compte de l'élément ethnique. Selon vous, deux adversaires de la Saint-Barthélemy, devenus l'un et l'autre (dans leurs descendants)

des libres-penseurs, ne sont pas pour cela réconciliés ; et, même issu d'une famille émigrée et acclimatée depuis longtemps en Suède, l'ancien Auvergnat obéira toujours au besoin impérieux d'acheter à vil prix et d'accaparer la vieille ferraille?...

— Précisément, dit Eugène Dupin.

— Mais, repris-je, ne me disiez-vous pas qu'une autre raison encore oblitère l'entendement et supprime la clairvoyance du chercheur de problèmes?

— Oui, fit Eugène, et celle-là n'est rien autre chose que la naïve infatuation de l'investigateur. Comme l'homme est strictement pareil à son congénère, et toujours, en face du même fait, a l'esprit traversé par les mêmes idées et les mêmes appétits, (auxquels il cède ou ne cède pas, selon qu'il a su développer en lui plus ou moins d'effort vers le bien et de résistance au mal,) il est toujours facile de savoir ce que pense tel ou tel homme dans un cas donné, car pour cela, on n'a qu'à regarder en soi-même. Mais le plus souvent et même toujours, l'investigateur est privé de ce moyen d'information si simple, parce qu'il s' imagine que *l'autre* ne saurait lui ressembler complètement. Dans les moments où il lui plaît de se croire sublime, il pense, avec un orgueil enfantin, que l'être dont il a fait son objet d'étude ne saurait être aussi sublime que lui. Si, au contraire, il se délecte à admirer sa propre habileté vicieuse et donjuanesque, et le mépris du convenu avec lequel lui, homme supérieur, se met au-dessus des lois et de la morale, il *espère* avec ingénuité que son prochain ne saura pas ou n'osera pas être aussi canaille que lui : en quoi il se trompe ! *Moi c'est différent !* tel est l'argument au moyen duquel tant de gens se mettent plusieurs poutres dans l'œil, ignorant volontairement que nul n'est différent de personne. Il y a aussi le célèbre argument : *Il faut une religion pour le peuple*, que les corrompus à idées bornées ont amplifié et complété en se disant : *Il faut une morale, une résistance*

au désir, une volonté de sacrifice — pour le peuple, c'est-à-dire pour les autres. Ils oubliaient que si tu ne veux pas avaler la médecine amère, il y a de grandes chances pour que ton voisin ne l'avale pas non plus, quand même tu la lui offrirais comme un vin délicieux.

Comme ton âme est en même temps habitée par le Bien et par le Mal, en face d'un évènement quelconque, chacun d'eux dit son mot; il le dit de même dans l'âme des autres comme dans la tienne, et, selon que tu connais le sujet de ton étude capable de céder au Bien ou au Mal, tu peux deviner, sans crainte d'erreur, le parti auquel il s'arrêtera. Les hommes qui, selon ce principe, ont su et osé lire en eux-mêmes la vérité sur les autres, Napoléon, Talleyrand, et dans un autre genre, Vidocq, ont gouverné des mondes. Talleyrand et Vidocq, en des sphères différentes, savaient, à n'en pas douter, que, dans des circonstances particulières, et soumis à de certaines suggestions, chaque homme était comme eux-mêmes affranchi de la morale et des lois, et dans l'être étudié allaient droit à la canaille qu'ils étaient sûrs d'y trouver, et dont ils avaient besoin. Par contre, Napoléon n'ignorait pas que dans chacun de ses soldats il y avait, sous la pression de l'enthousiasme, un héros pareil à lui, et du vulgaire combattant il faisait, quand il le lui fallait, sortir le héros. Plus raffiné encore, un éditeur fameux a gagné des millions, parce que chez l'écrivain avec lequel il traitait, il savait voir à la fois l'homme rusé dans une certaine mesure, dont il devait se défier, et l'artiste naïf dont il viendrait à bout en intéressant ses sentiments nobles, et il excellait à jouer tour à tour de ces deux musiques!

*Connais-toi toi-même*, comme le conseille le sage, et tu connaîtras tout, même la pure jeune fille, même les monstres compliqués, même l'inconnaissable femme. On a pris pour une simple boutade bouffonne, dans la farce de *Jean Hiroux*, le mot du criminel au juge, qui est au contraire un mot profond : Mon président, je

cours sur lui, je le rattrape, je le fouille, il n'avait que six sous et pas de mouchoir ; qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ! Cela veut dire, avec une ellipse énorme et cependant facile à suppléer : « Quoique vous soyez un honnête homme digne de tous les respects, et que je sois un scélérat, vous pouvez trouver dans votre conscience les lumières nécessaires pour lire dans la mienne ; car les âmes les plus pures, comme les plus souillées, sont en proie aux mêmes suggestions d'héroïsme et de crime ; et ce qui fait la différence entre les demi-dieux et les filous, c'est qu'ils cèdent plus ou moins à celles-ci ou à celles-là ! »

---

Mon cher Louis, Eugène Dupin m'a parlé de l'Amour, et, certes, je ne vous répéterais pas sa conversation s'il s'était borné, comme tout le monde, à accumuler sur ce sujet essentiel un tas de verbiages inutiles, dont la vulgarité dissimule péniblement l'incohérence. Mais il me semble au contraire qu'il m'a exprimé des idées non rebattues, et qui méritent peut-être de fixer un moment votre attention.

— « Tout d'abord, m'a-t-il dit, si l'on voulait jeter un peu d'ordre dans le chaos des pensées qu'éveille nécessairement le mot Amour, il s'agirait là d'une question de linguistique ! Car arrivées sur ce terrain brûlant, il semble que non seulement votre merveilleuse langue française, si exactement claire, mais aussi presque toutes les autres langues aient été emportées dans je ne sais quel ouragan de folie et de délire. Ce mot, ce mot unique et d'une troublante et foudroyante magie, comporte plus de sens variés et signifie des états de l'âme plus divers qu'il n'y a de feuilles différentes l'une de l'autre dans une vaste forêt. Cherchons donc ce qu'il exprime dans sa donnée propre et absolue, et ensuite nous n'aurons pas de peine à éliminer les em-

plais arbitraires et parasites du mot divin entre tous.

A proprement parler, il n'y a qu'un seul Amour. C'est la fièvre aiguë, brûlante, dévorante, sans cesse accrue, qui forcément doit tuer ceux qui en sont atteints ; car elle n'admet rien, elle est exclusive de toute loi, elle s'agit sans but possible, puisque après la possession elle exige quelque chose de plus qui n'existe pas, et puisqu'elle détruit et anéantit tout ce qui n'est pas elle-même. Aussi l'Amour n'est-il qu'une magnifique exception, qu'un état passager, rouge et flamboyant comme l'éclair, et par sa fonction même, essentiellement meurtrier, car il est impossible d'imaginer des amants dont la passion ne grandirait pas à chaque minute, et qui ne seraient pas consumés par cette flamme, dont ils sont à la fois le foyer et le mystérieux aliment.

Écartons donc toutes les autres acceptions abusives du grand vocable ! Au commencement des religions, le nom Amour a désigné la force qui préside à l'éclosion, au renouvellement des êtres, aux innombrables enfantements de la Terre féconde, au bouillonnement de la sève universelle ; mais, dans ce cas, n'usurpait-il pas les propriétés inhérentes au nom même de la Vie ? Pour être juste, il ne faudrait pas non plus nommer ainsi un sentiment mille fois supérieur à l'Amour, celui qui unit l'époux à l'épouse ; puisque celui-là s'affine, se purifie et s'élève sans cesse, comporte une certitude et une confiance absolues, et de deux êtres en fait un seul, qui ne désire rien au delà, si ce n'est la continuité de cette béatitude, renouvelée et réfléchie en de vivantes images d'elle-même.

Il faudrait trouver aussi un nom particulier à l'adoration de Pétrarque pour Laure et de Dante pour Béatrice ; car cette adoration, par cela seul qu'elle doit être immortelle, se perpétuer dans les sphères célestes et jusque parmi les délices du paradis, est nécessairement exclusive de la possession et de la fièvre des sens : aussi n'est-elle pas Amour ! Il serait encore plus injuste

de nommer ainsi ce qui relève de la galanterie, ou vénale ou simplement libertine, ou obéissant à une dépravation, à une curiosité, à une débauche d'esprit. Ce sont là des vilenies sur lesquelles la petite poésie et la petite peinture ont pu jeter le charme de leurs colifichets, de leurs rubanneries et de leurs fanfreluches, mais qui ne méritent pas une appellation si belle, car le Verbe est sacré, précisément parce qu'il est créateur, et ne doit pas être prostitué à de vils déguisements.

Donc, si vous le voulez, continua mon ami, parlons exclusivement de l'Amour passion et fièvre, c'est-à-dire du seul qui mérite réellement le nom d'Amour.

Si cet ensemble de phénomènes a été mal observé, en dépit des admirables poèmes qu'il a inspirés depuis le commencement du monde et qu'il inspire encore, c'est qu'on a ignoré un effet particulier de la puissance magnétique, effet qui se produit surtout, mais non pas exclusivement — en Amour. C'est *l'influence inconsciente de la volonté d'un être sur un autre être*. Or, cette force invincible, si vous voulez l'étudier sur vous-même, vous la reconnaîtrez à ceci surtout que, tout à coup et sans transition, vous êtes envahi par un désir qui logiquement ne devrait pas naître en vous, qui n'y a été préparé par rien, et qui n'est pas d'accord avec l'enchaînement de vos idées. Je vous demande toute votre attention, et je vais tâcher d'être extrêmement clair, car j'aborde un ordre de faits peu connu et dont nous n'avons qu'une perception vague. En Amour, presque toujours l'initiative appartient à la femme. Oisive, aimante et essentiellement sensuelle, même et surtout quand elle est très chaste, c'est elle en général qui désire la première. Mais voici ce que tout le monde ignore : sans qu'elle le veuille et sans qu'elle le sache, son désir s'abat sur l'être qui en est l'objet, et le frappe brutalement, comme un coup de massue.

Ceci ne vous explique-t-il pas une anomalie qui se

produit si souvent, et qui toujours vous frappe d'un étonnement nouveau? Telle femme existe, dont ni la grâce, ni l'esprit, ni le charme ne sont conformes à votre façon de comprendre le beau. Inconnu d'elle, vous l'avez vue cent fois, non seulement sans l'aimer, mais sans l'admirer, et sans qu'elle attire en aucune façon votre attention. Cependant, à un moment donné, et sans que rien vous l'ait fait prévoir, vous vous sentez mordu au cœur d'une violente passion pour cette femme. Seule elle vous occupe et s'empare de tout votre être. Vous souffrez cruellement de son absence; vous éprouvez le besoin impérieux d'être près d'elle, et de la vaincre, de la posséder, de la subjuguier : il vous la faut!

Est-ce donc que vos idées et votre conception du beau ont subitement changé? Nullement; mais un désir dont vous êtes le sujet est né chez cette femme, et, passivement, vous en subissez le contre-coup. Il vous la faut, et cependant vous ne l'aurez pas, parce que vous êtes un civilisé, que vous tenez compte de tout, que vous pesez le pour et le contre, et que vous procédez par la méthode et le raisonnement. Si, en pareil cas, don Juan et Chérubin, qui sont des instinctifs, triomphent toujours, c'est qu'ils marchent au but, sans réfléchir. Et croyez bien que si, à ce moment-là, vous alliez droit à la femme aimée, et si vous l'emportiez dans vos bras, comme une proie, elle ne vous demanderait aucune explication! Mais naturellement, vous avez la tradition dans la tête et dans chaque goutte du sang de vos veines. Vous songez à affiner un madrigal ou à envoyer un bouquet, au moment où l'amante voudrait sentir son cœur battre contre le vôtre. En voyant qu'on est si loin de compte, elle se sent profondément découragée; elle se fâche, et refuse tout. Plus vous insistez hors de propos, plus elle s'irrite, et le formidable malentendu s'aggrave, sans compter que le désir primitif s'est usé et consumé lui-même. Votre Balzac, qui aimait

les axiomes, aurait pu formuler celui-ci : *En Amour, il faut toujours commencer par la fin.*

• Ou ne pas commencer du tout ! Car si vous n'avez pas senti en vous ce coup violent qui est nécessairement un contre-coup ; si vous avez eu réellement l'initiative de votre désir, né d'un travail de votre esprit ou d'une admiration plastique, il y a gros à parier que vous ne réussirez à rien. En effet, on ne décide presque jamais une femme à autre chose qu'à ce qu'elle souhaite, et il est à désirer qu'on ne l'y décide pas, sous peine d'en être le mauvais marchand ! Pour me résumer, il n'y a pas de séducteurs ; il n'y a que des séductrices, mais innocentes ! Les heureuses fortunes que le plus ordinaire des hommes laisse échapper sont innombrables, et la fameuse liste des mille et trois serait facilement dépassée par le premier être naïf qui aurait simplement l'intelligence d'obéir, et de venir comme un chien, quand on l'appelle.

Je vous ai dit que l'influence tyrannique d'une volonté sur d'autres volontés n'est pas circonscrite dans l'ordre de faits qui nous occupe. A de certains moments, l'influence exaltée d'un Gengis-Khan ou d'un Napoléon crée des héros, même chez les peuples lointains qui n'ont jamais entendu le nom du conquérant, ni ceux de ses victoires. Un Victor Hugo ou un Henri Heine, par l'expansion inconsciente de sa volonté, rendra lyriques des âmes de gens qui ignorent son existence et n'ont jamais lu un vers de lui, et jusque dans les régions inconnues et sauvages éveillera des Orphées ! Tout à coup, ainsi que des courants dans l'Océan, certaines gammes de couleurs se précipitent dans la peinture, envahissent tout, et deviennent pour les artistes une folie à laquelle ils s'abandonnent, sans savoir d'où elle vient. C'est que ces gammes de couleurs sont nées dans le cerveau de quelque grand créateur, et parties de là, ont pénétré d'autres cerveaux, mêlées au fluide magnétique.

En ce moment même, cinq ou six écrivains, dont



Gondinet a été le premier, ne se disputent pas, mais — se partagent le personnage de la fée Viviane, et tous à la fois ont eu le désir de l'évoquer sur le théâtre. Ils croient bonnement que c'est l'effet d'un hasard imprévu : mais il n'y a pas de hasard ! Ce qui leur arrive tient à ce que quelque part, très loin peut-être, un puissant poète a songé assez fortement à Viviane pour que les éthers et les fluides soient imprégnés de sa pensée et la jettent, impatiente et avide de naître, dans d'autres esprits.

Mais, pour nous restreindre à notre sujet, soyez assuré qu'en Amour, notre désir n'est jamais qu'un écho. Et si, au moment où vous êtes appelé par la silencieuse voix, vous alliez tout de suite, comme dit Racine, *enlever Hermione*, elle ne vous ferait aucune objection. Mais enfin, si elle vous en faisait une, obéissant alors aux diverses traditions au lieu d'écouter l'impérieuse voix de son cœur, et si elle disait : — Qui vous a inspiré une telle audace ? — vous pourriez lui répondre hardiment et sans crainte d'être démenti : — C'est toi-même !

— A la bonne heure, dis-je à Eugène Dupin. Toutefois, dans votre Amour expéditif, qui *commence par la fin*, ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose d'un peu bien brutal et matériel, et qui sent par trop son housard de Pigault-Lebrun ?

— Mais, dit Eugène, rien n'empêche de faire la cour — APRÈS ! Et c'est même le droit et le devoir absolu de tout homme délicat de faire alors une cour respectueuse, assidue et timide, et de se faire pardonner, comme un crime, l'obéissance qu'il devait montrer et qu'il a montrée. Car une fois que la trame est solidement établie et tissée, il est doux pour l'artiste d'y faire apparaître les belles couleurs des fleurs et les entrelacements compliqués des plus élégantes arabesques ! »

Je me suis rencontré hier, chez Eugène Dupin, avec un beau jeune homme aux yeux d'acier et à la longue barbe rousse, qui m'a paru pouvoir causer sans trop de désavantage avec le fils du célèbre héros d'Edgar Poe. On parlait de la Dynamite, naturellement, car l'actualité s'impose même aux gens qui vivent dans le travail et la solitude.

— « Il fallait bien, dit l'étranger, qu'elle servît à quelque chose, puisque les chimistes l'ont inventée, comme ils ont inventé la margarine et le faux empois pour chemises. Toutefois, je pense que sa popularité se produit peut-être un peu tard pour monsieur Carvalho, bien que cet habile directeur de théâtre soit encore dans la force de l'âge.

— Vous avez raison, dit Eugène Dupin, mais en revanche elle arrive tout à fait à point pour Grévin. »

Dois-je l'avouer ? J'étais un peu humilié de n'avoir rien compris aux paroles du visiteur, dont le sens avait été saisi par mon ami, si facilement. Toutefois Dupin, qui est l'indulgence même, ne voulut pas se complaire à jouir de mon embarras, et se mit à ma portée avec l'affabilité la plus gracieuse.

— « Mon cher ami, me dit-il, comme l'a écrit un de nos meilleurs auteurs dramatiques, la France a horreur de l'horreur. Le plus vite possible, avec son instinct de gaieté et de joie, elle se débarrasse des massacres et des tragédies, mais elle les supprime par un moyen audacieux, et comme un enchanteur excessif qui trouverait le moyen de transmuier le sang versé en sucre d'orge, avec les deuils, les forfaits et les épouvantes, elle fait... des opéras comiques ! qui, eux, par exemple, ont la vie dure. C'est ainsi que la Saint-Barthélemy et le brigandage sur les grands chemins sont bien loin de nous, mais rien ne nous débarrassera jamais du *Pré-aux-Clercs* et de *Fra Diavolo*. Or, on peut raisonner par analogie ! Le règne réel de la Dynamite ne sera pas de longue durée, parce que l'humanité tout entière ne se

résignera pas à jouer en l'air le rôle des membres épars de Babylas ; mais pendant des siècles peut-être, on pourra voir à la salle Favart l'anarchiste, avec sa cartouche de dynamite, courtiser sous le bosquet de roses trémières une paysanne en jupe courte, et finalement épouser une princesse déguisée, éprise de sa bravoure.

— Seulement, dit le visiteur, il faut scientifiquement un certain nombre d'années pour que le Fait se résolve en opéra comique, et c'est pourquoi la Dynamite ne profitera peut-être pas à monsieur Carvalho. Au contraire, la Revue de fin d'année, dont Grévin dessine toujours les costumes, s'assimile le Fait immédiatement.

Le public professe un amour superstitieux pour le costume collant, et toujours le même, qui décolle le sein de la femme, lui emboîte hermétiquement le torse, et laisse voir les jambes nues dans un maillot ; mais, de même que le haricot de mouton dans les restaurants, ce costume unique, pour que sa vogue se perpétue, doit continuellement être rebaptisé à nouveau, et prendre le nom de l'actualité la plus récente. Il est donc évident que, dans la prochaine Revue de fin d'année, une femme décolletée, en costume collant, chantera d'une voix aussi fausse que les meilleurs calculs statistiques :

Vive Dynamite,  
Tout cède en ce lieu  
(Ce n'est pas un mythe)  
A mon œil de feu !

Et les phénomènes les plus inattendus peuvent se produire ; il n'est pas impossible que les propriétaires parisiens aient tous à la fois l'idée de diminuer le prix de leurs loyers, et que les fleuves remontent vers leur source, et que le ciel tombe avec toutes ses étoiles ; tout cela arrivera peut-être ; mais rien, rien au monde, pas même un cataclysme universel, ne saurait empê-

cher que le confrère de la Revue chante à son tour, en prenant la taille de la Dynamite :

Loin d'être rebelle  
A des passe-temps si doux,  
Mon vœu, chère belle,  
Est de sauter avec vous!

La-dessus, l'inconnu sortit, et je demandai à mon ami quel était cet aimable jeune homme, dont l'agile pensée résume en traits si rapides l'histoire universelle.

— « C'est, me dit Eugène Dupin, un prêtre plein de talent, et qui a toutes les chances possibles de devenir évêque.

— Quoi! m'écriai-je, avec ce veston bleu ardoise et cette longue barbe! En tout cas, ce n'est pas, je pense, un prêtre catholique!

— Non, répondit très sérieusement Eugène, il appartient au CULTE ATHÉISTE; seulement, il fait partie d'une secte dissidente. »

J'ai l'habitude et le goût de n'être jamais étonné; cependant je ne pus réprimer un très léger mouvement, qui ressemblait à une vague surprise.

— « Voyons, me dit Eugène, d'une voix douce mais un peu sévère, n'affectez pas d'ignorer les choses initiales! Certains philosophes en effet, (et cette question, comme toutes les autres, est pure affaire de linguistique,) se refusent à désigner par le mot DIEU les causes premières ou le manque de causes premières; mais comme il faut bien qu'ils les nomment quand ils veulent en parler, le mot nouveau qu'ils adoptent équivaut exactement à l'ancien, et arrive à exprimer la même idée, d'une façon aussi précise. C'est ainsi que, pour employer une comparaison vulgaire, mais d'une excessive clarté, la pudeur des Anglaises a dû remplacer par d'autres syllabes des syllabes qu'elle ne pouvait se résoudre à prononcer. Or, qu'est-il arrivé? c'est que le vocable

*Inexpressible* est arrivé à désigner une culotte aussi nettement que le mot *Culotte* !

— Mais, dis-je, vous me parliez d'un culte ?...

— Sans doute, fit vivement Eugène, car l'homme est tout à fait inapte à ne pas inventer des cultes ! Comme les individus ne sont pas de toutes pièces différents les uns des autres, plusieurs individus réunis en groupe ont nécessairement des idées qui leur sont communes. Ces idées, en vertu d'un besoin impérieux de l'esprit humain, ils les revêtent de symboles : voilà une religion ! Les amis qui suivent un enterrement civil adoptent un insigne ou un signe pour se reconnaître entre eux ; ils ont créé un rite. Ceux qui, n'étant pas chrétiens et voulant cependant honorer la mémoire d'un chrétien, restent à la porte de l'église, ne peuvent y rester s'il pleut trop fort ; ils vont chercher un abri dans un endroit couvert ; ils ont, par ce fait, consacré une autre église. Comme ils ne sauraient parler tous à la fois, l'un d'entre eux, le plus éloquent ou le plus expansif, exprime la pensée de tous, en vers ou en prose : ses paroles sont devenues un chant ou une prière. Enfin, ses facultés mêmes font que la même tâche lui incombe habituellement : le suffrage des siens lui a délégué le sacerdoce.

— Mais, fis-je un peu récalcitrant, n'exagérez-vous pas ?

— Au contraire, dit Eugène, j'atténue, car le propre de l'homme est de construire après avoir détruit, et toujours de la même façon. Ne voyez-vous pas que les athées (j'emploie ce mot conventionnel,) écriront nécessairement l'histoire de ceux des leurs qui, persécutés par l'intolérance des gouvernements, auront souffert pour l'athéisme ? Et ces histoires, auxquelles se mêleront nécessairement des allégories et des légendes, que seront-elles, sinon des Évangiles ?

En tout cas, repris-je, si vous trouvez de la religion même dans l'athéisme, je pense que vous ne vous refuserez pas à voir dans le mariage libre un fait nouveau,

tout à fait original, et qui ne se rattache à rien de légal et de régulier.

— Mais, dit Eugène, il se régularisera, comme toutes les inventions humaines. Il se célèbre déjà par un repas; le discours qu'on y prononce arrivera à se formuler; on voudra en constater la date par un écrit, dont la rédaction deviendra très vite uniforme; comme personne n'aime à écrire, un seul individu se dévouera une fois pour toutes; ses fonctions seront reconnues par le gouvernement, qui finit par tout reconnaître; et, de la sorte, il aura institué un nouvel officier de l'état civil.

— Mais, dis-je, à vous entendre, rien ne changerait jamais, et nous ferions exactement chaque jour ce que nous avons fait la veille.

— Au contraire, me dit Eugène Dupin, nous changeons sans cesse, avec autant d'ardeur que la Nature même, où se succèdent la neige, les rameaux fleuris, les épis dorés et les feuillages rougissants! Il y a des moments où, comme au temps de la Pompadour, nous nous habillons de jonquille, de bleu turquoise, de rose, de vert-pomme, et puis après, nous devenons tout noirs, comme des charbonniers et des notaires. Parfois, nous ne rimons pas du tout, comme Voltaire; puis, nous revenons, comme Victor Hugo, à l'éclatante rime de Ronsard et de la Pléiade. Après avoir inventé pour la peinture le jour surplombant de l'atelier avec ses lumières et ses ombres bien décidées, nous réinventons le plein air préraphaélite et la lumière diffuse, qui aplatissent les personnages comme du papier découpé, et ainsi de suite.

Après avoir joui longtemps du mariage esclave, nous retournons au mariage libre, et ainsi le serpent des âges accomplit sa destinée inéluctable, qui est de se mordre la queue. Il y a des époques où les arts somptuaires sont dans le marasme, d'autres où ils battent leur plein; grâce à l'érudition archéologique et au ja-

---

ponisme, nous sommes dans une de celles-là. On fabrique des meubles sculptés qui valent presque les bahuts des paysans d'autrefois ; les femmes sont merveilleusement vêtues, avec splendeur et avec grâce ; les porcelaines deviennent amusantes, et nous buvons nos liqueurs dans des verres bicornus couleur de fumée ou de rose sèche, qui ne manquent pas de style. Enfin, tout est dans un bon mouvement, sauf l'abominable Chimie, qui crée bien des filets de bœufs empaillés et, des vins chimériques, mais qui n'a pas su trouver pour la peinture sur verre des bleus et des rouges qui ne soient pas violets, ni des allumettes avec lesquelles on puisse allumer les cigares de la Régie, dans le cas, d'ailleurs impossible à prévoir, où ils deviendraient combustibles ! »

---

## XLI

## LE BONNISME

Mon cher Louis, les hommes qui ont le mieux le sens, l'instinct et la divination de l'histoire pensaient que nous devons nous attendre à une invasion prochaine des peuples de l'extrême Orient, Chinois, Japonais et Thibétains, et que ces races ouro-altaïques absorberaient l'Europe, comme un caramel qu'une jeune tendresse laisse fondre dans sa bouche pendant un entr'acte, pour passer le temps. A vrai dire, ce fléau prévu n'a pas encore éclaté, mais il a été remplacé par un autre bien autrement terrible, farouche et implacable; je veux parler du BONNISME! Oui, mon ami, les bonnes, les gothons, les maritornes, le peuple immense des soubrettes, Lisettes et Florines, les valets, les Arlequins, les Pasquins, Bourgogne, Picard, Lafleur, Laviolette, se sont rués sur la société moderne et l'ont réduite en esclavage, après l'avoir ravagée comme Rome fut ravagée par les Gépides. Ils ont tout cassé, tout brisé, tout mis cul par-dessus tête, et voilà précisément, à l'heure qu'il est, le vrai, l'important et l'unique événement de Paris.

O mon ami, pas une famille opulente ou pauvre, qui ne soit bouleversée par les chagrins, non pas domestiques, mais — de domestiques! Ces personnages de comédie ont entièrement jeté le masque, font effrontément des vies de Polichinelles et appliquent à leur propre usage la célèbre maxime de Commerson : *Soyez*



*heureux, c'est là le vrai bonheur!* Toucher des appointements de général de division, ne rien faire du tout, piquer de la tarentule les anses de tous les paniers et leur communiquer une danse voisine de l'épilepsie, tel est leur idéal, et plus heureux que nous, ils le réalisent. Il s'est formé une légion de cuisinières qui, par les serments les plus horribles, se sont engagées à ne jamais rester dans une *place* plus de huit jours. Pendant ce court laps de temps, elles perpètrent des ragoûts de Locuste, mettent du sucre dans le gigot et du piment dans l'omelette soufflée, remplacent par des graisses à voiture le beurre frais — qu'elles mangent elles-mêmes, rangent les ordures dans les placards et, pour ne pas avoir à laver les casseroles, les cachent dans le charbon. Si la dame hasarde avec mesure une observation, la cuisinière se fâche, met son bonnet de travers et demande son compte, en l'enflant de quelques louis, qu'on lui donne, pour ne pas avoir d'affaire.

Pendant sa campagne, elle s'est entièrement refusée à apporter les notes des fournisseurs, en disant fièrement: « Je ne suis pas une voleuse! » Elle part, et il se trouve que justement elle était une voleuse. Elle n'a payé ni le boucher ni le fruitier, ni le laitier, ni les autres, et comme une comète en délire, elle a laissé derrière elle une longue queue étincelante.

Il est devenu difficile d'aller dans une maison deux fois en une semaine et d'y voir les mêmes domestiques; c'est assez joli maintenant quand on les garde trois jours, et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'on puisse les garder ce temps-là. O mon ami, que vous êtes heureux de vous être volontairement exilé dans votre chère Touraine! Pour vous montrer ce qu'est, à Paris, le BONNISME, il faut quelques exemples. Dernièrement, à propos de l'ouverture de la chasse, le comte de Clévy avait réuni à dîner quelques amis. Il voulait leur faire savourer ce plat délicat et savant dont on a depuis longtemps la recette dans sa famille, et qui se nomme :

*Soufflé de perdreaux.* Ce fin régal avait été annoncé, et déjà par avance les convives s'en léchaient les barbes, mais jugez de leur stupéfaction lorsqu'à la place du mets célèbre, on voit arriver... du veau ! Ivre de fureur, le comte mande son chef séance tenante, et le met en demeure de s'expliquer. Alors ce fonctionnaire, en se dandinant, répond d'une voix tranquille : — « Mon Dieu ! monsieur le comte, le veau a été calomnié ! Cuit d'une façon vulgaire, il n'est rien de plus qu'une manifestation politique ; mais revenu dans une huile d'olive de provenance sûre, mijoté ensuite à petit feu, et agrémenté de piment enragé et de poivre d'Éthiopie, comme celui que j'ai eu l'honneur de vous offrir, il peut être apprécié des plus fins gourmets ! D'ailleurs, dans une maison, chacun doit y mettre du sien pour que tout le monde soit content, et je dois avouer à monsieur le comte que le gibier de plume, avec son fumet un peu grossier et trop vanté selon moi, est absolument contraire et hostile à mon tempérament ! »

Comme nous jouissons heureusement de l'égalité devant la loi, peut-être le comte de Clévy eût-il été inquiet s'il avait égorgé ce domestique, dont le type ingénu offre d'ailleurs mille variétés amusantes. Pas plus tard qu'hier, après avoir entendu frapper à la porte de son cabinet et avoir répondu : « Entrez ! » le riche banquier Heina voit entrer son valet de chambre Désiré, gracieusement ficelé dans un complet ardoise clair, le cou pris dans une cravate sang de tourterelle, et les pattes étranglées dans des gants à coutures de soie bleue.

— « J'ai, dit-il ; le regret d'annoncer à monsieur que je ne puis rester à son service.

— Et pourquoi cela ? dit le banquier attaché par l'habitude à ce serviteur vraiment habile. Vous trouvez-vous mal logé ou mal nourri, ou surmené ? Quelqu'un a-t-il manqué de politesse envers vous ?

— Bien au contraire, dit le valet, et à part le point

essentiel, je n'aurais qu'à me louer de ma condition. Mais ici la maison est si bien tenue et administrée avec tant d'ordre, qu'il est impossible d'y réaliser des bénéfices... supplémentaires.

— C'est-à-dire que vous voudriez pouvoir...

— Oh ! monsieur, fit le valet, qui prudemment interrompit son maître, VOLER est un bien gros mot, ne le prononçons pas, et si nous voulons exprimer une idée analogue, tenons-nous-en à celui de VIREMENTS, qui sert parfaitement au même usage, et qui est couramment entré dans la langue politique ! Monsieur est un spéculateur trop éminent pour ignorer qu'une affaire est mauvaise si elle donne seulement les résultats attendus ; car, en finance comme en tout, c'est le superflu qui est le nécessaire ! Enfin monsieur a pu voir que déjà quelques fils d'argent se glissent dans ma chevelure ; le moment approche où je ne serai plus aimé pour moi-même, et alors je serai bien réduit à employer avec les femmes le grand argument ! Et ne dois-je pas songer à me constituer un capital, dans un temps où la considération est à ce prix, et où le mérite ne suffit pas pour conquérir l'estime des gens sérieux ? »

Voilà sans doute un honnête langage ; mais, mon cher Louis, il y a aussi des Désirés femelles, et la coiffeuse de madame ne le cède en rien au valet de chambre de monsieur. Tout à coup, à brûle-pourpoint, en habillant sa maîtresse, la belle madame Marcia, très occupée alors du prochain mariage de son fils, la soubrette Aglaé lui dit, en lançant dans le vent son nez effronté :

— « Cinquante mille francs, madame trouve-t-elle que c'est trop cher... pour les lettres ? »

— Quelles lettres ? dit madame Marcia, ne comprenant pas du tout.

— Mais, répond avec aplomb la fillette, les lettres de monsieur votre fils, naturellement ! »

Et comme sa maîtresse voulait ouvrir la bouche, elle reprend sans se laisser interrompre :

— « J'ai pensé qu'en enfermant monsieur Émile dans ce château solitaire où, dans le sens absolu du mot, il n'y a que moi de femme, madame avait ses raisons, et qu'elle agissait ainsi... par économie! Mais il aurait fallu que je fusse âgée de trois mois pour ne pas songer à me faire écrire des lettres, et maintenant que monsieur se marie, je songe à les vendre. Tout cela est dans l'ordre.

— Oh! dit madame Marcia indignée, nous saurons nous faire rendre ces lettres!

— Je ne crois pas, madame, fit Aglaé, car les originaux ont été déposés chez un notaire honnête homme, dans une ville dont je tairai le nom, et enfermés dans une caisse de fer, sous une triple serrure, dont le secret est difficile à deviner. Mais pour que madame puisse juger par ses yeux et n'achète pas chat en poche, je tiens à sa disposition les reproductions en doubles épreuves, obtenues par un procédé d'héliogravure qui ne laisse rien à désirer... »

Que dites-vous, mon cher Louis, de ce marivaudage vraiment moderne, et que n'eût pas inventé Marivaux? Mais je vous parle là des sujets, des grands premiers rôles, des gens amusants, qui par l'intensité de la corruption offrent encore un certain intérêt. Je passe sous silence le menu fretin, le vague troupeau du BONNISME, les bonnes qui se plaisent à vous faire boire de la chicorée, à traiter les meubles de Turc à More, à donner de grands coups de balai dans les portes dorées et peintes, et à laver le pavé de la cuisine avec l'eau grasse de la vaisselle, pour laisser après elles un souvenir ineffaçable. Mais le remède à ces maux horribles? Il est bien simple et très facile à appliquer. Il faut :

**SE PASSER DE DOMESTIQUES!!!**

Un homme politique infiniment spirituel, Édouard Lockroy, vient de publier des Lettres de Londres, qui nous ont fait tomber des yeux des écailles... de tortues marines! Sachons être aussi pratiques, s'il se peut, que

les Anglais, et nous sommes sauvés. Tous, ils ont, dans les conditions raisonnables, réalisé le phalanstère. Les commis de magasin ont fondé à leurs frais des docks grands comme le *Bon Marché*, où ils trouvent tout à prix de revient, depuis le pain et la viande de boucherie jusqu'aux tableaux de genre, de sorte qu'en ce qui les concerne, l'anse du panier est invitée à ne plus danser, parce qu'il n'y a plus ni panier ni anse ! Les avocats possèdent à eux, dans Londres, trois VILLES, où ils ont leurs bureaux, un parc immense, des bibliothèques communes et la faculté de prendre en compagnie un bon dîner, pour un prix raisonnable. Régies administrativement, ces VILLES échappent à la tyrannie des domestiques, et le particulier n'a plus à s'occuper ailleurs que de son logement personnel.

Mais, me dira-t-on, dans ce logement personnel, il faudra encore des meubles, et par conséquent des domestiques. Erreur profonde ! car la science moderne a fait une découverte bien supérieure à celles de Bacon et de Newton, et qui se formule ainsi :

*Les meubles sont absolument inutiles !*

Des meubles ? Pourquoi faire ? Pour ranger des habits qu'il vaut mieux renouveler au fur et à mesure, des papiers qu'il vaut mieux brûler, du linge que détruira le premier blanchissage ? Un divan initial comme celui des Orientaux, faisant le tour d'une chambre, et composé d'une planche soutenue par des étais et couverte de tapis et de coussins, et à la rigueur, si l'on veut, une table, c'est plus qu'il n'en faut. Étant donnée la bibliothèque commune et professionnelle, l'homme digne de ce nom doit, pour son usage intime, se contenter de cinq ou six volumes. Et encore !

Mon cher Louis, si nous adoptons ces sages mesures, ce sera notre tour de rire, et qui sera dans le marasme ? Ce sera l'affreux BONNISME ! Car alors, pour vivre, les valets seront forcés d'acquérir des talents et d'apprendre des métiers. Et tel domestique, dont je suis aujourd'hui

le souffre-douleur, en sera réduit, comme moi, à composer des livres, à en corriger les épreuves, et même à écrire des pièces de théâtre, dans lesquelles le directeur ajoutera personnellement des fautes de français, et des situations originales empruntées aux œuvres les plus connues de monsieur Scribe!



## XLII

## CINQUANTE CENTIMES!

Mon cher Louis, quand fut jouée, il y a quarante-six ans, la farce illustre des *Saltimbanques*, le public se sentit un peu épouvanté, comme toutes les fois qu'il se trouve en face d'un monstre ou d'un chef-d'œuvre, et quand le grand Bilboquet prononça triomphalement sa phrase devenue depuis légendaire : IL S'AGISSAIT DE CINQUANTE CENTIMES ! la foule sentit en elle ces tressaillements d'horreur que cause toujours une prophétie. C'était en effet une prophétie ! En cette seule ligne, Dumersan et Varin avaient écrit toute l'histoire, toute la satire et toute la condamnation du siècle. Chez nous, il ne s'agit jamais d'autre chose ; il s'agit toujours de cinquante centimes, qu'on ne veut pas donner, qu'on veut économiser, thésauriser, garder pour soi, et faute desquels nous renonçons à être grands, à être victorieux, et même à vivre ! On a parlé des avares qui se feraient fesser ; nous, c'est bien pis ; pour garder les dix sous, nous laissons périr nos traditions d'honneur, de vertu, de gloire, — et d'esprit, ce qui est pis encore.

Tandis qu'à Londres un poème enrichit le poète, et que les Anglais attachent leurs correspondants avec tant de saucisses, leur donnent des équipages et des secrétaires, et les mettent à même d'accaparer les télégraphes, avez-vous remarqué ceci, que, chez nous, (sauf d'honorables exceptions,) les livres, les journaux, les publications ressemblent à de la cuisine faite sans

feu, en ce sens qu'ils sont faits sans argent ! O mon ami ! je savoure en ce moment l'immense joie de voir tomber sous le pic et sous la pioche les maisons de la rue Vivienne et de la rue Colbert, dont l'existence risquait à chaque minute d'occasionner la destruction par l'incendie des fabuleux et inestimables trésors entassés dans la Bibliothèque Nationale. Voilà de longues, de bien longues années qu'on reculait devant cette mesure préservatrice ; il a fallu qu'un député brave et imprudent comme Don Quichotte, Édouard Lockroy, l'emportât de haute lutte ; c'était à croire qu'elle demandait un sacrifice inouï, colossal, démesuré, que ne pourrait pas supporter un pays comme la France.

Eh bien ! mon cher Louis, il s'agissait de cinquante centimes. De bien moins que cela ! car six millions pour une France, c'est bien moins assurément que dix sous pour un Rothschild. Et faute de ces six millions, de ces cinquante centimes, de ce rien du tout, les livres, les manuscrits, les médailles, les estampes, qui sont tout le passé, toute l'histoire, toute la conscience du genre humain, auraient pu être anéantis par le fait d'une servante imbécile qui aurait renversé sa lampe de pétrole, et cela serait arrivé sans doute, s'il n'y avait pas eu ce téméraire Édouard Lockroy, égaré parmi les sages députés.

Car la prudente économie d'Harpagon, comme une lèpre, gagne l'État lui-même. Quant aux individus, il y a longtemps qu'ils en sont infectés. Je vous l'ai dit bien des fois, je ne me mêle pas de politique et j'ai horreur de la politique ; cependant j'ai une méthode très simple pour me reconnaître dans ce grand brouillamini. Quand j'entends des marchands d'incidences, de queues de mots et de phrases à rallonges, parler avec des mots de cinq syllabes et des que innombrables de leur dévouement à telle ou telle opinion, je leur ouvre immédiatement un petit compte dressé par chiffres exacts, et je leur demande : « Pour cette opinion qui t'est si chère,



qu'as-tu donné de ton sang, et qu'as-tu donné de ton argent ? Combien de gouttes de sang et combien de francs en argent monnoyé ? » Mais en général, ces beaux parleurs, qui ne sont pas beaux, n'ont rien donné, que des phrases mal construites, rebelles à la syntaxe la plus élémentaire, et qui ne se tiennent pas sur leurs pieds, ni sur leurs moignons. Ils ont prodigué l'*ère des libertés*, les *institutions progressives* et les : *dans cette enceinte*, mais jamais les cinquante centimes, qui tiennent à eux comme l'huître à son rocher, et comme la teigne à la tête d'un pauvre homme.

*Sauvons la caisse !* telle est la devise, également empruntée à Bilboquet fugitif, que portent invariablement écrite, sinon dans leurs blasons, du moins dans leurs âmes, tous les saltimbanques petits ou grands qui président aux destinées des mortels. C'est pourquoi les hommes, si rares ! qui meurent réellement pour leur cause, sans avoir pour leur usage personnel sauvé aucune caisse, tels qu'un Barbès expirant dans sa prison ou un Delescluze frappé sur sa barricade, sont pour tous les partis un objet d'admiration et de respect ; car on sent qu'avec des hommes comme eux toutes les formes seraient bonnes, et que tout serait facile à fonder : monarchie ou république !

Manquons-nous d'ouvriers qui seraient capables de grandes choses ? Non certes, ils sont tout indiqués, et ces grandes choses, ils les feraient, s'ils pouvaient avoir un instant le mépris de l'argent et le mépris de la mort, qui firent la gloire des peuples hellènes, bien longtemps avant que Jésus n'eût intimé à ses disciples la défense de songer au pain du lendemain.

Mais, au contraire, qui de nos modernes héros consentirait à ignorer le poids et la qualité du bifteck savoureux qu'il mangera dans six mois ? Jadis les rois, en montant sur le trône, versaient leurs deniers dans le trésor public, voulant faire ménage avec le peuple et ne rien posséder en dehors de lui ; mais aujourd'hui,

ne voyons-nous pas les rois, les empereurs et les princes conserver des fortunes personnelles, placer de l'argent à l'étranger, et, sous toutes les formes, se préoccuper des cinquante centimes et sauver la caisse ?

La monarchie existait lorsque, pour sauver la patrie en péril, les rois donnaient leurs deniers et leurs bijoux, fondaient leur vaisselle d'or à la Monnaie, et quand les nobles, en pareil cas, engageaient leurs terres pour lever des troupes, ou même, pour représenter magnifiquement la France au Camp du Drap d'Or, se mettaient sur le dos leurs champs, leurs forêts, leurs vignes et leurs prés, métamorphosés en satins, en velours, en pierreries, en broderies d'or, d'argent et de diamants. Et ne disons pas que le motif de leur sacrifice était frivole ! Il est toujours beau de se dépouiller de son argent, comme il est toujours beau de mourir. Laissons aux sublimes jocrisses le raisonnement qui consiste à dire qu'il faut plus de courage pour vivre et pour placer ses fonds dans de solides entreprises, produisant de beaux dividendes.

Athènes fut une république, parce que tout le monde y donna son sang, y fut soldat, non au moyen du meurtrier, chimérique et vexatoire volontariat, mais pour de bon, et au pied de la lettre. Tout le monde y fut soldat, même et surtout les nobles, accoutumés à mourir, comme les anguilles à être écorchées. Athènes fut surtout une république parce que les charges y étaient données aux citoyens les plus riches, qui étaient fiers de dépenser au service de l'État toute leur fortune personnelle, et de sortir du pouvoir gueux comme des rats et nus comme des vers, s'étant dépouillés au profit de la mère adorable. L'élégant, le raffiné, le voluptueux Alcibiade ne mangeait pas à la cantine, comme un réserviste ; mais, ainsi que nous l'enseigne Plutarque, en campagne, il était le premier à se contenter des plus viles nourritures et à boire l'eau saumâtre, soldat de la tête aux pieds et dans chaque goutte du sang de ses veines.

Si l'Archonte-Roi était le premier magistrat de la cité ; si sa royale épouse avait voix prépondérante dans les assemblées de femmes, c'était à cette condition qu'il payait et organisait à lui seul les représentations théâtrales, les tragédiens, les chœurs de musique et de danse, que l'entretien des temples était à sa charge, et qu'il payait encore de ses deniers la plupart des employés de l'État. Et lorsqu'il se trouvait, en quittant le pouvoir, plus pauvre qu'un mendiant des routes, il pensait être suffisamment payé de sa ruine et de ses peines par l'honneur qui lui était accordé de donner son nom à l'année de sa magistrature. Combien connaissons-nous de millionnaires aux yeux de qui la qualité de rentier est infiniment préférable à celle d'archonte éponyme !

Quand on voulait faire une expédition maritime, on nommait triérarques les citoyens les plus riches, qui devaient fournir à leurs frais des navires ; les trois premiers qui avaient mis leur navire à la mer recevaient des couronnes d'or ; les retardataires pouvaient être mis en prison. Parfois, dans les moments de grand danger, on vit les ports regorger de nefes équipées grâce à l'initiative des particuliers ; pour quels révolutionnaires nous prendrait-on, si nous comptions sur de pareils moyens pour compléter les flottes de Brest ou de Cherbourg !

Nous n'avons pas de grand homme, parce que nul n'est assez désintéressé pour tout jeter à l'eau, soi et son bagage, et pour ne se sauver qu'avec la patrie. Avec cet amour des cinquante centimes, on ne fait pas un Richelieu ou un Olivarès ; on ne fait même pas un Dubois ou un Scapin. Jamais, en aucun temps, les femmes ne furent plus belles et si bien vêtues qu'à présent ; cependant, pour ne pas parler des salons abolis, il n'y a plus même une grande courtisane !

Une seule, mais qui aujourd'hui est, hélas ! de l'âge des drames romantiques, a su être assez audacieuse

pour créer des millions. C'est Èveline Barry. Elle avait été distinguée jadis par le fameux Zabé, ce financier richissime dont l'avarice fut proverbiale ; et quand elle l'écouta, ses petites amies en rirent beaucoup, sachant que toujours, au premier billet de mille francs qu'on lui avait demandé, Zabé s'était sauvé comme s'il avait eu le feu à ses chausses.

Cependant, Èveline, qui avait du génie, osa et voulut se colleter avec ce tas de millions. Pendant trois ou quatre ans, savourant sans bourse délier ce festin de prince, le vieux pingre promena à pied la belle fille, lui faisant traîner ses bottines de soie dans les ruisseaux, et ne lui ayant jamais payé un fiacre, ni un bouquet de violettes. Pendant ces dures épreuves, elle se montra gaie comme un pinson, et ne sourcilla jamais. Elle ne sourcilla même pas, lorsque, le moment de la séparation venu, Zabé lui apporta, comme présent d'adieu, un ignoble cornet de dragées.

Et c'est en quoi elle avait bien raison, car au fond du cornet il y avait une inscription de quarante mille francs de rente, qui fut l'origine de ses richesses. Le prudent vieillard n'était-il pas l'image même de la Fortune, qui toujours se donne par surcroît, avec le reste, à ceux qui l'ont dédaignée, et qui ont su, en temps utile, oublier les cinquante centimes !

## XLIII

## LES LETTRES

Dans un des plus beaux vaudevilles de notre temps, qui a produit en ce genre d'incomparables chefs-d'œuvre, dans *L'Homme qui tue sa femme*, un des personnages de cette farce illustre dit au fantastique assassin : — « Eh ! quoi, vous avez tué votre femme, comme ça, et vous n'avez pas de remords ! — Oh ! si, dit le meurtrier, j'en ai, des remords, j'en suis déchiré ! *mais comme ça m'est égal...* »

Moi aussi, mon cher Louis, je suis déchiré de remords, et je ne dirai pas que ça m'est égal ; cependant je ferai comme si ça me l'était, et je persisterai évidemment dans mon crime. Là, à côté de moi, sur mon bureau dont je ne me sers jamais pour y écrire, parce qu'il est encombré de trop de choses, sont entassées des dizaines, des douzaines, des centaines de lettres, pressées, anxieuses, attendant des réponses immédiates, et auxquelles il est plus que certain que je ne répondrai jamais.

Pourquoi ? D'abord parce que cela est physiquement impossible. Car si je m'attelais à ce travail, en renonçant à voir les êtres que j'aime, à écrire, à manger, à boire, à dormir, et à lire quotidiennement, comme je le fais, *La Légende des Siècles*, de nombreuses années s'écouleraient avant que j'en fusse venu à bout, et vieux comme Mathusalem, si je devais le devenir, je verrais toujours à côté de moi le menaçant et effroyable paquet des lettres non répondues.

Moralement, bien plus encore ! Car, ô scélérat inconscient qui m'écris, tu me demandes non pas seulement, comme Shylock, une livre de ma chair, mais aussi une livre de mon âme ! Le sais-tu bien, ce que tu me demandes ? C'est de renoncer à mes héros chèrement caressés, à mes humbles créations, à mes pensées, à mes rêves, et aussi à ma vie réelle, à mes espérances, à mes cruelles douleurs, pour entrer dans ta vie à toi, qui, dès que je la connaîtrai, deviendra un drame aussi poignant qu'*Hamlet*, ou *Cymbeline*, ou *Le Père Goriot* !

Subir des malheurs qui me sont étrangers, pleurer d'amour pour des femmes inconnues, saigner de blessures qui ne sont pas les miennes, voilà l'effort titanique et fou que je devrais faire, moi pygmée, comme un Balzac ou un Shakespeare, et quand, infusant ma vie, mon sang, ma pensée à des personnages inertes, j'aurais construit ces tragédies formidables, je n'aurais pas même la consolation de les entendre réciter devant une foule par des comédiens, et d'être applaudi ou sifflé. Non, après avoir versé, pour votre compte ! les pleurs de Roméo ou d'Orlando, je ne sentirais rien autour de moi que le silence, le néant, l'oubli, la nuit noire. Et je serais pareil à un violoniste sourd, qui joue du violon sans entendre jamais ce qu'il joue !

Je sais bien que je suis, du moins dans une certaine mesure, un écrivain ; mais c'est précisément pour cela que je ne puis pas écrire sans la collaboration et la complicité du public. Tout ce que nous assujettissons aux lois du Rhythme ou à la règle du Style a été en général imaginé par une personne unique et s'adresse à elle seule ; mais comme tout être humain contient en lui l'immense humanité, nous avons besoin que notre sentiment propre soit trempé et vivifié dans le flot de l'âme universelle. Aussi le véritable âge épistolaire fut-il celui où les lettres de madame de Sévigné, très tendrement et personnellement écrites pour sa fille, étaient colportées, lues et relues de salon en salon, s'ajoutant la

jeunesse, la grâce, la coquetterie, la force, l'esprit des hommes et des femmes qui les lisaient. Mais une lettre, nécessairement oubliée et jetée là au bout d'un moment par celui-là même à qui elle s'adressait, comme elle devient une triste épave, et quelle hideuse chose cela fait qu'un cadavre de papier chiffonné !

Mais, me dira-t-on, pourquoi refusez-vous pour votre lettre la mort salutaire, et une fois qu'elle aura porté son message, que vous importe qu'on la détruise par le système de Marinette, ou moins noblement, par celui de Gros-René ? Car si elle a accompli sa fonction, quel inconvénient voyez-vous à ce qu'elle devienne cendre et fumée ?

Mais, justement, cette fonction, elle ne peut pas l'accomplir ; elle ne peut servir à rien, elle ne peut répondre à rien, car pour résoudre la plus simple des questions qui nous sont posées, il faudrait imaginer de terrifiantes Encyclopédies, ou, d'autres fois, des poèmes d'amour comme le *Cantique des Cantiques* ou *L'Intermezzo* ! Parmi nos correspondants, les uns demandent comment on doit s'y prendre pour être aimé quand on ne l'est pas ; les autres, quel est le moyen le plus rapide pour arriver à la gloire ; ceux-là, plus humbles, se bornent à vouloir connaître la configuration de notre écriture, ou à désirer savoir comment est bâti un vieux poète. Pas comme Amadis, certainement, sans quoi, au lieu d'être assis devant une table chargée de feuillets noircis, il serait vêtu de son armure d'or et monté sur son cheval à la longue crinière, et occupé à délivrer des princesses dans les tours enchantées ?

Vous voulez qu'en cinq minutes je vous enseigne l'art, — que je n'ai jamais su, que je ne saurai jamais, que j'étudie humblement comme un écolier, en courbant mon vieux front chauve, ou que je vous apprenne à devenir riche, moi qui n'ai jamais possédé en propre d'autres joailleries que celles de mes rimes, ou que je vous donne le moyen d'attendrir une cruelle, comme si

La Fontaine ne vous avait pas dit, sous toutes les formes : « Soyez jeune, beau, ardemment épris, brave jusqu'à la témérité, surtout follement généreux, et attendez-vous à être cependant trompé et dédaigné. » Voilà ce que vous exigez de moi ; eh bien, j'y consens volontiers, causons, où vous voudrez, sur un pic, sur un paratonnerre, dans les flammes ardentes, mais non par écrit, et *en faisant de la copie*, occupation sacrée, qui doit se proposer pour but absolu et fixe l'utile achat du nommé : pot-au-feu ! Donnez-moi rendez-vous où il vous plaira, dans ces pays des fourrures décrits par Jules Verne, où on perd son nez comme un mouchoir de poche, et où les chiens passent à l'état de coursiers, ou bien vers le pôle nord, où montés vous et moi chacun sur un iceberg, nous flotterons éperdus, ou bien dans ces contrées africaines et géographiques où les noirs vous mangent cru ou cuit ; j'irai si j'ai le temps, et nous parlerons, comme vous voudrez, en hébreu ou en turc, ou même dans la langue vulgaire ou maternelle ; en prose ou en vers, (je préférerais cette dernière forme qui serait plus à ma portée,) mais pas en entassant des lignes sur le papier ; car une fois que le casseur de cailloux a fini sa journée et sa tâche, qui donc oserait lui proposer de casser encore d'autres cailloux par-dessus le marché !

Eh quoi ! on aurait inventé la vapeur, qui supprime les distances, le fil électrique, où la pensée s'envole avec la rapidité de la foudre, et ce serait pour continuer, comme par le passé, à écrire des lettres ! Mais alors qu'on me ramène au coche, et au messenger chaussé de bottes à entonnoir, chevauchant sur les grandes routes ! Certes je ne suis pas fou du Progrès ; j'aimais mieux les temps où Michel-Ange taillait des colosses, et où Rembrandt égratignait ses sublimes eaux-fortes, que celui où on a trouvé des procédés ingénieux pour photographier et fac-similer leurs chefs-d'œuvre ; mais enfin, puisque j'achève de vivre dans le siècle du Progrès, que, j'en jouisse du moins, et que cet Ange mécanique m'exo-



nère du droit et du devoir d'écrire des lettres ! Non, soyons sincères, à présent que grâce au charmant, au rapide, à l'exécrable, à l'odieux, au divin Journal, nous pouvons, moyennant trois sous, causer avec les plus beaux esprits et lire dans les plus nobles et les plus fières âmes, il est tout à fait inutile de dépenser trois autres sous pour échanger sous enveloppe des écrits mal venus et des confidences incomplètes.

Allez plutôt entendre le prélude de *Parsifal*, ou, si vous aimez mieux rester chez vous, au coin de votre feu, demandez la pincette, et dites qu'on vous apporte un tome de *Pantagruel*. Toutefois, deux lettres restent possibles et ont encore leur raison d'être, c'est la lettre adressée à votre bottier et la lettre d'amour. Ces deux-là, je les comprends. Au bottier vous écrivez : « Monsieur, les bottines que vous m'avez envoyées vont très bien ; faites-m'en deux paires pareilles à celles-là et apportez-les-moi, avec votre facture acquittée. » C'est net, précis, laconique, et cela dit ce que cela veut dire. Quant à la lettre d'amour, on y met n'importe quoi, principalement les trois mots : *Je t'aime*, ou même des mots sans suite, et entièrement dépourvus de sens ; cela ne fait rien, parce que l'être à qui elle est adressée lit, au lieu des paroles écrites, toutes celles qui se présentent dans sa tête brûlante, et parce qu'alors il croit voir les yeux, les joues, les lèvres de l'être adoré, et entendre sa voix enivrante comme une caresse et plus douce que toutes les musiques.

Et encore le sage préférera-t-il de beaucoup, en faisant l'indispensable promenade hygiénique, passer lui-même chez son bottier, lui commander verbalement les bottines, et aussi ne pas fabriquer lui-même ses lettres d'amour. Ne vous récriez pas ! N'était-ce pas mille fois plus beau, lorsque imaginant pour les Clermont, pour les Maugis, pour les du Vigean, pour les Montmorency et pour les Bourbon et pour leurs serviteurs, des phrases et des épithètes dignes de leur jeu-

nesse, de leur grâce et de leur bravoure, le seul Vincent Voiture écrivait, lui tout seul, les lettres des maîtresses et celles des amants, se chargeait de la demande et de la réponse, et faisait à lui seul tout l'ouvrage ?

Croyez-vous par hasard que ces lettres exprimaient moins bien les sentiments des amants que s'ils les avaient écrites eux-mêmes ? Au contraire, elles les exprimaient mieux, car rien ne vaut la chose faite de main d'ouvrier, et soyez sûr qu'elles n'étaient pas moins sincères ! La rose cueillie et offerte à la bien-aimée est-elle moins l'image caressante du désir parce que l'ami ne l'a pas fabriquée de ses mains, et le combat est-il moins meurtrier parce que les deux adversaires n'ont pas forgé et poli, en qualité d'armuriers, les fines épées à l'aide desquelles ils s'entre-déchirent ? Et notez que le bon Vincent Voiture était payé de ses peines par de riches présents, et parfois aussi recevait quelques bons baisers parfumés à l'odeur du lys, dont on ne parlait jamais, et qui restaient un secret entre lui et sa noble cliente : et voilà précisément comment je comprends qu'on se fasse — homme de lettres !

Telles sont, mon cher Louis, quelques-unes des raisons dont je berce ma lâcheté, pour laisser grossir sur mon bureau le tas des missives non répondues. Que je vous choisisse, vous à qui j'écris une lettre tous les huit jours, pour vous dire : « Il m'est impossible d'écrire une lettre ! » cela a l'air d'une inconséquence, mais au contraire, rien n'est plus rationnel. Car je vous parle non pas d'événements ou d'affaires, mais de ce qui occupe vraiment ma pensée, offusquée par les niaiseries de la vie sociale et avide des vérités éternelles.

---

## XLIV

## L'ÉGALITÉ

Mon cher Louis, comme je vous le disais dernièrement, entre les Dieux et nous, la partie n'est pas égale. Nous ne croyons pas à leur existence, et ce scepticisme ne les contrarie en aucune façon ; nous ne voulons pas leur obéir, et ils trouvent que c'est très bien fait ; le malheur est qu'ils ne nous rendent pas la pareille.

Car eux, en effet, ils nous obéissent, à notre grand dam ; et telle est l'ironique et vraiment cruelle punition qu'ils nous infligent. Nous révoquons en doute leur puissance, et la seule vengeance [qu'ils en tirent, c'est d'exaucer exactement les vœux que nous avons formés. Car rien n'arrive sur la terre, si ce n'est parce que nous l'avons désiré, et nous façonnons nos destins, comme un potier ses vases d'argile. Peut-être deviendrons-nous un peu plus prudents quand cette vérité évidente aura été observée et contrôlée par la Science.

Et ne croyez pas que notre fatal pouvoir s'applique seulement à des réalités applicables ! Si nous souhaitons des chimères, les Dieux nous les donnent aussi, et c'est notre affaire de nous arranger avec ces monstres absurdes. Ainsi, mon cher Louis, nous avons voulu l'ÉGALITÉ, et nous la possédons, à en pleurer. Non pas l'égalité devant la loi, qui est le droit légitime du citoyen, mais l'égalité complète, absolue, tyrannique, l'égalité de Procuste, grâce à laquelle nous sommes tous aussi grands, aussi gros, aussi robustes, aussi sages, aussi savants les

uns que les autres, et nous nous ressemblons tous. comme un cornet de tabac ressemble à un autre cornet de tabac, et comme un morceau de galette de deux sous ressemble à un autre morceau de galette de deux sous. Regardez ce veston, ce parapluie, ces cheveux sur le front en dents de loup, ce visage pâle, ennuyé et stupéfait ; c'est l'uniforme de tous les mortels, ou plutôt de l'unique mortel, car il n'y en a plus qu'un.

Oui, ce rêve tant choyé, l'égalité devant l'instruction, a été heureusement réalisé, autrement sans doute qu'on ne l'espérait, mais cela ne fait rien à l'affaire. Sur ce point, tous les modernes se valent les uns les autres ; non que les gens du monde soient tous devenus aussi savants que Humboldt, mais parce qu'ils sont tous devenus ignorants comme Cadet Rousselle. Nous en avons eu la preuve à ces fameuses représentations du mardi, où sur trois mille spectateurs, possédant en général vingt mille francs de rente au minimum, il ne s'en trouve pas un qui ait jamais lu un vers de Racine ou de Molière. A la bonne heure ! ceux-là ne sont pas des empêcheurs de danser en rond, comme ces pédants de poètes qui exigent le texte dans son intégrité. On peut leur réciter du Molière adouci, noyé, étendu d'eau jusqu'à la vingtième dilution ; ce n'est pas eux qui se révolteront contre ce dosage homéopathique.

Tous les Français de l'heure présente sont non seulement égaux, mais pareils, comme le furent naguère ces soldats prussiens dont on peignait en noir toutes les moustaches avec le même pinceau, à travers une plaque de métal découpé. Tant pis pour eux si leurs moustaches étaient moins larges que le trou ouvert dans la plaque, ou même n'existaient pas du tout, car alors l'artiste barbouillait de noir la peau nue pour obtenir un ensemble régulier ! Et comme ils se valent exactement les uns les autres, comme des pièces de monnaie frappées par le même balancier, par le plus juste des raisonnements, ils veulent tous autant de bonheur et

d'honneurs qu'en possèdent ceux d'entre eux qui en possèdent le plus ; quoi de moins arbitraire et de plus strictement légitime ?

Il y a peu de jours, mon ami, le riche et célèbre romancier Eugène Fanvart fut quitté à la fois par tous ses domestiques mâles et femelles, qui l'abandonnèrent, comme des personnages de feu Scribe, en fredonnant un chœur de sortie. Il ne put se défendre d'un certain étonnement, sa maison étant pour la valetaille un véritable pays de Cocagne. Fanvart est garçon, et ne se sert pas de son grand salon deux fois par an ; son appartement est partout garni de tapis, et les trois quarts du temps il mange en ville, excepté le mardi, jour où il donne à dîner à ses amis. Balayer et épousseter, dans une incertaine mesure ! une chambre à coucher et un cabinet de travail, voilà donc à quoi se borne la besogne de six domestiques, payés chacun quatre-vingts francs par mois, qui peuvent se fricoter pour eux, sans nul contrôle, la cuisine qui leur plaît, et qui, à partir de huit heures et demie du soir, sont libres comme des oiseaux. A ces causes, Fanvart ne comprenait pas leur départ en masse ; mais enfin, le valet de chambre Adolphe eut pitié de lui, et daigna lui donner des explications.

— « Si monsieur n'était pas romancier, lui dit-il, je le laisserais dans son ignorance ; mais puisqu'il veut peindre la vie, encore faut-il qu'il la connaisse ! Monsieur saura donc que désormais nul domestique ne consent dans son cœur à être domestique. Nous voulons tous ouvrir dans le plus bref délai une boutique de fruiterie ! car l'égalité n'a pas été inventée pour des prunes. De la fruiterie à un commerce plus important, la transition est facile ; de là, grâce aux jeux de Bourse, aux combinaisons financières, aux achats de terrains sur les plages nouvelles, nous pouvons obtenir la richesse : et pourquoi ensuite ne serions-nous pas hommes politiques, députés et ministres, comme les camarades ? Mais

enfin, il faut commencer par la boutique de fruiterie, dont l'installation demande un capital ; or monsieur qui est généreux, mais qui malheureusement a de l'ordre, comprendra bien que ce capital doit être obtenu au moyen de bénéfices irréguliers et rapides ! Voilà pourquoi mes collègues, le cocher, le valet de pied, la cuisinière, la lingère et le groom, quittent monsieur, pour de riches étrangers connaissant imparfaitement la monnaie de France. Moi-même, j'entre au service d'un Brésilien à sourcils postiches et à barbe teinte, qui espère encore, malgré son âge avancé, plaire aux femmes. Or l'amour des vieillards n'est-il pas précisément l'eau trouble où se pêchent les fonds de fruiterie, sous leur figure primitive et simplifiée de billets de banque ? »

Ainsi que vous le voyez, ce valet de chambre était plus romancier que son maître, et les domestiques peuvent tous devenir des Balzac, pour peu qu'on supprime l'imagination et le style, révolution attendue, et qui doit forcément se produire sous le règne pacifique de l'Égalité.

Nous avons connu un temps, mon ami, où il existait au moins deux espèces de femmes. Les courtisanes, les rôtisseuses de balais, l'escadron volant de Cythère, les affamées aux petites dents aiguës qui mangent des pommes vertes servies sur des plats d'or, avaient à leur disposition les joyaux, les saphirs, les diamants, les damas, les velours, les satins d'or, où elles pouvaient tailler en pleine étoffe, et rien ne les empêchait d'aller acheter leurs deux sous de lait sous l'habit de gala d'une reine victorieuse et triomphante, visitant ses provinces. Mais où elles restaient véritablement déconcertées et stupéfaites, c'est quand elles voyaient dans la rue de Lille une femme du vrai monde s'en allant à la messe de Saint-Thomas d'Aquin, vêtue d'une robe de cachemire uni et coiffée en bandeaux lisses, car elles comprenaient bien que sur ce terrain la lutte leur était impossible, et qu'habillées de la sorte, elles n'eussent pas

valu cher ! Eh bien ! les dames, les vraies, ont consenti à sortir de la forteresse où elles étaient inexpugnables ; elles ont bien voulu accepter les traînes, les nœuds, les bouffants, les tignasses, le blanc, le rouge, le noir et l'ocre sur le visage, le maquillage à l'estompe, à l'aquarelle, au crayon bleu, et c'est pourquoi désormais toutes les femmes sont égales.

Les hommes aussi sont égaux, uniformément travestis en notaires allant à la chasse. Seul, un très grand écrivain n'a pas voulu se soumettre, il a arboré l'étendard de la révolte, et en face de tout un peuple orné de cravates à huit sous, il a montré sans vergogne ses cravates en point de Gênes et en point de Venise. — « Ah ! disait à une soirée la vieille comtesse de Sairouce, maîtresse dans toutes les élégances, nous allons bien rire, car il paraît que nous verrons monsieur de X... en habit noir ! » Le romancier parut, fier, svelte, superbe dans sa haute taille, avec son gilet à transparent bleu, son habit doublé de satin blanc, son jabot flottant fait d'une précieuse dentelle et sa cravate attachée par une étoile de diamants, et personne n'eut envie de rire. — « Mais, dit alors madame de Sairouce, ce n'est pas lui qui a tort, c'est les autres qui devaient être vêtus comme lui, s'ils se sentaient pour cela assez bien bâtis, et suffisamment gentilshommes ! »

Les romanciers (à part celui-là) sont tous égaux, puisqu'ils étudient la nature dans les mêmes Manuels-Roret, et les auteurs dramatiques sont égaux, ayant adopté la même tragédie sentimentale qui finit bien, afin qu'après avoir été doucement émus en faisant leur digestion, les spectateurs, remis d'une alarme aussi tiède, puissent aller se coucher tranquilles. Cependant il se trouva un poète qui, en beaux vers nets et sonores, bien français et bien lyriques, avait encadré un drame poignant dans une des pages les plus saisissantes de notre histoire. Et crédule, ignorant, ce jeune homme, innocent comme l'agneau qui vient de naître, confia sa

pièce à l'un des prédécesseurs de monsieur Perrin, qui la lut sans retard.

— « Mais, monsieur, c'est du génie, cela ! dit le directeur d'un ton sévère.

— Monsieur, fit le poète, vous êtes bien honnête !

— Je ne sais pas si je suis honnête, reprit le juge ; mais vous, assurément, vous ne l'êtes guère ; car pourquoi vouloir faire des violences, jeter le trouble, et ne pas consentir à être comme tout le monde ! »

Un reproche analogue à celui-là a été fait à une autre personne, dans un endroit beaucoup moins auguste que le théâtre dont il s'agit ici. C'est dans une — Maison Tellier, — où il y avait une demoiselle brune, admirablement belle, nommée Euphrasie. Comme la Morisque des *Contes Drolatiques*, elle embrasait les cœurs et les âmes ; quand elle était là, les hommes jeunes et vieux ne voyaient qu'elle, et ne se souciaient pas plus de ses compagnes que des cailloux du chemin. Grâce à elle, l'abbesse de ce moustier avait déjà acquis des terres, des maisons et de grosses rentes ; cependant elle se fâcha contre la demoiselle aux œufs d'or, et la chassa de son triste paradis.

— « Ma chère amie, lui dit cette — madame Tellier, vous plaisez à tout le monde comme l'or monnayé ; les hommes ne voient que votre frimousse, et vous avez autant de succès que *La Mascotte* ; c'est pourquoi faites-moi le plaisir d'aller chercher fortune ailleurs ! Tout le monde vous veut, à la bonne heure. Mais comme, au bout du compte, vous ne pouvez pas faire tout l'ouvrage, il en résulte pour moi une perte sèche. Je ne veux pas que les autres dames deviennent des cinquièmes roues de carrosse ; je suis juste, et en un mot comme en cent, je ne comprends qu'une chose : L'ÉGALITÉ !



## XLV

## FRA-DIAVOLISME

Enfin, mon cher Louis, Paris est devenu une ville amusante et pittoresque, presque aussi féconde en rencontres imprévues que les défilés des Abruzzes. Il n'y a pas longtemps de cela, on y arrêtait, on y dévalisait et on y assassinait un peu les passants, la nuit, dans les quartiers excentriques; maintenant ces exploits s'accomplissent sur le boulevard, en plein jour; nous n'avons plus rien à envier aux Espagnes les plus romanesques, et, rêve longtemps caressé! nous autres les Parisiens, voués jadis à une existence plate et mesquine, nous sommes enfin en possession d'une couleur locale, qui nous est personnelle. Vous êtes dans un débit de tabac, en train d'acheter un paquet de caporal supérieur, (supérieur à quoi?) ou dans un café, occupé à déguster un grog fait avec de l'eau-de-vie artificielle et du sucre chimique; tout à coup entrent les bandits, qui ouvrent ou forcent les tiroirs, mettent la main sur la recette, et s'en vont tranquillement, comme s'ils s'étaient acquittés de la besogne la plus naturelle du monde. Certes, au premier abord, on s'imagine que le cafetier ou le marchand de tabac pourraient se rebiffer, mettre à ce système initial de perception un obstacle quelconque, et par exemple, appeler les sergents de ville qui se promènent devant la porte?

Eh bien! non, les intéressés ne disent rien, parce qu'ils ont pris leur parti d'un accident devenu quotidien,

et ensuite parce qu'il est bien ennuyeux de se déranger et de perdre son temps qui, lui aussi, est de la monnaie, pour aller témoigner en justice. Dans certains quartiers même, ce brigandage nouveau, d'un modernisme charmant, s'est réglementé et a acquis la force d'une institution. Comme un notable commerçant achève son repas du matin, la sonnette retentit, et la femme de chambre au nez éveillé paraît, en montrant ses dents blanches dans l'éclair d'un sourire folâtre.

— « Qu'y a-t-il, Justine ? demande le bon bourgeois dans sa maison.

— Monsieur, ce sont ces messieurs qui viennent pour forcer la caisse !

— Bon ! Priez-les d'attendre un instant et donnez-leur les journaux du matin. Je vais seulement ranger quelques papiers personnels, et vous pourrez ensuite faire entrer ces messieurs, dans cinq minutes ! »

Certes, avec les puissants moyens dont dispose notre police admirablement organisée, il eût été facile d'exterminer, de faire disparaître en un clin d'œil le banditisme parisien, et monsieur Camescasse avait formé en effet le projet de le détruire ; mais un homme politique extrêmement fort, et qui connaît le cœur humain sur toutes les coutures, l'a supplié de n'en rien faire.

— « Mon cher préfet, lui a-t-il dit, les Français ne seront jamais pratiques comme les Américains. Ils ne savent ni marcher vite et sans fatigue, ni se débrouiller prestement dans une gare, ni se vêtir d'habits assez serrés et exactement collants pour se passer de pardessus, ni rappeler un noyé à la vie, ni organiser la publicité. Enfin, il est évident qu'ils ignorent la géographie la plus élémentaire, et que peu capables de comprendre les grands arts dans leur beauté essentielle, en musique ils s'intéressent seulement à l'air de danse et, en peinture, à l'historiette. Ils restent cependant le premier des peuples et dominant l'humanité tout entière, par ces deux forces invincibles : l'esprit et la bravoure.

Or, ne voyez-vous pas comme le Français affine et développe chaque jour ses qualités maîtresses en luttant sans cesse avec les brigands, tantôt par la ruse aux mille formes et tantôt corps à corps ?

Chouan ou Vendéen, ou impérialiste, blanc ou bleu, artiste, commerçant, homme du peuple, sous les monarchies et sous les républiques, la grâce suprême du Français, c'est qu'il sait bien mourir et qu'il aime volontiers à mourir ! Ne lui enlevez donc pas cette chance qu'il a d'être égorgé ou assommé toutes les cinq minutes, chance qui lui donne le détachement de toute vulgarité et le mépris des choses éphémères. Voyez comme tout va bien, depuis que les brigands ont pris possession de la ville ! On ne tient plus à l'argent, à quoi bon ? puisqu'il doit vous être enlevé tout à l'heure, et les transactions sont devenues faciles, car il est devenu sans importance de posséder ou de ne pas posséder quelque chose. Et comme on s'empresse d'aimer, de se le dire, de se le prouver, avec cette hâte de vivre que crée le voisinage des catastrophes, et qui donna tant de charme aux rapides amours lors de la première révolution ! Enfin, depuis que les brigands sont venus pour dénouer les situations embrouillées, il n'est plus question, remarquez-le ! de l'ennuyeux Divorce ; c'est pourquoi ne supprimez pas ces estimables chevaliers d'aventure qui sont venus donner un peu de ressort, d'imprévu et de mouvement à la vie parisienne ! »

Ainsi parlait cet homme politique, et j'estime qu'il avait raison. Dernièrement, dans une maison de flirtage et de roulette du quartier de la Madeleine, — où les agents avaient cru devoir jeter le trouble, bien que les invités fussent parfaitement corrects et montrassent les façons du meilleur monde, on avait arrêté un noble Espagnol, nommé don Gil de Torillas, qui n'eut pas de peine à se faire remettre en liberté.

— « Je suis étranger, dit-il ; un guide complaisant, qui dans la même soirée m'avait montré quelques cer-

cles, m'a conduit ensuite dans la maison dont il s'agit. On y trichait sans doute, et j'ai bien vu quelques gentilshommes tirer des jeux de cartes de leurs manches d'habit et de leurs poitrines ; mais comme j'avais vu faire exactement la même chose dans les cercles, j'ai pensé que cette simplification des chances du jeu était désormais admise, ou du moins tolérée par l'usage. »

Comment inquiéter et priver de sa liberté un homme si naïf ? Ce qui gâta un peu les affaires de don Gil, c'est qu'il fut rencontré par les agents dans d'autres coupe-gorge, tantôt sous la figure d'un Hongrois, tantôt sous celle d'un Polonais chevaleresque, et finalement c'est en qualité de comte Andreoli, seigneur italien, qu'il fut ramené à la même place où il avait été interrogé déjà.

— « Ah ! ça, lui dit le magistrat, vous vous moquez de nous ; vous n'êtes pas plus Hongrois que Polonais, et vous ne vous appelez ni Andreoli, ni Torillas ; votre vrai nom est Durand !

— Mon Dieu ! fit négligemment l'amateur, qui est sûr, au fond, de ne pas s'appeler Durand ? Contester les titres de noblesse établis un peu vaguement, c'est se placer sur un terrain bien dangereux : et ne voyons-nous pas par les récents articles de Toison d'Or que c'est là un mauvais jeu, auquel la moitié de l'aristocratie française ne résisterait pas ? Et peut-être est-il plus naturel qu'il ne vous le semble d'être un jour Italien et un jour Hongrois ; car de plus en plus le sentiment des nationalités tend à s'effacer, et à se fondre dans la conception infiniment plus libérale et plus haute des États-Unis d'Europe ! »

Quoi qu'il pût y avoir d'empirique dans un pareil système de défense, Torillas ou Durand, dont la boutonnière est ornée d'une rosette de mille couleurs, put échapper cette fois encore à son destin, en se faisant réclamer par l'ambassade de quelque République Diamantine ; mais il était écrit que le magistrat le reverrait une troisième fois.

Après avoir passé la moitié de la nuit à un souper de centième, l'aimable peintre André Maillefer, qui avait dessiné les costumes de la pièce ainsi fêtée, rentrait chez lui à trois heures du matin, en traversant les Champs-Élysées, lorsqu'il fut arrêté par une fille bizarre, au nez fou, élégante sous ses haillons, et dont les pieds passaient par des espadrilles déchirées.

— « Savez-vous, lui dit-elle, que vous êtes furieusement gentil ! »

Maillefer est trop Parisien pour ignorer que ce sont là de mauvaises rencontres, auxquelles il ne faut pas s'attarder. Mais la fillette était si singulière avec sa laidure provocante, âpre comme un fruit vert, qu'il ne résista pas au plaisir de la regarder sous le gaz, avec l'arrière-pensée d'improviser plus tard une étude d'après elle. Mal lui en prit, car trois chevaliers du brouillard, en blouse, sortirent alors de dessous les arbres, et lui firent un mauvais parti. Par bonheur, l'artiste est d'une force herculéenne, et très habile dans l'art du bâton. Rien qu'à l'aide de sa canne plombée, il tint les drôles en respect, assez longtemps pour attirer par ses cris des sergents de ville, qui arrêtaient les agresseurs. Parmi eux était Torillas, ou Durand, qui cette fois dut enfin jeter le masque, et fut envoyé au Dépôt, selon ses mérites. Ce ne fut pas, toutefois, sans qu'il eût fait le possible pour tirer son épingle du jeu.

— « Eh bien, quoi ! dit-il, toujours le même désaccord entre la pensée et l'action ! Un passant qu'attire une jolie fille et que des garçons adroits mettent en demeure de leur venir en aide, n'est-ce pas là tout le roman réaliste ? Alors pourquoi nous reprocher de le vivre, comme d'autres l'écrivent, et de vouloir prendre des notes sur la nature toute vive ? »

— Durand, lui dit le magistrat, quand on a une imagination aussi riche que la vôtre, on se fait littérateur.

— J'y ai pensé, dit Torillas ; mais j'ai craint de me déconsidérer dans la colonie étrangère ! »

Cependant, qui fut bien étonné à un an de là ? Ce fut le peintre Maillefer, invité à une soirée chez ce prodigieux financier Tisselin, qui change en bon or tant de rames de papier rose, et fait souscrire ses contemporains à tout ce qu'il veut.

— « Tu vas voir, lui dit son ami Algrin, c'est infiniment curieux. Dès qu'arrive un nouveau Jocrisse, madame Tisselin, qui est le charme en personne, l'empaume avec quelques paroles aimables ; derrière elle arrivent Tisselin et ses deux associés, qui lui fourrent toute leur mercerie. Mais au fait, viens que je te présente à la maîtresse de la maison. »

A peine le peintre eut-il levé les yeux sur cette Circé irrésistible, qu'il crut la reconnaître. Il ne se trompait pas. Madame Tisselin l'entraîna dans un petit boudoir japonais, et, le faisant asseoir à ses côtés, sembla reprendre une conversation commencée.

— « Eh bien ! fit-elle, *comme je vous le disais l'an dernier aux Champs-Élysées*, je vous trouve extrêmement gentil ! »

Car cette belle dame était en effet l'ancienne fille errante de la fameuse nuit. Comme, à ce moment-là, Maillefer crut voir s'avancer de son côté le financier et les deux acolytes, il jeta sur eux un regard un peu inquiet.

— « Oh ! ne craignez rien, dit madame Tisselin en souriant, ceux-là ne vous feront pas de mal. Ils sont bien trop capons ! »

Vous voyez, mon cher Louis, que, dans une de ses prochaines incarnations sur la terre, monsieur Scribe aura amplement de quoi faire de nouveaux opéras comiques !

---

## XLVI

## INTERRÈGNE

Mon cher Louis, en ce moment Paris s'ennuie et il se trouve un peu dépaycé, parce qu'il lui manque les deux choses indispensables à sa vie spirituelle, c'est-à-dire le Jouet et l'Idole. Je m'explique.

Paris, éternellement enfant, a besoin d'un Jouet préféré, avec lequel il s'amuse plus volontiers qu'avec tous les autres. Paris, guerrier et chevalier, a besoin de faire ses prouesses en l'honneur d'une dame réputée infiniment belle, ou de suivre un héros célèbre entre tous; Paris, artiste, veut une déesse mortelle qui lui serve en même temps de modèle et d'amante; Paris, poète, veut, comme un Ronsard, chanter sa Marie ou son Hélène; Paris, cabotin et saltimbanque, vêtu de satin rose ou d'écaillés d'argent, désire *jouer pour quelqu'un*, et envoyer plus particulièrement à une personne choisie les baisers qu'il décoche dans la salle, du haut de son trapèze envolé. A ces causes, il lui faut un Jouet et une Idole, et pour l'heure présente, il n'a malheureusement ni l'un ni l'autre. Parlons du Jouet d'abord, pour procéder par ordre.

Paris a eu l'idée de s'amuser avec les tableaux japonais, où deux ou trois traits d'or brodés sur une page de velours représentent un Flot et la Lune. Il s'est réjoui aussi des crépons japonais, ces images qui coûtent deux sous, et où la nature représentée au vif, en son

exacte réalité, éclate dans une intensité de fleurs et de pierreries, avec les rouges, avec les jaunes, avec les bleus sincères, effrénés, divins, fous de justesse et de joie. Mais il s'est dit avec raison que, s'il s'acquiesçait à ces objets délicieux, il n'aurait plus aucun prétexte pour payer quarante et cinquante mille francs les tableaux de genre de ses peintres favoris, qui sont plus chimériques et infiniment moins amusants. Dans le même ordre d'idées et à plus forte raison, il a renoncé, après s'en être enivré, aux tapis d'Orient, qui auraient supprimé non seulement la peinture, mais tout le reste. Car il est trop évident qu'avec ces splendides tissus, riches, effacés, brillants, harmonieux, composés à souhait pour le plaisir des yeux et de l'âme, et à la fois moelleux, excitants, reposants, il n'y a plus besoin de tableaux, ni de meubles, ni de lits, ni de quoi que ce soit, et qu'on se sent trop heureux pour vouloir continuer à exercer une profession quelconque. L'amour des tapis eût donc amené non seulement une grève de l'ameublement, plus sérieuse que l'autre, mais encore une grève de tout, car vivre parmi les tapis constitue le bonheur, l'anéantissement, et le nirvâna suprême des êtres civilisés.

Ayant fait cet abominable sacrifice, uniquement en faveur de ses peintres, Paris a du moins voulu leur assurer une félicité parfaite. Aussi a-t-il entrepris de leur bâtir à tous de petites maisons rococo dans l'avenue de Villiers, et pendant qu'il se sentait en veine de générosité, il en a bâti aussi pour tous les autres citoyens parisiens, afin qu'il n'y eût pas de jaloux. Mais, naturellement, la place avait été mal calculée ; à présent, il y a dans l'avenue de Villiers beaucoup plus de maisons que de mètres de terrain ; pareilles à des promeneurs enlevés et suspendus dans le flot d'une foule en fête, un grand nombre d'entre elles ne posent pas leurs pieds par terre, et attendent qu'on ouvre d'autres avenues, pour aller s'y loger vite, du mieux qu'elles pour-



ront. Et Paris a dû renoncer au jeu qui l'aidait à tuer le temps, car s'il construisait là une maison de plus, elle resterait en l'air.

Il a donc essayé de s'amuser avec l'Opérette ; mais il a été découragé par la simplicité initiale de ce joujou, qui représente toujours une princesse d'Espagne déguisée en paysanne de Marivaux, et se mariant dans la boîte avec une autre dame travestie, également en bois. Il s'est rabattu sur le Roman excessif, et pour lui ç'a été d'abord un grand plaisir de manier cet autre joujou minutieusement taillé à la hache et colorié de tons criards et charivariques ; puis après l'avoir ouvert pour savoir en quoi il était fait, Paris n'a jamais voulu dire ce qu'il avait trouvé dedans ! Alors il s'est diverti, sans exagération, avec les Panoramas ; mais ayant réfléchi qu'ils finissent toujours par être détruits et remplacés par des passages érigés sur les emplacements qu'ils occupaient, Paris s'est attristé en songeant à la quantité énorme de verres à vitres qu'il lui faudra réunir, pour couvrir tous les passages qui seront édifiés sur les terrains occupés aujourd'hui par les divers Panoramas.

Et le voilà sans Jouet. Sans Idole aussi, ce qui est plus grave. Lui qui a adoré jadis Lafayette en cheveux blancs et le cheval blanc de Lafayette, Napoléon Premier, madame Saqui en armure, traversant les airs à mille pieds au-dessus de la Seine, sur une ficelle, Berryer, la main dans son habit bleu, mademoiselle Rachel, Mangin avec son casque d'or, il se trouve aujourd'hui au dépourvu. Lorsqu'après nos malheurs, monsieur Thiers, avec son chapeau gris, très vieux et très crâne, et parfaitement semblable à ces petits personnages en fer découpé et historié qu'on voit sur les girouettes, s'en alla seul dans un petit bateau, pour nous réconcilier avec les puissances, on songea bien à lui décerner les honneurs de l'apothéose : mais ce fut impossible ! Son toupet, ses lunettes, la construction de son corps échap-

paient et se dérobaient, par la nature même des choses, à toute représentation épique ; et de même, ses phrases enchevêtrées dans des *qui* et des *que* innombrables, empruntés au roi Louis-Philippe, le condamnaient à paraître devant l'Histoire sous l'aspect d'un buste creux en verre estampé, contenant des liqueurs aimables.

Au même moment, le plus grand des poètes, Victor Hugo, revenait en France, beau, tanné par le vent de la mer, grandi encore par l'exil, père de vingt chefs-d'œuvre nouveaux, éclairé par le fulgurant et sombre éclair des *Châtiments* ; mais lui non plus ne pouvait être l'objet d'adoration que Paris cherchait. Il était déjà, pour cela, trop auguste et trop entré dans la gloire pure ! L'Idole, c'est une poupée idéale et divinée, mais relativement familière, qu'on habille et déshabille, et avec laquelle on joue, la flattant et l'injuriant, selon le caprice de la minute présente. Victor Hugo, qu'on voyait l'œil fixé sur l'avenir, entré dans la postérité et couronné du laurier sublime, était pour jamais au-dessus des tempêtes et des admirations populaires. On voulut se rabattre sur Gambetta. Il avait la jeunesse, la flamme, l'éloquence persuasive ; il était monté en ballon avec Nadar, et, en sa compagnie, il avait dû tutoyer les nuées et causer avec les étoiles. Très sérieusement, on alla chez lui pour lui proposer les fonctions d'Idole ; mais on ne le trouva jamais, parce qu'il était, comme madame Benetton, toujours sorti ; parti pour Ville-d'Avray quand on le cherchait rue Saint-Didier, et réciproquement. Et les routes furent encombrées par des squelettes de chevaux, morts en essayant d'atteindre le tribun à la longue chevelure.

Mais quoi ! n'était-il pas fou de chercher ailleurs une Idole adorée, quand nous avions là, près de nous, sous nos yeux, la gracieuse et poétique Sarah Bernhardt ? Reine et déesse, elle l'était naturellement ; sa voix pénétrante et musicale ressemble à un chant de lyre ; la séduction qui émane de son être est irrésistible : elle

semble marcher sur des nuées et sur des roses; elle est Aricie, elle est Iphigénie, elle est Marie de Neubourg; elle serait la désolée et tendre Bérénice; elle sut, elle la première et la seule, être l'immatérielle et spirituelle Armande des *Femmes savantes*, souffletant de son manque de foi le raisonnable et infâme Clitandre. Certes, le choix était tout indiqué; mais lorsqu'on alla à l'avenue de Villiers pour notifier à Sarah Bernhardt sa nomination d'Idole, elle avait fui, elle était partie, elle s'était envolée, en bateau, en chemin de fer, à travers les routes, les océans et les Amériques, heureuse, acclamée, applaudie, foulant les pourpres triomphales et cueillant dédaigneusement des millions. Et voilà justement ce que Paris n'aime pas. Essentiellement peu voyageur et géographique, il admet qu'on aille jusqu'à Asnières, pas plus loin, et encore! Restait donc Coquelin, qui, les pieds posés sur une estrade, pourrait crier, avec sa tonitruante voix de cuivre: « Soldats, je suis content de vous! » et se faire entendre des soldats de Sumatra et de la Nouvelle-Zemble. Aussi l'eût-on choisi pour Idole exclusive et sans partage, si de son plein gré, et sans que rien l'y forçât, il ne fût descendu de la profession de comédien à celle d'homme de lettres et de rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*; mais n'était-ce pas abdiquer et se dépouiller volontairement de tout prestige?

Paris songea donc à se rabattre sur Richard Wagner qui fait parler les héros, les Dieux, les épopées, qui évoque les chevaliers au glaive d'or et les princesses en habit de cygne, et qui, renouvelant les anciens miracles orphiques, adoucit les tigres et les ours, et même quelques-uns d'entre les plus désagréables feuilletonnistes.

On a amnistié la coupe irrégulière de ses favoris; on n'a pas voulu se souvenir qu'il avait fait des vers français, et quels vers! erreur que Paris ne pardonne guère aux étrangers, que la Muse leur pardonne encore moins;

et il est très sérieusement question de le nommer Idole. A vrai dire, tout le monde est d'accord sur ce point, et on est parfaitement décidé; seulement l'Ombre du compositeur Auber ne veut pas. Cette Ombre facétieuse (qui de son vivant ne pleura sans doute aucune Eurydice,) prétend que la Musique est un art pour amuser les grandes personnes, pour accompagner la danse des jeunes demoiselles, et pour faire marcher les militaires. Mais, Ombre que tu es, c'est là une définition tout à fait trop simple, et autant dire qu'une Lyre est un bâton creux, orné de distiques en bandoulière, et ayant à chacune de ses extrémités une pelure d'oignon! En attendant, nous voilà sans Jouet et sans Idole. Ah! qui nous donnera, pour nous amuser, un théâtre de pantomime comme les Funambules? Et qui nous donnera un Abd-el-Kader français, beau comme le jour, cavalier, soldat et prophète, et poète comme Lamartine? Mais je pense que ça n'est pas pour notre fichu nez!

## XLVII

## LE BONHEUR

Le grand poète Edgar Poe l'a dit, l'homme ne mourrait jamais s'il n'y consentait pas, et s'il ne cédait volontairement aux Anges de la mort. Ce qui est vrai de la mort l'est aussi du malheur; s'il triomphe de nous et nous terrasse, c'est seulement parce que nous faiblissons, et que nous cessons de résister avec assez de confiance et d'ardeur. Rien ne fut plus beau que la Convention décrétant audacieusement la victoire; on pourrait aussi décréter le bonheur, et il faudrait bien qu'il obéît; car la volonté de l'homme est une divinité et mille divinités, dont la puissance n'a pas de bornes. Nous sommes en proie à deux infortunes dont il semble que les coups sont inévitables; ce sont la maladie et la faim; encore ne m'est-il pas prouvé qu'on ne pourrait pas assainir et purifier les foyers d'infection, et qu'il ne serait pas possible de combattre efficacement la faim, sans dynamite, et surtout sans les interminables discours dont la prose invertébrée constitue déjà un malheur permanent. Mais hormis ces deux fléaux, qui, je le répète, ne sont peut-être pas invincibles, tous les autres sont chimériques, et pour les chasser comme de vaines ombres, il suffit de le vouloir.

Toute la question est de mettre dans son jeu la jeunesse et la joie; car il n'est pas de vagues fantômes dont la présence résiste à un rouge sourire, et la beauté est le plus puissant des exorcistes. A l'appui de cette

thèse, l'Histoire me fournirait mille exemples mémorables et illustres ; mais, mon cher Louis, je veux vous en citer un seul, à la fois tout petit et décisif, emprunté aux plus frivoles bagatelles de la vie parisienne. Nous connaissons tous un pauvre garçon nommé Joseph Thiel, écrivain et poète, et pauvre comme Job, qui n'arrivait à rien, parce qu'il n'avait pas de chance, faisant des pièces de théâtre qu'on ne jouait pas, des vers qu'on n'imprimait pas, et se consumant en luttes vaines. Un soir, il y a quelques mois de cela, dans un café du boulevard extérieur, il racontait ses déboires à quelques amis, avec une sauvage éloquence et avec le charme qu'un beau regard prête nécessairement à la causerie.

Tandis qu'il parlait, disant l'incrédulité des éditeurs, les grossièretés des directeurs de théâtres, les sièges inutiles soutenus autour des journaux inaccessibles, il était curieusement et sympathiquement écouté par une très jolie fille nommée Lucette, qui, assise à une table, buvait solitairement un verre d'eau. Et comme les amis de Thiel louaient sa verve, son esprit, ses inventions inépuisables, et son inspiration très personnelle, il secoua tristement la tête, et leur dit mélancoliquement, avec un peu d'amertume :

— « Vous dites que je suis doué, et je veux bien vous croire ; mais si mes comédies sont amusantes, il se trouve précisément que nul théâtre n'a envie ni besoin de les jouer. J'arrive dans les revues les plus obscures, à l'heure même où elles n'ont pas besoin d'une demi-page de poésie pour *boucher un trou*, et si je me présente, pâle et le cœur gonflé, dans les bureaux d'un journal, c'est précisément le jour où ce journal vient de trouver le chroniqueur étincelant qui doit faire sa fortune. Vous voyez bien que le talent, si j'en ai, comme vous l'affirmez, ne suffit pas pour réussir, et qu'il me manque surtout le don sans lequel tout n'est rien : le bonheur !

— Tout ça c'est des bêtises, dit mademoiselle Lu-

cette, intervenant tout à coup dans la conversation, et jetant dans cette scène l'éclair de ses prunelles d'or et de ses jolies lèvres roses. Je crois tout simplement que vous vous abandonnez vous-même, et que vous avez les cheveux trop longs, un peu en désordre! Le talent, c'est moi qui vous l'assure, force toutes les portes, et pour être sûre que vous le possédez, il me suffit de vous voir et de vous entendre. Quant au bonheur, il ne vous manquera pas non plus, puisque vous m'avez à présent, et puisque c'est moi qui suis le Bonheur! »

En disant ces derniers mots, qui semblèrent magiques dans la clarté de ses dents blanches, Lucette, portant son verre d'eau, était venue s'asseoir à côté de Joseph Thiel, comme reprenant sa place naturelle et légitime. Tout de suite elle se mit à lui rouler agilement ses cigarettes, et lorsqu'ils partirent ensemble tous les deux, bras dessus bras dessous, personne ne s'en étonna; car, ainsi qu'on le vit parfaitement, c'étaient deux amis qui avaient eu le tort de ne pas se connaître plus tôt, mais qui enfin s'étaient retrouvés!

Il faisait sur le boulevard un beau soleil de printemps et les brises jouaient folâtement dans les jeunes feuilles vertes. En arrivant, essouffée et rose, dans la mansarde aérienne de Thiel, Lucette donna et reçut un bon baiser, mais rien de plus, car, pour le moment, elle avait bien d'autres chats à peigner, et il fallait s'occuper d'affaires sérieuses. Les manches relevées jusqu'aux coudes, elle se mit à ranger, à faire le ménage, avec l'habileté d'une adroite princesse, et en un tour de main elle donna à la chambre désolée et funèbre l'air d'un palais. Puis, fouillant, retournant, mettant en ordre les hardes aux doublures fidèlement décousues :

— « A présent, dit-elle, cherchons l'argent. »

Joseph Thiel crut que son amie se moquait de lui, et c'est en quoi il eut tort, car en effet Lucette ne tarda pas à trouver, en de fabuleux replis chiffonnés, un louis d'or et trois francs en diverses monnaies, et sans at-

tendre l'inévitable question, elle ajouta avec l'accent de la certitude :

— « Il y a toujours de l'argent dans les vieilles loques ! »

Alors elle s'occupa à habiller, à pomponner le poète, et grâce au génie, qui toujours fait de rien quelque chose, elle retapa et remit en point ses vieux vêtements, sa cravate navrée, son chapeau dérisoire, si bien qu'il prit aussitôt l'aspect d'un parfait gentleman. Et lui donnant le louis, sans garder pour elle autre chose que les trois francs :

— « Allez, dit-elle, vous promener et boire le soleil. »

Joseph sentait en lui ce qu'il n'avait pas senti depuis longtemps, la douce chaleur de la joie. Mais en se regardant aux glaces qui ornaient une devanture de boutique, il s'aperçut que sa chevelure épaisse et farouche s'accordait singulièrement mal avec son visage rasséréné ; il entra chez un coiffeur et se fit accommoder, après quoi il parut charmant et attrayant, de sorte qu'au lieu de l'éviter, comme ils faisaient d'ordinaire, les gens les plus gourmés, cédant à une séduction irrésistible, se voyaient contraints de venir à lui et de l'aborder avec empressement.

Tel fut, entre autres, le cas d'Adolphe Rhim, rédacteur en chef du journal *Le Sagittaire*, qui d'ailleurs était en proie à une inquiétude visible. Il saisit la main de Joseph, et lui parla avec effusion, comme s'il l'eût toujours tendrement aimé.

— « Cher ami, lui dit-il, vous me voyez dans un embarras cruel. L'explorateur Salzard nous joue le mauvais tour de mourir dans le centre de l'Afrique, sans que nous ayons sur son passé une note, une donnée, un document quelconque ! Ah ! si je trouvais un homme qui l'eût connu et qui fût capable d'écrire l'article pour demain, c'est moi qui le lui payerais volontiers cinq cents francs



— Mais, fit Joseph Thiel, Salzard était le meilleur ami de mon père, et je sais sa vie sur le bout du doigt.

— Eh bien! alors, c'est convenu, s'écria Rhim, je vous attends à cinq heures au journal avec la copie! »

Et cet homme puissant remonta dans son coupé, qui l'emporta comme en rêve. En rentrant chez lui, après avoir acheté le livre indispensable et une carte géographique, Joseph Thiel, — ô divine surprise pour un poète! — trouva sur sa vieille table de jeu Louis XVI, ouverte et bien brossée, de très beau papier écolier, de bonnes plumes, un encrier en cristal avec de l'encre fraîche, un buvard neuf en papier vert pâle bordé d'un ruban vert tendre, et un bouquet de roses dans un verre: c'est à ces achats que la bonne petite amie avait dépensé ses trois francs, et elle-même, assise dans l'unique fauteuil de paille, elle travaillait à un ouvrage de crochet.

L'article fut écrit de verve, porté à l'heure dite, payé immédiatement, car c'était le trente et un du mois; on dîna au restaurant, et tout se passa bien, la rapide soirée aussi bien que la chère nuit de noces.

Vous devinez le reste, car vous savez comme tout s'enchaîne! Le lendemain, Joseph, arpentant le boulevard fit une autre rencontre, celle du vaudevilliste Lanners, qui, ayant déjà écrit ou fait jouer toutes les pièces de l'année, se trouvait fort dépourvu, parce qu'il avait promis pour le 15 courant, au directeur du Vaudeville, une comédie gaie, en trois actes, et qu'il n'avait pas encore eu le temps d'y songer. Cette comédie, Thiel l'avait justement dans son tiroir; elle était folle, amusante, bien imaginée, traversée d'un bon *clou*; il n'y manquait rien, si ce n'est le coup de pouce professionnel de l'homme de théâtre. L'affaire fut vite conclue, et deux mois après la pièce était représentée avec le plus grand succès. Comme désormais Joseph avait de la chance, (il en a toujours,) il se trouva que les journaux et les Revues eurent besoin de ses vers, de ses romans

---

et de ses articles, et qu'il roula sur l'or. Cependant il eut à subir un vrai chagrin, car un jour, en rentrant chez lui, après une longue et fatigante répétition, il vit sur sa table, bien en évidence, un petit billet ainsi conçu :

« Lucette s'en va, n'ayant plus rien à faire ici. Car dans les endroits où il y a de l'argent, le bonheur est inutile, puisque l'un remplace l'autre, et réciproquement. »

---

## XLVIII

## LES ABSENTS

Mon cher Louis, on a beau, comme vous l'avez fait, s'être cloîtré dans les murailles et les verdure, au fond d'un château et d'un parc où les mille bruits de Paris n'arrivent jamais, et d'où les journaux et les lettres, ces instruments de torture, ont été soigneusement bannis; on a beau vouloir et pouvoir ignorer le cours de la rente, les déplacements et villégiatures, et ne pas savoir sous quel gouvernement nous vivons; il y a telle nouvelle qui, en dépit de toutes ces précautions, sait bien aller vous trouver, et qui, au besoin, descendrait par la cheminée, comme don César de Bazan, ou entretrait, comme la brise, à travers les fentes des fenêtres. Le grand événement d'hier, la seconde représentation du *Roi s'amuse*, après un entr'acte d'un demi-siècle, il est impossible que vous n'en soyez pas informé; car, à défaut d'un messenger plus illustre, je crois que le premier bouvier sur le chemin vous l'eût annoncé, ou même l'alouette des champs et le pinson qui chante dans la haie.

Car il se produit maintenant ceci, que tout ce qui touche le Maître, arrive immédiatement dans la lumière, dans l'invincible clarté de l'évidence, et que sa louange bruit et voltige, comme un murmure sans fin, autour des oreilles des hommes. Oui, il a atteint ce résultat d'être présent partout et pour tous, et que sa gloire fait partie de l'air que nous respirons: ce n'a pas été sans

peine! Jeune homme, a-t-il assez travaillé, lutté, souffert; a-t-il été assez injurié et vilipendé; nul avant lui n'avait subi de pareils outrages, si ce n'est peut-être Shakespeare! Il donnait à la France une poésie nouvelle, pareille à un grand fleuve mélodieux qui roulait et emportait dans son flot géant les lieux communs, les niaiseries, les tragédies incolores, les vagues *Amasis!* — *Rien que la mort n'était capable D'expiar son forfait.* Mais on ne le lui fit pas voir; car il devait au contraire vivre, pour incarner et personnifier en lui toute la puissance la Voix, du Verbe, de la Muse divine.

Il a vécu, fort, toujours jeune, chevelu comme un chêne; il a vaincu les monstres, comme Hercule, et même les imbéciles. Il a fait palpiter ce grand aigle au vol effrayant, le drame d'Eschyle, dans un immeuble qui semblait voué par destination à *Oscar, ou le mari qui trompe sa femme*, et à ces fantômes qui s'élançèrent, tout gris, comme des chats nocturnes, du cerveau turbulent de feu Wuaffart! Car non seulement le Nombre, la Rime; le Rhythme dansant s'étaient laissé apprivoiser par lui et mangeaient dans sa main, comme des biches familières; non seulement la Pitié, la Terreur, le Crime tragique lui obéissaient, et sous son souffle hardi agitaient leurs ailes éperdues; non seulement pour se faire ses servantes et rêver à ses genoux, les grandes Muses avaient quitté le fleuve gémissant et la fontaine violette; non seulement la Douleur et l'âpre Exil avaient léché ses pieds, comme les lions ceux de Daniel; mais le Temps lui-même, ce destructeur de tout, cet aveugle furieux, ce bourreau que rien ne désarme, a cédé au moderne Titan, et a jeté loin de lui la hideuse faux sanglante, pour tresser de ses propres mains le laurier qui doit couronner le front toujours jeune et vivant du Victorieux.

O mon ami, il y a quelques jours à peine, en pleine Comédie-Française, dans cette maison de Molière où le bruit des écus tombant à flots sur les écus empêche

trop souvent d'entendre la Voix de Molière, nous avons assisté à cette fête, à cette joie, à ce couronnement, à ce triomphe nouveau du *Roi s'amuse*, joué devant tout ce que Paris a d'âmes, d'esprits et de beautés; nous avons savouré, applaudi, acclamé, écouté avec une religieuse et déchirante émotion ce drame où le Vers ailé, charmant, savant, magnifique, harmonieux, capricieux, terrible, est, avant tous les autres, le premier et le grand comédien. Nous nous sommes enivrés de cette symphonie épique, où la Rime, comme une âme visible, fait chanter ses flûtes, ses clairons et ses lyres; et la foule éprise, torturée, charmée, attendrie, mêlait à ses admirations les sanglots et les pleurs, et le Maître, l'aïeul de tous, souriant dans sa barbe blanche, écoutait les vers de sa jeunesse chanter délicieusement dans l'éblouissement et dans la lumière. Ne semblait-il pas que dans l'allégresse de cette heure triomphale, il n'y eût plus rien à désirer et rien à regretter?

Eh bien, si! mon cher Louis, moi qui vous parle, quelque chose me mordait au cœur, un regret : c'était celui des Absents, de ceux que j'aurais voulu sentir là au milieu de nous, pendant ces heures sacrées. Et je vous parle, non pas de ceux qui ont laissé une plaie vive dans la poitrine déchirée du Poète et qui furent la chair de sa chair, car je ne veux pas toucher à de tels doux souvenirs! mais parmi les noms des génies qui eurent la gloire de savoir admirer le plus puissant des génies, il en est deux qui reviennent obstinément dans ma pensée et sur mes lèvres : ce sont ceux de Théophile Gautier et de Paul de Saint-Victor.

Saint-Victor! Ce merveilleux écrivain, ce grand styliste, ce nourrisson de Rabelais et du Dante, qui savait peindre, ciseler, évoquer des images, ressusciter tout un siècle et le costumer, et le faire agir au milieu de ses décors relevés, ce maître dont la louange était si précieuse, parce qu'il ne la prodiguait pas et parce qu'il savait la revêtir des mots décisifs; cet enchanteur, cet

historien tragique, ce magicien de la prose aimait à célébrer humblement le Maître unique et suprême, et quand paraissait un nouveau chef-d'œuvre, comme les *Chansons des Rues et des Bois* ou la nouvelle *Légende des Siècles*, ce que tous pensaient, sentaient, auraient voulu dire, il pouvait et voulait le dire, avec autant de science et d'autorité que d'inspiration ; il pouvait raconter l'inénarrable, faire flamboyer dans ses pages les pourpres et les harmonies, et, dans sa prose où chantait le nombre d'or, faire passer le reflet miraculeux des grands vers éclos dans le front du vieillard homérique. Oui, à cette belle solennité du *Roi s'amuse*, il a manqué la présence, l'âme et la louange de Saint-Victor ; il aurait su, lui, mettre à leur plan, approuver sans injustice l'effort des comédiens, la mise en scène, le décor, la musique ingénieuse, toutes les dorures matérielles de cet élégant boulet que la muse traîne à son pied, et de tout cela dégager la pure idée surnaturelle et surhumaine du drame, ce divin génie ailé de la Pitié qui s'envole en tenant un flambeau, dont le souffle des âges n'éteindra pas la caressante et sereine lumière.

Hélas ! Saint-Victor nous a quittés il y a si peu de temps, et comme déjà la France a été ingrate pour lui ! Il laissait un livre, un chef-d'œuvre où revivent les Poètes, les Dieux, les Tragédies, les héros de l'antiquité sacrée ; il semblait que la presse, dont il fut la parure et l'honneur, n'eût rien de mieux à faire que d'étudier et de louer *Les Deux Masques* illustres ; mais l'auteur de ce livre épique avait emporté avec lui le secret de la louange, et la Parque des nouvelles au jour le jour a mieux aimé tisser l'air fluide et filer — rien du tout, sur l'agile quenouille qu'elle tourne entre ses doigts ! A ce sujet, j'en ai lourd, très lourd sur le cœur ; mais aujourd'hui, je veux seulement dire combien le poète d'*Hommes et Dieux* a manqué au *Roi s'amuse*, où il avait le droit de prendre sa grande part souveraine dans notre joie.

Et Théophile Gautier ! O mon cher Louis, ne fut-il pas

toute sa vie, lui glorieux et célèbre entre tous, l'enfant, le disciple et le noble serviteur de Victor Hugo? Dans cette nuit où il s'agissait de transcrire, pour l'envoyer aux journaux, le plaidoyer du Maître à propos des représentations interdites par un arrêt ministériel, n'êtes-vous pas touché jusqu'aux larmes de voir le poète d'*Albertus* devenu expéditionnaire et faisant œuvre de copiste, lui qui faisait s'envoler les strophes comme des essaims de frémissants oiseaux! Oh! quelle belle histoire que celle de son dévouement, de son respect religieux pour le Maître, depuis le premier jour où, allant le visiter, il n'osait sonner à la porte, et s'asseyait étouffé sur une marche de l'escalier! Il fut d'abord le page de maison princière qui croit s'honorer en se tenant debout derrière le fauteuil de son seigneur et en lui servant à boire, et plus tard le chevalier qui témoigne et combat pour lui.

Dans le rapport sur la poésie contemporaine, commandé par Napoléon III et écrit pour lui, Théophile Gautier osa louer Victor Hugo en exil et *Les Châtiments*; certes, ces choses-là ne sont rien pour nous, qui ne dépendons ni des rois, ni des républiques, et qui, au contraire, sommes leurs juges; mais enfin, il est bon de les rappeler, pour bien montrer aux autres ce qu'ils ne font pas. Certes une adoration filiale, invariablement fidèle et brave, comme celle de Gautier pour Hugo, ne peut être payée en aucune façon et avec rien, si ce n'est par l'affection; aussi, quand mourut, si prématurément hélas! le poète des *Émaux et Camées*, le poète des *Contemplations* le chanta en des vers émus autant qu'immortels, et qui appartiennent au trésor de notre famille, comme ils appartiennent à l'histoire :

... Je te salue au seuil sévère du tombeau.  
 Va chercher le vrai, toi qui sus trouver le beau.  
 Monte l'âpre escalier. Du haut des sombres marches,  
 Du noir pont de l'abîme on entrevoit les arches;  
 Va! meurs! la dernière heure est le dernier degré.  
 Pars, aigle, tu vas voir des gouffres à ton gré : .

---

Tu vas voir l'absolu, le réel, le sublime.  
Tu vas sentir le vent sinistre de la cime  
Et l'éblouissement du prodige éternel.  
Ton Olympe, tu vas le voir du haut du ciel,  
Tu vas, du haut du vrai, voir l'humaine chimère,  
Même celle de Job, même celle d'Homère,  
Ame, et du haut de Dieu tu vas voir Jéhovah!  
Monte, esprit! Grandis, plane, ouvre tes ailes, va!...

O mon maître vénéré et bien-aimé, toi pour qui notre Maître ouvrit ainsi de sa main victorieuse les portes de lumière de l'apothéose, n'est-ce pas que j'avais bien le droit de te regretter à la seconde représentation de ce *Roi s'amuse* dont tu avais jadis entendu la première, et d'y chercher d'un œil inquiet, comme si j'avais dû les revoir, tes claires prunelles pleines d'étincelles et la nuit que faisait ta ruisselante et soyeuse chevelure!



## XLIX

## ESCRIME

Dans l'ordre des lâchetés sans excuse, de celles qui consistent à accabler un adversaire vaincu et désarmé, il semble que la pire de toutes soit celle du juge qui, maître de lui-même, en paix avec sa conscience, entouré de respects, bien carré dans son fauteuil et ayant fait un repas confortable, accable de railleries et de fines épigrammes l'accusé pâle, interdit, famélique, rongé par la crainte, comme un lièvre, et flanqué des deux gardarmes. Si mes confrères... avaient le droit de peindre ! pourrait s'écrier avec raison ce misérable, en changeant à peine quelques syllabes dans le texte sacré de La Fontaine. Car il est probable qu'il saurait très bien, lui aussi, trouver le mot cruel, et qu'il lui suffirait d'une exclamation et d'un geste pour improviser, d'après son président, une violente caricature à la Daumier ; mais il n'est pas admis à faire de l'esprit, il lui est permis sans plus de servir de cible aux flèches ironiques, et encore sans faire la grimace. Au contraire, le juge, dont rien ne contrarie la verve turbulente, babille allègrement, s'écoute parler, rit lui-même de ses risibles sailles et savoure avec conviction les enivrantes voluptés d'un triomphe un peu trop facile.

Eh bien ! je connais une lâcheté plus affreuse que celle-là encore. C'est celle de la femme jeune et belle, qui, sûre d'être adorée, joue avec son amoureux comme le chat avec la souris, et lui dit hypocritement : Je le veux

bien, plaisez-moi, persuadez-moi, je vous écoute, lorsqu'elle sait bien, l'impitoyable ! que cette froide mise en demeure suffit pour intimider absolument le pauvre homme étouffé par les battements de son cœur et pour geler sur ses lèvres les paroles enflammées et spirituelles. A cette dame-là aussi, à cette féroce héroïne des Proverbes et des romans vertueux à la parfumerie, sa victime dirait avec justice : Je voudrais bien vous voir à ma place ! Mais on a beau s'aviser des plus adroites ressources, il est malaisé d'avoir raison sous la griffe aiguë qui vous égratigne et vous déchire, en attendant l'argument suprême et le coup de dent final.

Cependant, mon cher Louis, nous avons vu un brave garçon nommé Paul Damian, qui, dans une telle situation désespérée, a trouvé le moyen de faire bonne figure ; mais il était armé et outillé pour cela. Simple rimeur de profession, Paul est gai, bon enfant, bien Français de race et Parisien que rien n'étonne ; il sait prendre l'Occasion aux cheveux, comme un perruquier résolu ; il a l'esprit agile, et connaît pas mal de mots, lisant assidûment Rabelais et Théophile Gautier. Il est riche, puisqu'il possède en bonnes terres deux mille quatre cents francs de rente ; en outre, il a les reins solides, la barbe noire, fine et drue, et des épaules à porter un bœuf ; avec cela c'est bien le diable si on reste en affront. C'était en août dernier, à Étretat, dans le petit salon d'un joli chalet, où, n'ayant pas d'occupation plus pressée, la persécutrice de Damian, madame Éveline Mérille, s'amusa à lui retourner le cœur, comme une omelette dans la poêle.

— « Vous m'avez affirmé, disait-elle, que vous saurez m'obéir, que rien ne vous coûtera pour me plaire et pour entendre tomber de mes lèvres le mot que vous attendez impatiemment. Obéissez-moi donc, car je suis en humeur de commander. Et d'abord, avant toute chose, adressez-moi une déclaration tout à fait immatérielle et éthérée, où pas un mot ne rappelle nos mi-

sères et le hideux éclaboussement de la fange terrestre.

— Madame, dit Paul Damian, tout n'est-il pas en vous pensée, lumière, esprit, et d'où pourrait-il venir, si ce n'est de l'âme, le subtil rayon fugitif qui court délicieusement sur vos lèvres? Oui, ce qu'appelle mon chaste désir, c'est cette Ame, visible pour moi et pareille à une Béatrice couronnée d'étoiles, que j'admire foulant comme un tapis l'immuable azur, et dans le triomphe de la clarté sidérale parlant en mots ineffables un langage plus divin et plus extasié que la musique. Mais qu'est-il même besoin des mots célestes! Même si je n'entends pas votre voix, et si, les yeux fermés, je n'admire plus la splendeur de votre sourire et la clarté qui émane de vos douces prunelles, de votre seule présence nait une joie si débordante et pure que je voudrais, pour la savourer, l'aube, le désert, la neige éclatante des cimes, et ces blanches solitudes que n'a pas même effleurées l'aile fulgurante de l'oiseau, remontant d'un vol ébloui vers les frissonnants éthers d'où les Anges vous contemplant avec ravissement!

— Bon! dit Èveline, comme une fillette qui jetterait son jouet pour en prendre un autre, voilà qui va des mieux. A présent et, bien entendu, sans vous départir du respect que vous me devez et que vous exprimez si bien, faites-moi la cour d'une façon un peu plus humaine et cavalière.

— Madame, dit Paul Damian, nous sommes seuls dans une chambre close, dont les parfums nous conseillent; enveloppés de désirs, car j'en ai pour deux! ils flottent dans l'air qui nous caresse, et comment leur dire: Posez-vous ici, et non pas là. Ne pas nous aimer serait absurde. Votre bouche de pourpre fleurie appelle les baisers, qui s'éveillent et se révoltent, et ne veulent pas être chassés. Vos petits pieds et vos mains divines me rendent fou; votre chevelure m'enivre, comme une vapeur d'or. Voir ces yeux, cette poitrine de lys et ne

pas les effleurer de mes lèvres : il faudrait donc que je pusse empêcher mon sang de bouillonner et mon cœur de battre. Si je vous aimerai ? oui, toujours, si vous voulez, et jusqu'à la mort ; et, si vous le voulez, une heure et une seule minute, car une minute de votre amour vaut plus et mieux que cent mille éternités. Que je vous tienne adorée et tremblante sur ma poitrine, la nature enflammée le veut bien, le monde, qui ne se soucie pas de nous, le veut bien, et je sens courir l'âme de ma vie dans cette petite main aux ongles roses dont ma bouche est avide ! »

En parlant ainsi, Paul avait saisi la petite main. Il s'apprêtait à la couvrir de baisers, et aussi les bras nus. Mais se reculant avec une petite moue très nette, madame Mérille prit dans un vase japonais une rose coupée, et se mit à la respirer en souriant.

— « Assez, dit-elle. Nous parlerons d'amour un peu plus tard. Pour le moment, il me plaît que vous me contiez un conte pour rire, tel que les aimaient nos pères, où le grain de sel croustille sous la dent émoustillée, et que cependant une dame puisse entendre, sans cacher trop souvent son front derrière l'éventail. »

Paul Damian était un peu stupéfait, comme un enfant à qui on aurait repris son sucre d'orge, au moment précis où il allait le mordre à belles dents. Toutefois, il fit contre fortune bon cœur, et, sans reprocher à Èveline de s'éparpiller en des caprices un peu trop variés et divers, se hâta de lui obéir, avec la docilité d'un esclave fidèle.

— « Madame, lui dit-il, bien qu'il soit quinquagénaire, à très peu de chose près, mon voisin de campagne en Touraine, le marquis de Jozequel, est encore grand chasseur de bécasses et de fillettes. Un soir de l'été dernier, étant dans l'un de ses domaines, il vit étendue sur l'herbe, se reposant, ou dormant, ou faisant semblant, une belle Margot à la chair appétissante, dont la robe était fort débraillée. Le vieux coureur des bois se pen-

cha, couvrit de gros baisers la bouche et la poitrine de sa petite vassale, n'y laissa pas une place qui ne fût toute rouge. Mais comme il s'attardait à ce jeu, il vit du coin de l'œil sa femme, la marquise Josette, qui arrivait avec le curé. — Oh ! s'écria-t-il tout haut, comme se parlant à lui-même, mais de façon à être entendu, suis-je assez distrait ; j'avais vraiment cru que c'était ma bonne femme ! Et il s'éloigna en sifflant un air de *Tonton, tontaine*, pensant de la sorte avoir arrangé tout.

Mais quelques jours plus tard, lorsque, par son ordre, Jean, le mari de Margot, un gars superbe, vint apporter des fruits au château, la fille de chambre Lison lui indiqua le chemin d'un petit salon où il trouverait madame. Madame y était en effet, endormie et décolletée comme Margot, et dans son sommeil, souriant d'un si provocant sourire pourpré que Jean perdit la tête, et en même temps le souvenir de ce qu'il devait à son maître. Il se figurait que la marquise allait ouvrir les yeux, et le traiter de Turc à More, mais elle ne grouilla non plus qu'une souche ; si bien que de plus en plus affriolé, ayant toute honte bue, ivre de blancheur et de roses, poussé au crime par le crime déjà commis, une fois, trois fois, beaucoup d'autres fois, il fit le diable comme un soudard dans une ville prise, de telle façon qu'à la fin madame Josette dut se décider à montrer ses chères prunelles, où roulaient des étincelles d'or. — Hé, dit-elle, j'avais l'intention de dire, moi aussi : Suis-je assez distraite ! je croyais que c'était mon bon mari ! Mais vous m'offensez d'un tel cœur, ami Jean, qu'en vérité, avec toute la bonne volonté du monde, il n'y a pas moyen de prendre l'un pour l'autre !

— Le conte n'est pas mauvais, » dit madame Mé-  
rille, qui, sans ajouter un mot de plus, se mit à écrire quelques billets pressés, en se servant d'un buvard posé sur ses genoux, car exécrant la littérature, comme tout ce qui tache les doigts, elle n'avait pas de table.

Puis, comme elle a l'habitude de cacheter ses lettres à son chiffre, avec de la cire blanche, elle pria Damian de lui tenir à cet effet un petit bougeoir allumé, et, tout en fermant les enveloppes, elle lui dit :

— « Peut-être suis-je trop exigeante ; mais quand nous choisissons un maître, nous lui voulons toutes sortes de belles qualités, et entre autres la bravoure ! Que vous sachiez mourir, comme tous les gens bien élevés, je n'en doute pas ; mais sauriez-vous supporter la douleur et, comme un guerrier indien, chanter au milieu des tortures ? »

— Madame, dit Paul Damian, d'une voix claire, rythmée, exempte de trouble, je regrette de n'avoir ici à ma disposition aucun supplice portatif, et le respect m'empêche de me taillader et disséquer partiellement, de peur d'ensanglanter votre joli salon. Mais à celui qui sans en mourir a pu essayer le feu de vos yeux, est-il nécessaire de faire subir d'autres épreuves ? »

Étonné d'un madrigal si parfaitement plat, et supposant avec raison qu'il devait cacher quelque arrière-pensée, madame Eveline Mérille réfléchissait et cherchait le mot de l'énigme, lorsque tout à coup, suffoquée par une insupportable odeur de chair brûlée, elle se retourna vivement. Elle vit alors qu'avec une maladresse enfantine, elle avait laissé tomber sur la main de Damian, goutte à goutte, la moitié de sa cire enflammée. Cette fois, elle fut touchée vraiment, en se souvenant que pendant ce temps-là Paul avait parlé avec une tranquillité absolue ; mais elle n'était pas de bonne foi, et elle voulut pousser l'entêtement jusqu'au bout.

— « Eh bien, dit-elle avec dépit, pour un simple homme, vous êtes brave comme une Porcia ! vous comprenez vite, vous savez obéir et vous avez suffisamment d'esprit ou à peu près, enfin tous les mérites ! Mais on ne saurait trop se défier des rimeurs, dans une époque franchement américaine. Et, ajouta-t-elle, croyant avoir trouvé l'argument embarrassant, sau-

riez-vous me prouver qu'au besoin vous êtes capable de prendre une rapide décision et de montrer du sens pratique ?

— Parfaitement, madame, » dit Paul Damian, qui alors la saisit entre ses bras robustes, et l'emporta, comme une proie, sur le divan rose en soie de Chine ! Elle eut beau se débattre et pousser quelques petits sanglots, son heure était venue, et tous les artifices du monde ne l'auraient pas tirée de là. Ainsi fut représentée à huis clos, une fois de plus, l'immortelle comédie intitulée : *Le Loup et l'Agneau*. Mais alors, ce fut l'Agneau qui mangea la Louve, sans autre forme de procès, et je vous prie de croire qu'il s'en donna à cœur-joie. Il prit goulûment sa revanche des mauvaises raisons, de toutes les calembredaines, et d'autant mieux qu'avec plus de patience il avait attendu l'instant propice pour se venger. Dites, mon ami, fit-il pas mieux que de se plaindre !

---

## L

## IDÉES POLITIQUES

Mon cher Louis, arrivant la semaine dernière, au jour tombant, dans la ville de C\*\*\* en Vendée, où je devais faire un court séjour, je vis toute la petite cité sens dessus dessous, le sous-préfet, le maire, les gendarmes sur pied; des femmes affairées poussaient des cris, les bourgeois péroraient avec animation, et de nombreux paysans, massés autour d'un cirque forain dressé sur la grande place, ne parlaient rien moins que d'y mettre le feu, et, en attendant, commençaient à le démolir. Heureusement, ils furent tenus en respect par des officiers du régiment de dragons en garnison à C\*\*\*, parmi lesquels je reconnus tout de suite un de mes amis de Paris, le vicomte de Noffe. Lorsque la foule se dissipa enfin, non sans peine, sur la promesse formelle que justice serait faite, et lorsque les amis du vicomte eurent pris congé de lui, je l'abordai curieusement; et après les premiers compliments échangés, sans plus de préambule, je lui demandai de quoi il s'agissait.

— « Je crois, me dit Henri de Noffe, que la montagne aura accouché d'une belle et bonne souris; cependant les autorités, qui déjà ouvrent un large bec et ne se sentent pas de joie, croient avoir mis la main sur un complot légitimiste. Il y a eu des domiciles violés, des arrestations opérées, des saisies de papiers, de revolvers comme on en trouve chez tout le monde, d'innocents fusils de chasse, et déjà l'instruction se poursuit,



et la Justice, qui ne perd jamais de temps, aiguise son glaive. Le plus curieux de l'affaire, c'est que la dénonciation a été faite par le directeur du Cirque, celui-là même que les paysans voulaient écharper tout à l'heure. C'est un nommé Philippo, que je croyais un brave homme, et que je connais beaucoup, car il s'était mis à ma disposition, et je venais souvent monter mes chevaux dans son manège.

— Mais, dis-je, quel diable d'intérêt peut avoir un directeur de cirque à empêcher l'avènement du comte de Chambord, ou de tout autre prétendant? Car je ne suppose pas qu'il ait été uniquement guidé par son patriotisme.

— C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir, » me dit le vicomte, qui, aussitôt s'étant approché de la porte, parlementa et se fit reconnaître. Philippo, un homme grand, large d'épaules, avec une épaisse moustache noire, vint lui-même nous ouvrir, nous fit asseoir dans sa loge avec beaucoup de courtoisie, et quand mon ami lui eut posé la question qui nous intriguait, s'empressa de satisfaire notre curiosité.

— « Oui certes, dit-il, il y a complot; depuis un grand mois, j'épiais les meneurs, le marquis de Squéry et son beau-frère; je les ai pris enfin la main dans le sac, et assurément c'est moi qui ai tout dit. Vous trouvez que mon rôle n'est pas beau; mais il n'y a pas de vilain rôle quand on combat pour nos foyers et pour sa maison. L'intérêt que j'ai à tout cela? c'est celui d'un chien à qui on veut arracher l'os qu'il a dans la gueule, et qui le défend.

— Je ne vous comprends pas, dit Henri de Noffe.

— Eh quoi! monsieur le vicomte, dit Philippo, ne savez-vous pas bien que la nation française, essentiellement militaire et artiste, et disons mieux, *costumière*, a été, est et sera toujours éprise des uniformes, des pompons, des panaches, des broderies, des plumets, et de tout ce qui brille au grand soleil? Or, il n'y a

plus que nous autres, les écuyers, les cavaliers, les sauteurs, les gymnastes; oui, grâce à la République, il n'y a plus que nous qui portions et sachions porter ces oripeaux divins. C'est pourquoi l'avenir nous appartient sans conteste.

— Eh bien? dit le vicomte.

— Eh bien! fit avec animation le vieil écuyer, supposez qu'un roi, qu'un empereur revienne, monsieur de Chambord ou un autre, n'est-il pas évident qu'il apparaîtrait entouré d'un état-major, de dignitaires, de chambellans écarlates, d'officiers brodés sur toutes les coutures, et alors, comme autrefois, nous redeviendrions la caricature et les vils parodistes de toutes ces magnificences, qui aujourd'hui nous appartiennent en propre et sont notre costume naturel! Comment pourrions-nous lutter avec des gens couverts de palmes, d'étoiles, de paillettes d'argent et d'or et de plaques de diamants? Voilà pourquoi je ne veux pas d'une restauration. Vous me direz que pour le moment il y a bien encore l'armée, et qu'un général sur son cheval de bataille est plus éblouissant que nous; mais considérez que de jour en jour l'armée française verse de plus en plus dans la mode prussienne; les uniformes s'éteignent, s'assombrissent, perdent peu à peu leur splendeur; et il n'est pas difficile de prévoir le moment où les militaires seront vêtus comme des huissiers; alors les galons et les plumets ne nous seront plus disputés par personne, et nous deviendrons par conséquent les maîtres du monde.

— Mais, monsieur, dis-je, en intervenant à mon tour dans la conversation, ne vous exagérez-vous pas l'importance de toute cette friperie?

— Au contraire, me répondit Philippo, je ne la célèbre pas assez! Le goût de la parure guerrière est tellement inné chez l'homme, que bien longtemps avant de songer à se vêtir, les races primitives s'embellissent avec des cailloux, des plumes d'oiseaux, des colliers

faits avec des dents de loup et avec des coquillages. Il faut absolument que cet appétit soit satisfait; aussi voyez ce qui arrive dans les pays purement civils; dans l'Amérique, par exemple, que ses goûts d'égalité et ses religions bizarres poussent à un costume uniformément terne; c'est que les saltimbanques y sont adorés, couverts d'or, environnés d'une gloire triomphale. Représentés, eux, leurs chevaux et leurs écuyères, sur des affiches gigantesques magnifiquement tirées en couleur, ils tiennent autant de place sur les murailles que dans la vie, où ils éblouissent, vêtus d'écaillés d'argent, ou armés comme des chevaliers de la Table-Ronde, sur des chevaux échevelés. Être à cheval et coiffé d'un casque, tout est là, et sous le second empire, bien qu'il eût à lutter d'éclat avec un tas de ducs et de princes rebrodés à neuf, le marchand de crayons Mangin, si beau sous son casque à plumes, eût peut-être conquis un sceptre, s'il eût été cavalier; mais il se promenait en calèche, comme monsieur Thiers, et c'est pourquoi ni monsieur Thiers ni lui n'ont pu régner sur la France.

— Mais, dis-je à Philippo, si le comte de Chambord venait à la tête d'une armée, jaillie tout à coup du sol français, je pense qu'il ne vous empêcherait pas de porter des galons, des habits de pourpre et d'azur, et de vous en donner à cœur-joie.

— Assurément, fit l'écuyer, mais il les permettrait aussi à son entourage, et c'est ce qui ne fait pas mon affaire, parce que je les veux pour moi tout seul! D'ailleurs, la restauration du trône, comme nul ne l'ignore, ne va pas sans la restauration de l'autel...

— Eh bien? dis-je.

— Eh bien! continua Philippo rouge de fureur, imaginez-vous que moi, l'homme des oripeaux et des paillettes, je me laisserai volontiers couper l'herbe sous le pied par des gens plus brillants qu'un champ d'épis et de coquelicots? Non, comme l'a dit un de nos hommes d'État les plus éminents; le cléricisme, voilà l'ennemi,

le mien surtout! Car les cardinaux me prendraient le vermillon, le sublime écarlate, et les prêtres qui aveuglèrent tout avec leurs ors, leurs argents, leurs strass, leurs fleurs de soie, ne me laisseraient que les yeux pour pleurer! Que tout le monde soit condamné à l'habit noir, excepté moi, voilà mon rêve, dont la république fera une réalité, si elle dure! Déjà les comédiens sont vaincus. Aveuglés par le roi Zeus, qui prend la peine d'étendre lui-même une taie sur les yeux de ceux qu'il veut perdre, les derniers enfants de Thespis sont devenus de bons bourgeois économes et riches, et donnant un bon bœuf pour un œuf, moyennant le tout petit bout de ruban rouge qu'on leur permettra d'attacher à leur boutonnière, ils nous laissent le drap rouge, le satin rouge, la soie rouge, toutes les autres étoffes rouges, et les métaux arrachés au sein de la terre avare, et les plumes fastueusement envolées dans l'ouragan! Et au moment où je vais avoir sans partage le monopole de ces richesses réservées jadis à la gloire des Dieux, le comte de Chambord viendrait me les reprendre pour orner les figurants de son sacre! Ah! mais non! Pas de ça, Lisette.

— Mais, dit le vicomte de Noffe, livrer quelqu'un est toujours abominable, et dans tout ce que vous dites, il n'y avait pas une bonne raison pour dénoncer le complot, si complot il y a.

— Si fait, s'écria Philipppo, j'ai dénoncé celui-là, et autant qu'il y en aura, je les dénoncerai tous! J'ai deux fils, monsieur, qui tous deux ont été militaires et sont braves; ce sont d'excellents écuyers, beaux comme Murat et Kléber, qui savent porter tous les costumes! Quant à mes deux filles, Louise et Adèle, ce sont des centaures aux longues chevelures; elles peuvent apparaître magnifiquement en ces uniformes de colonelle dont se parait si bien la reine Victoria aux jours de sa jeunesse, ou si le temps est à quelque renaissance d'antiquité, faire briller sous le fulgurant soleil les cuirasses

d'Hippolyte ou de Penthésilée! Vienne un de ces cataclysmes que tout le monde peut prévoir, puisque l'histoire se plaît à les prodiguer, et mes enfants, qui de tous les mortels seront les seuls cavaliers équipés; auront alors sur Gambetta, sur Clémenceau, sur Rochefort lui-même, l'immense avantage de haranguer la foule à cheval, sous un superbe costume guerrier; et dans ces conditions, pourquoi l'un d'eux ne s'emparerait-il pas du pouvoir suprême? »

Il ne faut pas s'appesantir sur les dénouements, qui sont toujours inutiles! Le bon Philippe semblait si convaincu que nous nous serions fait scrupule de détruire ses illusions; toutefois, avec infiniment de tact et de bon sens, le vicomte de Noffe sut lui persuader qu'il ne fallait sacrifier personne, surtout par des moyens tortueux, à l'avènement éventuel de sa dynastie, et nous le laissâmes bien décidé à atténuer tout à fait sa première déposition, de façon à faire mettre en liberté, s'il était possible, les prétendus conspirateurs légitimistes.

— « C'est égal, me dit Henri de Noffe, comme nous revenions à travers les calmes rues de C\*\*\* où déjà il faisait nuit noire, Philippo sans doute boit à même dans la coupe des rêves; mais, songez-y, il y a une force énorme dans ces amoureux de la pourpre et du galon, qui, pour ne pas être vêtus de drap noir, bouleverseraient le monde! Le premier Napoléon ne s'y trompait pas. S'il se fût trouvé en face d'un homme pareil, ou il l'aurait fusillé au pied d'un mur, ou il aurait fait de lui quelque chose de pompeux, comme un introducteur des ambassadeurs ou un marchand d'eau de Cologne.

— Hem! lui dis-je, vous avez raison, mon capitaine, mais les drames à costumes sont morts avec le comédien Mélingue, et en dépit des innombrables Farina, l'eau de Cologne est aujourd'hui tout à fait démodée! »

## LI

## MERCERIE

Mon cher Louis, cette semaine plus encore que de coutume, j'ai été occupé de la poésie et des poètes; ce sont les circonstances qui l'ont voulu. J'ai fait jadis à Monte-Carlo la connaissance d'un riche peaussier nommé Castelin, qui fait courir, construit des hôtels, achète des tableaux, et qui ne dédaigne pas de me visiter quelquefois, pour me mettre au courant du high life, et pour savoir comment s'expriment les gens inutiles. Lundi dernier, il est venu me voir, dans le but, m'a-t-il assuré, de me demander un conseil.

— « Cher monsieur, m'a-t-il dit, mon fils que voilà déjà grandelet, mon cher Edgar, a envie de se faire poète. Qu'en pensez-vous? Ne voyez-vous à cela aucun inconvénient?

— Pardonnez-moi, fis-je alors, mais la question que vous voulez bien m'adresser n'a pour moi aucun sens précis.

— Comment! reprit Castelin étonné. Je vous demande si mon fils aura raison de se faire poète!

— J'entends bien, lui dis-je. Mais, cher monsieur, le poète est une sorte d'animal défini, qui a ses caractères propres, et on ne se fait pas plus poète qu'on ne se fait colombe ou crocodile. Vous pouvez aussi bien me demander si monsieur Edgar devra choisir un nez aquilin ou un nez à la Roxelane, et l'un est aussi raisonnable que l'autre. Si ce jeune homme est poète, il faudra

bien qu'il le soit, quand même tous les pères du monde voudraient l'en empêcher; et s'il ne l'est pas, il aurait beau hacher menu, comme une dame faisait de ses dentelles, *La Henriade* et *L'Art Poétique* et les avaler dans son potage, il ne sera jamais brûlé par la fièvre sacrée d'Eschyle. A ce que raconte la légende, un oncle de Henri Heine lui avait offert de lui donner un million, s'il voulait renoncer à être poète; le chantre d'*Atta Troll* ne voulut pas accepter, parce qu'il aurait volé l'argent; et cependant c'était une offre tentante, car avec un million il y avait de quoi acheter beaucoup de peaux d'ours pour les envoyer à mademoiselle Juliette à Paris, qui aurait posé dessus ses petits pieds blancs.

— Mais, me dit Castelin, que pensez-vous de la poésie, en tant que profession?

— Je pense qu'elle n'a aucun rapport, même éloigné, avec une profession, et qu'elle ne saurait être envisagée à ce point de vue.

— Nous sommes d'accord, fit le peaussier. Eh bien! pour suivre votre conseil, j'ordonnerai à Edgar de se faire recevoir avocat, afin qu'il ait un état dans le monde, et qu'il devienne un citoyen utile! »

Le lendemain de ce jour-là, j'étais allé chez l'éditeur Laloë, pour lui recommander les très intéressants poèmes de Pierre Naftel. On les a lus ces temps derniers, en partie du moins, dans les journaux et dans les Revues; c'est de la bonne poésie, nette, saine, spirituelle, bien française, sortie de la veine de Marot, et qui vous reconforte, comme un vin chaud et généreux.

— « Mais, me dit Laloë en mordant sa rude moustache grise avec ses airs militaires, vous savez bien que les vers ne se vendent pas!

— Pardon, lui dis-je, il m'est impossible d'être d'accord avec vous, et les vers me semblent être au contraire la seule marchandise qui se vend.

— Hein! fit l'éditeur stupéfait.

— Assurément, repris-je. Comme vous me l'accorde-

rez sans peine, tout le monde sait à quoi sert le pain ; cependant nous voyons qu'un des plus célèbres boulangers parisiens fait chaque année pour cinq ou six cent mille francs d'annonces dans les journaux, parce que sans doute il ne pourrait pas sans cela vendre son pain. Les femmes savent très bien, elles savent trop bien ! à quoi servent les robes, la soie, les satins, les velours, les manteaux, les fourrures, les gants, les bas brodés ; cependant, pour vendre tout cela, les Magasins du Louvre, et les autres, font par an des annonces pour plus d'un million. Je sais comme vous que les vers sont aussi utiles que le pain et les jupes ; mais enfin tout le monde ne le sait pas. Il faut des annonces pour vendre les remèdes qui promettent la santé, la vie, la guérison de tous les maux ; il en faut pour vendre les pantalons anglais, les bijoux, les épiceries, les romans qui font passer le temps ; il en faut pour faire entrer le monde à la comédie, pour assurer le succès des soirées élégantes, pour marier des demoiselles bien nées et très jolies qui possèdent un million de dot, pour vendre les indispensables livres de science, et les Revues et les journaux, et même pour vendre les annonces ! Eh bien ! vous, Laloë, combien dépensez-vous d'annonces pour activer la vente des volumes de poèmes qui vous sont confiés ?

— Mais, s'écria Laloë, rien du tout, naturellement ! Comment voulez-vous que je dépense de l'argent pour une chose qui ne se vend pas ?

— Ainsi, dis-je encore, vous exigez un miracle plus inouï que tous ceux des mythologies, et remarquez-le bien, ce miracle se réalise ! Il faut qu'un monsieur habitant Montmartre, invente, imagine, suppose, devine, que vous, éditeur, rue de Richelieu, vous avez dû publier un volume de vers ! Il faut qu'ayant pris de l'argent, il vienne chez vous de propos délibéré pour acheter ce volume, qu'il le découvre où vous le cachez, c'est-à-dire sous les piles géantes du roman à sensation, et qu'il vous décide à le lui livrer.



Cependant, cette chose impossible s'accomplit, puisque vous n'oseriez pas affirmer que chez vous les volumes de vers *ne se vendent pas du tout*; et combien vendrait-on de pilules de fer et de pâtes pectorales, si on les offrait platoniquement, sans rien dire! Enfin, malgré vos répugnances, nierez-vous que vous tenez en ce moment un grand succès avec les *Chansons pour Jeanne*, de Paul Ivors, que toute la presse a louées, étudiées, discutées, et qui ont eu, entre autres, ce grand mérite de plaire aux femmes?

— Peuh! dit Laloë avec un grognement, je n'aime pas toutes ces machines-là. Parlez-moi du dernier roman de Crussaire, *L'Amant de sa belle-sœur*! A la bonne heure, voilà qui est corsé, et on en a pour son argent, de l'intérêt et des surprises. Au premier chapitre, cette cuisinière qui assassine le pompier, et qui emporte les morceaux du cadavre dans sa boîte aux ordures...

— Les *Chansons pour Jeanne*? demanda à ce moment une fillette qui venait d'entrer dans la boutique d'un air timide, et qui nous regardait de ses grands et innocents yeux bleus.

— Tout de suite, dit Laloë. Mademoiselle ne préférerait pas *L'Amant de sa belle-sœur*, par Crussaire? C'est un roman bien intéressant...

— Non, dit la fillette, je voudrais les *Chansons pour Jeanne*. »

Celle-là servie et partie, entra un officier en bourgeois, que l'éditeur semblait connaître.

— « Vous désirez, mon capitaine? Sans doute *L'Amant de sa belle-sœur*? »

Non, les *Chansons pour Jeanne*. »

Laloë, en rechignant, fit donner l'exemplaire. Puis, lorsque l'officier fut parti à son tour :

— « Une crâne scène encore, me dit-il, c'est celle où les trois voleurs jettent Rodolphe dans l'égout, et où il y retrouve mademoiselle Angellier évanouie... »

— Les *Chansons pour Jeanne*? demanda une dame à

cheveux blancs, qui venait de descendre d'un élégant équipage.

— Ah ça! marmotta à mon oreille l'éditeur furieux, qu'est-ce qu'ils ont donc? Ne dirait-on pas qu'ils s'entendent tous, pour acheter un livre qui ne se vend pas! »

Puis s'adressant à un commis avec la mauvaise humeur d'un chien fouetté :

— « Joseph! un — *Chansons pour Jeanne* à madame.

— Mais, monsieur, il n'y en a plus. Je viens de donner le dernier tout à l'heure.

— Eh! c'est amusant, dit Laloë, lorsqu'il se fut excusé auprès de la dame et qu'il l'eut vue remonter en voiture, après lui avoir inutilement offert *L'Amant de sa belle-sœur*, il va falloir réimprimer cette romance-là! Avoir encore affaire à ces beaux messieurs qui exigent la correction, l'orthographe, un tas de bêtises! et qui, au lieu d'inventer des événements, s'occupent du style, de ce que *votre* Monsieur Flaubert appelait si bien : *l'écriture*. »

En effet, mon cher Louis, Laloë parlait d'or, et voilà le grand et véritable argument contre les poètes, c'est qu'ils s'occupent de *l'écriture*, veulent le mot propre, s'efforcent de construire des phrases bien attachées, et ne consentent pas volontiers à écrire le nom de Deburau ou celui de Baudelaire par EAU ni le nom de Gautier avec un TH. A ces causes, ils tourmentent les compositeurs, les metteurs en pages, tout le monde, et sont de vrais empêcheurs — de danser en zizgag! Cependant, ma commission n'était pas faite, et je cherchais une transition adroite pour en venir à l'objet de ma visite, lorsque Laloë m'en évita la peine, en s'écriant brutalement :

— « Quant à votre Pierre Naftel, je ne veux pas en entendre parler; toutes ces menuiseries, c'est des bâtons de chaise dans les jambes de mes romans. Vous lui direz qu'il revienne quand il sera académicien!

— J'avoue, dis-je, qu'il ne l'est pas encore; mais il a un oncle qui l'est.

— Mais alors, s'écria Laloë, c'est bien différent, et je prendrai ses vers tout de même, car son oncle pourrait sans doute nous obtenir un prix pour *L'Amant de sa belle-sœur* ! Seulement dites-lui bien que les vers ne se vendent pas, que je l'imprime à ses frais, et que je lui donnerai seulement un tiers des bénéfices, parce que messieurs les poètes doivent m'indemniser un peu de mes peines, et du soin que je prends de remiser leurs guitares ! »

---

## LII

## ENTRE AMIS

Mon cher Louis, dimanche dernier, Victor Hugo invitait à dîner cent cinquante de ses amis, et si ce n'eût été la difficulté de trouver une salle assez vaste, il aurait pu en inviter bien d'autres ; car à force de gloire, de génie, de temps, de labeur, d'amour versé avec prodigalité sur tout ce qui gémit et souffre, ce grand ennemi de la Haine et de la Misère est arrivé à ce résultat surhumain que tout le monde l'aime. Et ces âmes, ces pensées, ces esprits, tous ces Parisiens réunis là, non seulement étaient les amis de Victor Hugo, mais ils étaient et ils sont amis entre eux, à cause du Maître, car il a le don d'être la chaîne d'or qui rassemble et relie les êtres. Je suppose que demain, las de la vie politique, où l'aigle et le lion sont réduits au métier d'écureuil, le poète des *Contemplations* quitte Paris, et s'en retourne habiter sa belle maison de Guernesey, pour livrer son front à l'Âpre brise et pour entendre chanter les douloureuses et réconfortantes voix de la mer ; eh bien ! tous ces hommes-là, les convives du 17 décembre, ne deviendraient pas étrangers les uns aux autres, et continueraient à s'entr'aimer pour l'amour de lui. Mais enfin, ils seraient séparés, entraînés par mille courants divers, emportés chacun par la volupté qui lui est propre. Aujourd'hui, ce sont des frères, et ils ne forment qu'une seule famille, parce que leur père est là, au milieu d'eux.

A cette belle réunion, mon cher Louis, l'esprit coulait, ruisselait, s'empourprait, pétillait comme les grands vins de France qui emplissaient les verres ; mais il y avait parmi nous quelque chose de mieux que l'esprit : il y avait l'universelle bonté et l'universelle bienveillance. Là où l'on voit l'œil impérieux et calme de Victor Hugo et sa douce chevelure blanche, il n'est permis, il n'est possible à personne d'être mauvais, et comme un *Mané, Thécél, Pharès* de paix et de miséricorde, on croit voir resplendir sur la muraille les mots sacrés : *Aimez-vous les uns les autres !* Ainsi, mon ami, notre fête a été entre toutes une fête excellente ; seulement il y est arrivé une chose bien bizarre en apparence, et qui, pourtant, si l'on veut réfléchir, devient toute naturelle : c'est qu'à ce banquet donné pour fêter la résurrection du *Roi s'Amuse*, dans les toasts et dans les discours, on a failli oublier... quoi ? je vous le donne en mille. — *Le Roi s'Amuse !*

Quoi ! ce poème si grand, si touchant, si terrible, où résonnent toutes les cordes de la lyre, où la douleur humaine arrive au plus haut point de déchirement sublime, où parmi le spectacle magnifique et fulgurant de l'Histoire, le bouffon de cour bafoué et vilipendé arrive à être aussi divin que le roi OEdipe et le roi Lear ; ce drame écrit dans le plus merveilleux langage qui fut jamais, et où les vers s'élancent dans la nuée avec des vols d'oiseaux de proie ; cette ode farouche à la Pitié qui nous a ravis enfants, qui, hommes, nous a communiqué ses chaudes ivresses, Triboulet mettant les mains sur son cœur sanglant et avec sa voix désespérée dominant les cris furieux du tonnerre, Blanche, la pure hostie, plus idéale que Juliette, allant se livrer au couteau pour sauver l'infidèle qui l'a trahie, Saint-Vallier grandiose comme un héros d'Eschyle, tout cela, cette merveille, ce miracle, cet ouragan déchaîné à travers la lyre, ce cri, ce chant, cette prière, cette tragédie épique, *Le Roi s'amuse*, on l'oubliait ! Eh bien ! oui, mon

ami, parce que le drame avait en face de lui un rival trop puissant, trop varié, trop divers pour ne pas accaparer sur lui toute l'attention ; je veux dire : Victor Hugo lui-même, devenu si grand que sa personnalité géante domine sa plus belle œuvre et toute son œuvre, comme elle domine tout le reste. Il est la haute forêt, pleine d'ombre, de frondaisons, de vertes clairières, de monstres affreux, de fleurs charmantes, de collines où les ruisseaux d'argent murmurent sur les cailloux, d'antrès où l'on entend le rire des Nymphes, de noirs bosquets où chantent les oiseaux ! Et devant ce monde effréné de vie, de résurrection, de clarté et de joie, nul ne songe à s'occuper de cette branche ou de cet arbre au front frémissant dans la nuée ; le spectacle, c'est la forêt, qui par mille endroits laisse voir le vaste azur, et dont la beauté, sans cesse changeante et renouvelée, est d'être éternelle.

Oui, mon cher Louis, pour ne songer qu'au poète de *La Légende des Siècles*, à celui qui sent souffler autour de son noble front les quatre vents de l'esprit, et dont la colère est un lion endormi à ses pieds, on avait un moment cessé de songer au superbe, à l'émouvant, à l'admirable *Roi s'Amuse*, et même, que les Muses immortelles nous pardonnent, la lyrique Erato, Melpomène qui tient dans sa main une épée sanglante, et Thalie qui marche avec de légers brodequins d'or ! on avait presque oublié de célébrer et de remercier les comédiens du *Roi s'Amuse*. Mais le poète Vacquerie, qui est l'esprit, le bon sens et la sagesse mêmes, a très bien réparé cette faute dans une improvisation émue et rapide, et Got lui a répondu en quelques paroles pleines de convenance, de modestie, de respect pour le Maître. Et tous les assistants ont applaudi au banquet le doyen de la Comédie-Française, comme ils applaudissent au théâtre Triboulet, ainsi que tous les autres personnages du drame, et certes, avec justice. Oui, *Le Roi s'Amuse* est très bien joué par tous ses interprètes, et comment

pourrait-il en être autrement, dans cette maison de Molière, où tout le monde fait passionnément son devoir, où la perfection est adoptée comme règle, où des artistes éminents tiennent à honneur d'interpréter les petits rôles, et où l'administrateur, qui est un peintre et un lettré, sait organiser ces riches et ingénieuses mises en scène qui sont la fidèle image et la figure visible de la poésie ? Oui, toute la Comédie a su se mettre à la hauteur de sa noble tâche, et ce faisant, elle a bien agi, envers le poète sans doute et envers nous, mais surtout pour elle-même, surtout pour sa propre gloire !

Car, mon ami, imaginez *Le Roi s'Amuse* joué sur un infime théâtre de campagne, dans quelque grange, non plus avec un cadre splendide et par de grands comédiens comme ceux-là, mais par de pauvres acteurs errants, vêtus de loques, désaltérés à la source prochaine, n'ayant pour tout génie que la flamme de la jeunesse, la folie tragique et l'amour des beaux vers, plantant à la diable de méchants décors brossés par eux-mêmes, que resterait-il du drame illustre que vient de reprendre si brillamment la Comédie-Française ? Eh bien ! mon cher Louis, il en resterait encore — tout ! Car le vers moderne, tel que l'a retrouvé et façonné Hugo, souple, hardi, énergique, sonore, ayant l'ampleur de l'hexamètre grec et le pas envolé du vers lyrique, a cela de particulier qu'il suffit de le dire humblement et fidèlement, en se fiant à la grande magicienne, à la fée toute-puissante pour qui nul miracle n'est impossible, à la saine et impeccable et merveilleuse Rime, qui, rien qu'en proférant le son arrêté sur ses lèvres jumelles, fait s'ouvrir toutes grandes les portes d'ivoire et d'or de l'Idéal !

Oui, pauvre comédien errant, ballotté par les chemins, qui voyages encore sur le chariot, (car le chemin de fer n'a pas été inventé pour tes pareils, supposant une mise de fonds que tu n'es pas capable de fournir !)

vagabond, misérable, affamé qui lèches le reflet des étoiles, être dénué de toute considération, aussi efflanqué et maigre qu'un poète, tu n'as qu'à invoquer la Rime souveraine, et tout ce qui te manque, elle te le donnera avec prodigalité, sans compter les diamants et les pierres précieuses qui incessamment tombent de sa bouche de pourpre ! Par elle et sous son inspiration, tu exprimeras la haine, l'amour, la joie, l'épouvante, la fureur, rien qu'à l'aide du Mot, honnêtement articulé et prononcé, comme le faisait la grande Alboni en chantant exactement la note écrite ! Et à la voix de la Rime, des décors se dresseront, vrais, superbes et splendides, plus beaux que s'ils avaient été brossés par Rubé et Chaperon, et magiquement, sur tes épaules déguenillées ruisselleront les velours, les damas, les satins, et tu seras le vieux comte aux cheveux de neige, et le spadassin, et le bouffon du roi de France, et le roi de France lui-même, et grâce à la Rime, le drame traduit par de pauvres gens apparaîtra dans toute sa gloire aux humbles laboureurs, qui payent leur place dans la grange avec une douzaine d'œufs ou avec une mesure de pommes vertes. Nous, plus heureux que ces spectateurs naïfs, nous entendons la poésie du maître récitée par de grands comédiens, qui ont pour eux le talent, la réflexion, la pensée, la science, l'étude approfondie de leur art, et nous leur devons ainsi un des plus nobles plaisirs que nous puissions goûter jamais ; qu'ils soient donc loués et célébrés comme ils méritent de l'être !

Quant au poète des *Orientales* et de tous les autres poèmes, il y a belle lurette qu'il a tiré son épingle du jeu, et tout cela ne l'intéresse que médiocrement. Droit, fier, vigoureux, plein de jours, il vit depuis bien des jours déjà dans la postérité future ; l'heure et l'éternité sont pour lui une même chose, et les générations des comédiens qui le joueront se succéderont, plus nombreuses que les gouttes d'eau qui, une à une, tombent de la roche. Qui de nous n'a vu de ses yeux, contemplé,



qui ne connaît, pour l'avoir mille fois regardée, la statue qu'on lui dressera, et dans laquelle, le front tourné vers l'aurore, il sera représenté avec la sereine beauté de la vieillesse et avec le viril éclat de la force héroïque !

---

## LIII

## ÉPILOGUE

Ainsi, mon cher Louis, cette lettre est la dernière que je vous écris, et me voilà délivré de mon effroyable tâche, qui m'était si amère et si douce. Après vous être enfermé dans votre château et dans vos bois avec le ferme dessein de ne jamais revenir à Paris, voici que vous y revenez pour longtemps, pour toujours peut-être. Vous vouliez que votre charmant fils fût livré à lui-même afin de devenir un homme en toute liberté ; mais le voilà reçu docteur ; il épouse une femme qu'il aime, belle, jeune, robuste, orpheline, parfaitement pauvre, telle enfin que vous l'auriez souhaitée. Vous voulez assister à ses noces, et voir naître votre petit-fils ; quoi de plus légitime ? Et, certes, pour nous donner la grande joie de vous revoir, vous ne pouviez trouver une meilleure raison que celle-là ; mais qu'était-il besoin de raisons ! Comme le grand Baudelaire l'a dit, le droit le plus sacré de l'homme est de se contredire ; mais c'est encore un aphorisme timide, car ce droit de se contredire n'est pas seulement le plus sacré, il est aussi le seul et l'unique droit que l'homme possède en effet. Car s'il s'agissait toujours de même dans des circonstances identiques, il serait pareil aux animaux de la terre, aux poissons de la mer et des fleuves, aux oiseaux de l'air céleste ; et ce n'aurait pas été la peine de lui donner une âme immortelle. Qu'il puisse se conduire d'une

façon en apparence illogique, c'est la seule chose qui prouve son libre arbitre et son origine divine.

O mon ami, que vous aviez raison de fuir Paris, et que vous avez raison d'y revenir ! C'est à ce point qu'il est impossible de décider avec justice et exactitude si c'est dans l'une ou l'autre occasion que vous avez manifesté le plus de bon sens. Livré aux démons de la pluie, qui vident sur lui leurs urnes salies, souillées et fangeuses, Paris est une ville abominable. On y patauge dans une boue épaisse, noire, hideusement vulgaire, qui d'un seul baiser use et dévore un pantalon, et l'orne de franges, comme une robe orientale. L'air est noir, le ciel est noir, et on se bouscule au milieu d'un tas, d'un tohu-bohu d'équipages, de fiacres, de tramways, d'omnibus, de chariots portant des pierres de taille ; et tout cela se culbute, se choque, s'éventre, comme pour faire une barricade gigantesque, plus haute que la tour de Babel. Traverser à cinq heures la rue de Rivoli, devant les Magasins du Louvre, est à coup sûr une entreprise plus périlleuse qu'une exploration dans l'Afrique centrale, au milieu des tribus anthropophages. Là le voyageur le plus hardi, l'aventurier le plus téméraire ne sait jamais s'il ne sera pas dans une minute réduit en charpie, ou aplati comme une feuille de papier. Supposez cependant qu'à force d'audace, d'intrépidité, de prudence agile, d'insolent bonheur, il arrive à se diriger parmi ces cataclysmes et ces avalanches, qu'y verra-t-il pour se distraire et réjouir ses yeux ? Des hommes las, fourbus, affairés, ivres d'ennui et d'horreur, qui tous cherchent cent mille francs, ou cent sous, ou dix sous, ou un million, pour faire face dans cinq minutes à une échéance immédiate, et qui ne les trouveront pas ; car pour les trouver, il faudrait qu'ils se les prissent, ou se les empruntassent ou se les volassent les uns aux autres, ce qui est impossible, puisqu'ils les cherchent tous ! Dans cette foule en démente il y a aussi des femmes, toutes vêtues de soie, de velours, de satin, de peluche,

de surah, de robes magnifiques, parées comme des reines, toutes coiffées des mêmes tignasses et des mêmes perruques, peintes des mêmes couleurs, ayant sur leurs visages la même croûte de blanc et de rose, et pauvres comme Job, et espérant toutes ramasser dans les pas d'un cheval effaré les cent mille écus qu'elles doivent au couturier, au cordonnier et à la lingère ! De cette cohue d'êtres et de véhicules s'élève un murmure, un sanglot, un mugissement de tonnerre, dominés par la voix des marchands de canards à un sou, qui crient des événements fabuleux et terribles ; mais personne ne les écoute, personne ne s'arrête, parce qu'on sait qu'il n'arrive jamais d'événements, et personne ne donne le sou, parce que personne ne l'a. Non, tous ces damnés de la ville se débattent et se ruent à travers la boue et les voitures, dans l'étouffement, dans l'universel écrasement, cherchant, ceux-ci de l'argent pour acheter de l'amour, celles-là de l'amour pour acheter de l'argent, et, comme Ixion, étreignant une nuée, qui n'a pas même le mérite d'être propre, et d'où tombe une pluie boueuse qui fait des taches noires comme de l'encre !

Et vous, tandis que nous nous débattions au milieu de ce bruyant enfer, bien assis, les pieds sur les chetons, dans un fauteuil à oreilles, entouré de belles tapisseries, vous lisiez Rabelais et Dante ; et s'il vous plaisait de sortir, vous vous promeniez dans des chemins qui sentent bon, vous entendiez chanter les oiseaux, vous regardiez passer des paysannes nullement fardées de blanc et de rouge, dorées par le fauve soleil, et des paysans qui cherchent le million où il est, parmi les sillons creusés dans le sein de la terre féconde. Et qu'elle serait longue et enivrante, la liste des voluptés que vous savouriez avec une ironique joie ! Ne pas assister aux matinées où se débitent des poésies fabriquées dans les prisons, en même temps que les chaussons de lisière ; ne pas être convié à ces dîners en ville, où on essaye de manger des barbues déguisées en turbots, des roastbeefs

violetts comme l'iris qui tremble au bord des ruisseaux, de funestes foies gras chimériquement truffés de choses noires, et de boire des vins machinés par une chimie redoutable ; ne pas endosser l'habit en cœur pour piétiner dans ces soirées funèbres, où chacun dit à l'oreille de son voisin : « Si nous nous en allions ? » ne pas s'enfourner aux premières représentations, dans ces salles de théâtre dénuées d'air respirable, où on grille comme un beefsteak, où on étouffe, où on gèle, uniquement pour voir les têtes belles, mais connues, de Sarcey et de Lapommeraye ; ne pas entendre des princesses, des duchesses, de très grandes dames, aux corsages blancs ou couleur de rose, sur lesquels fleurissent de grands bouquets de diamants, parler exactement comme les bonnes dans *Le Roman chez la Portière*, d'Henri Monnier ; enfin, mon ami, n'entendre et même ne voir aucun piano ; ne pas relire Chamfort découpé en échos et nouvelles à la main ; ne pas être bloqué derrière un roman-feuilleton qui piétine sur place, et se refuse à avancer d'un seul pas ; ne pas se pâmer aux expositions partielles, devant des tableaux qui représentent un manche de couteau ou le spectre d'un morceau de fromage de Brie ; ne pas dévorer sous toutes les formes le néant, la négation, la fumée ; respirer de l'air, manger de la vraie viande, lire de la vraie poésie, sans être dérangé par les importuns, voilà quels étaient vos plaisirs, et volontairement vous sacrifiez tout cela, et vous revênez vous plonger dans la fournaise et dans le gouffre, et dans la gueule du monstre, et vous voulez votre part de nos cruelles joies et de nos enivrantes misères !

Eh bien ! mon cher Louis, vous êtes dans le vrai, et après avoir très bien dit, vous avez absolument raison de vous dédire, car, au bout du compte, Paris seul existe et il n'y a pas autre chose que Paris. Certes, j'ai bien peu voyagé ; mais chaque fois que j'ai été surpris loin d'ici par le retour de la saison où doit éclore le printemps, j'étais douloureusement stupéfait et déconcerté

en ne voyant pas de fleurs, et je me disais avec une abominable angoisse : « Eh bien ! où sont les fleurs ! » Car, en effet, ailleurs qu'à Paris il y a des cieux, des champs, des plaines, des rivières d'argent, des forêts, des ruisseaux cachés sous les feuillages noirs, des clairières, des roches, des antres verdoyants, de délicieux coins de d'ombre ; mais il n'y a pas de fleurs ! C'est ici, c'est chez nous seulement qu'on sait fabriquer ce produit miraculeux, ces pierreries vivantes, faites de carresse et de lumière, et qu'il y en a pour de bon. Quand nous voyons apporter au Luxembourg, par milliers et par myriades, les pervenches, ou les myosotis, ou les rosiers, ou les géraniums, et qu'on en brode uniformément des kilomètres de gazon, il semble qu'on a coupé tout cela dans une étoffe sans fin, régulièrement tissée et inépuisable ! Rien ne ressemble moins à une fleur qu'une femme, en dépit des madrigaux fossiles et de l'ignoble romance ; cependant la fleur et la femme se connaissent, sont complices et amies, font commerce ensemble, et on peut passer de l'une à l'autre, au moyen d'une transition qui ne soit pas trop tirée par les cheveux. Eh bien ! ailleurs il y a des reines, des princesses, des duchesses, des bourgeoises, des courtisanes, des filles du peuple, mais des femmes, cherchez ! Ils le savent, ceux qui ont fait le tour des villes et des capitales, une femme vraiment propre, peignée, lavée, baignée, lingeée, habillée, vous la trouverez seulement à Paris, et non pas ailleurs ! Et là il n'y en a pas qu'une, il y en a des centaines de mille, prodigieusement vêtues, sachant être belles, jeunes parce qu'elles le sont, mais aussi parce qu'elles veulent l'être, et représentant plastiquement l'idéal de la pensée humaine. Je sais bien que glorieusement fidèle au souvenir de la chère absente, vous êtes affranchi de tout caprice et de tout désir ; mais c'est amusant tout de même de posséder un harem démesuré, peuplé de houris pudiques et savantes, même quand on le regarde avec tranquillité et qu'on n'en veut rien faire !

A Paris tout le monde a de l'esprit, et, comme Balzac l'a si bien observé, du génie ! Oui, du génie ; il en faut pour être portier et se faire donner des étrennes énormes par des victimes qu'on tyrannise ; il en faut à Gavroche pour arracher son pain aux sombres Dieux de l'impossible ; il en faut même au ministre pour avoir lieu et pour ne pas rendre son tablier avant de l'avoir mis ! Et certes les Parisiens sont plus spirituels que tout, puisqu'ils se comprennent à demi-mot et même sans mot, et avec un clin d'œil échangé. Enfin, admirez ce mystère plus étonnant que ceux des religions ! en province, un homme intelligent se tient au courant de tout, lit les journaux, les livres, les brochures scientifiques, et il ne sait absolument rien ! Prenez le même homme, et mettez-le à Paris dans une chambre bien close, où il ne lira rien, où nulle nouvelle ne lui parviendra, eh bien ! il saura tout, sans exception, parce qu'à Paris l'idée se respire, et entre par les fentes des fenêtres, en dépit des rideaux, des capitons et des bourrelets.

Sur la cuisine, il y aurait bien un peu à dire ; mais enfin les chemins de fer n'ont pas été inventés pour des prunes, et en somme c'est à Paris qu'on mange les turbots de Dieppe, les carpes du Rhin, les truites de Remiremont, les pâtés de canard d'Amiens, et les meilleures truffes. Enfin, le plus grand mérite de Paris, c'est que dans cette ville sacrée, même l'oisif, l'inutile, le songeur qui ne fait rien du tout, est encore trop occupé pour écrire une lettre ! Ainsi je ne vous écrirai plus ; mais j'espère que dans huit jours d'ici, à peine, assis dans une salle à manger bien chaude, et mangeant des mets accommodés avec un jus sérieux, nous boirons ensemble un vieux vin que j'ai derrière mes fagots, et qui mettra sa joie et son héroïque chaleur dans nos poitrines.

# FEUILLES VOLANTES

1879-1880





# FEUILLES VOLANTES

1879-1880

---

1

## PENSÉES DE NEIGE

J'aime quelquefois, puisqu'il le faut ! le réalisme dans les romans et les contes ; mais je ne l'aime pas du tout dans la construction des traîneaux. Ces jours derniers, j'ai vu avec chagrin que les traîneaux qui sillonnent le Bois affectent des ressemblances d'animaux réels, tels que rennes ou cerfs, imités avec une fidèle platitude ; tandis qu'au contraire, le fait de voler comme une flèche sur les blancs tapis de neige éveille des sensations si idéales et surnaturelles, qu'un traîneau qui se respecte ne saurait trop représenter un animal purement chimérique, oriflan, tarasque, ou coquecigrue, tout en or, avec des ailes, des griffes, une gueule écarlate aux dents de crocodile et des yeux faits avec d'énormes ca-bochons, rubis ou saphirs.

D'ailleurs, un élégant traîneau se compose beaucoup moins encore de l'animal fabuleux qu'il représente que des jolies femmes qui sont dedans. Pour faire un tableau harmonieux au milieu de la divine, implacable et éblouissante neige, leur devoir est d'être charmantes ; qu'elles soient vêtues d'étoffes pompeuses et de fourrures inouïes,

pour pouvoir lutter sans trop de désavantage avec la blancheur infinie et sereine ! L'une peut être blonde et l'autre brune, mais c'est là un effet bien vieux ; pour l'œil d'un coloriste il est infiniment préférable qu'il y ait une blonde et une rousse, ou mieux encore que toutes les deux soient blondes, avec des chevelures de différents ors.

Le costume, les étoffes, les chaussures, les lèvres rouges, les prunelles qui brillent, c'est aussi le grand intérêt du patinage ! La vraie question, ce n'est pas d'écrire sur la glace un nom de baptême quelconque, entouré d'un paraphe aussi compliqué et touffu que celui d'un notaire ; c'est d'enflammer le blanc paysage avec les velours et les satins, jaunes, pourpres, émeraude, bleu marin, couleur de rose, et de montrer dans des patins des bottes écarlates ! Toutes forcément déguisées en russes ou en hongroises, les femmes glissent, agiles, aériennes, sur la glace, tandis que tout à l'entour s'élèvent des montagnes de neige.

Ah ! je la reconnais, cette neige douce, épaisse, moelleuse, infinie, qui toujours s'élève et s'augmente de la neige qui, sans repos et paisiblement, tombe du ciel ! C'est ainsi qu'elle tombait, pendant l'Année Terrible, que le poète a chantée. En ce temps-là, le grand sculpteur Falguière, voulant montrer que l'âme humaine dompte et pétrit non seulement les événements, mais aussi la nature, prit des blocs de neige, les entassa, les modela de sa main puissante et en fit la figure auguste de la *Résistance*. Frêle, mais invincible, accotée contre un rocher, elle croisait ses bras sur son torse nu ; et, les pieds crispés sur une pierre, les cheveux jetés en arrière, elle montrait d'un air de défi son visage héroïque.

Moulin aussi avait modelé des tas de neige, dont il avait fait un buste colossal de la République. Aujourd'hui, les statuaires ne sont plus au bastion 85 ; ils travaillent tranquillement dans leurs ateliers, dont les

poètes surchauffés atteignent à la coloration de la cerise mûre. Voyant cela, la Neige a pris le parti de faire des statues elle-même ; et en effet, voyez, dans ces blanches montagnes croulantes se détachent des figures aimées et bien connues.

Voyez ce long visage aux yeux ironiques et pensifs, au nez mince, au menton aigu, à la fine bouche souriante ; ces longues manches, ces mains spirituelles, ce torse agile orné de boutons énormes, ces jambes pendantes dans un large pantalon plus blanc que l'hermine et le cygne, n'est-ce pas Pierrot lui-même, sous les traits de mon ami Jean-Gaspard Deburau ?

Délivré désormais de la Vie, pleine de taches et de souillures, où rien n'est jamais réellement propre, il rayonne de la blancheur immaculée, de la blancheur immortelle, dans la blanche apothéose ; et il me dit, au moyen de sa pantomime si claire et si facile à comprendre : « Tâche de rester aussi pur qu'un Pierrot et d'éviter tout compromis avec les littératures classiques ; à ce prix, tu mériteras de revivre dans les idéales blancheurs de la neige sans tache. »

Jean-Gaspard n'est pas le seul pierrot que je rencontre dans ces blancs paysages ! Il y a aussi ces moineaux parisiens, si malins, qui savent tout, et qui fredonnent la dernière chanson de madame Judic, en ayant l'air d'insinuer négligemment que c'est là de la petite musique. Si artistes qu'ils soient, ils ont, pour le moment, renoncé à poser pour Giacomelli, et ils s'occupent du sérieux, de la nourriture. Observateurs comme de petits Gavarnis à plumes, ils ont constaté que l'État nourrit, au Jardin d'acclimatation et au Jardin des Plantes, une certaine quantité d'oiseaux officiels, et, bravement, ils s'en vont voler à ces aristocrates une bonne part de leur pitance. C'est, révérence parler, comme si un simple poète arrivait subrepticement à se faire jouer dans les théâtres subventionnés, si justement réservés aux académiciens.

Mais les pierrots ne se sont pas décidés pour ce moyen violent sans avoir demandé aide et secours à leurs confrères. C'est ainsi qu'ils n'ont pas même dédaigné mon petit jardin de la rue de l'Éperon, où j'ai eu soin de leur préparer, au beau milieu du tapis de neige, du pain émietté, servi sur des journaux politiques de différentes nuances. J'espérais ainsi connaître le fond de leur pensée ; mais mon attente a été déçue, car ils ont bien mangé le pain, mais ils ont entièrement dédaigné de s'instruire en lisant les feuilles publiques, et tout au plus ont-ils jeté un regard distrait sur le roman-feuilleton.

Les moineaux sont allés aussi au Luxembourg, sachant bien que le Charmeur, qui d'habitude vient passer avec eux de longues heures, trouverait moyen, malgré les intempéries, de leur offrir un goûter de sa façon. En effet, il le leur avait servi dans l'avenue des Platanes, sur une pierre bien nettoyée, et j'ai eu le plaisir de les voir prendre ce repas en sautant de joie et en battant des ailes. En même temps, je regardais la fontaine de Médicis, poudrée à blanc, et je voyais que le Cyclope, le noir géant Polyphème, qui, du haut de son rocher, menace Galatée et le bel Acis fils du dieu Faune, a l'air d'être tombé dans une gigantesque boîte de poudre de riz.

On se le rappelle, l'abominable Vandale qui, à l'Opéra, avait souillé d'encre le groupe de la Danse, avait continué au Luxembourg la même profanation. Je vois encore la pauvre Galatée ayant sur sa cuisse de marbre blanc de longues et ignobles traînées d'encre. Les chimistes à la nettoyer avaient perdu leur chimie ; l'encre avait bien disparu, mais il en était resté une trace grise, sale, obscure, encore plus affreuse que la tache elle-même. Mais enfin la Neige, la bienveillante Neige l'a cachée sous son aile blanche, et grâce à la Neige inviolée la jeune Néréide a retrouvé sa blancheur adorable.

Plus loin, à l'autre fontaine, où Carpeaux a représenté les parties du monde, la neige affine et embellit

les cercles de la sphère céleste, et les tortues du bassin ne lancent plus que des jets de glace immobile. Chose étrange! sous la neige inégalement répartie, c'est l'Afrique noire qui est devenue blanche, et l'Europe, à côté d'elle, semble noire. Ainsi, comme il vaut mieux tenir que courir, les parties du monde se donnent le bal masqué dès à présent, pensant d'ailleurs peut-être que, lorsque le moment sera venu, il leur serait difficile d'aller au bal de l'Opéra sans se faire remarquer.

Je pousse jusqu'à la Closerie-des-Lilas, où fleurissent maintenant de blancs lilas de neige, et devant laquelle le maréchal Ney, sur son piédestal, agite son épée, devenue une épée de neige. En revenant par le boulevard Saint-Michel, mes yeux s'arrêtent, doucement attirés, sur la verrière d'un atelier, dont les vitres sont damassés de grandes fleurs de givre. Hélas! c'est là que vivait, que travaillait cette femme au talent viril, madame O'Connell, dont nous admirons à la Comédie-Française des portraits d'une si large facture et d'une si belle couleur.

Quand Rachel mourut, en un dessin à jamais précieux, madame O'Connell la représenta couchée, morte, amaigrie, couronnée du noir laurier, dans la froide et muette solitude. Elle croyait avoir résumé ainsi la fin tragique de l'artiste, qui, après les tumultes du triomphe, tombe dans l'oubli et dans le morne silence. Elle ne savait pas, elle devait apprendre douloureusement par elle-même, que l'artiste peut avoir une fin plus cruelle que celle-là. Aujourd'hui, rassemblant sa vacillante raison, tourmentée par les perpétuelles obsessions du Rêve, elle se sent plus seule que la morte; et dans la triste maison, et dans le sombre jardin où elle est reléguée, quand la neige tombe et s'amasse, c'est avec une robe usée, trop étroite, qu'elle affronte le vent et la bise. Cette femme illustre va être sauvée, soulagée, secourue : mais pourquoi faut-il qu'on lui ait laissé le temps de souffrir?

La nuit est venue. A l'entrée d'une sombre rue à jardins, des gamins se battent à coups de boules de neige, et l'un d'eux, élégant et svelte, me rappelle la tournure de Déjazet, lorsque jouant l'anecdote de Brienne et costumée en jeune Bonaparte, elle commandait si vaillamment ces combats de boules de neige avec l'audace d'un héros et l'œil malin de Frétilton.

Plus loin, dans la rue, une femme qui, peut-être à cause de l'obscurité, me paraît géante, porte sur son dos un fardeau énorme, et cependant marche sur la neige à grandes enjambées. C'est sans doute une blanchisseuse qui emporte du linge ; mais elle me fait songer à cette blanche Emma, princesse de la Gaule, comme dit Alfred de Vigny, qui, pour qu'on ne pût voir sur la neige d'autres pas que les siens, emportait sur ses épaules son amant Eginhard. Le secrétaire de Charlemagne dut être bien content à ce moment-là, s'il croyait éviter ainsi la colère du terrible empereur ; mais plus tard, lorsque le bon Turpin l'eût marié à sa princesse, il devait penser souvent, non sans une certaine mélancolie, que s'il n'avait pas été sage, rien n'aurait empêché cette victorieuse de le prendre sous son bras, comme un petit chien, et de lui prodiguer, à son gré, des caresses ou des chiquenaudes.

Le boulevard, les jardins, les petites rues nouvellement bâties, autour de moi tout est blanc, et la neige tombe doucement, lentement, pareille à elle-même, comme les minutes de la vie. La blanche nappe me fait l'effet d'une immense feuille de papier écolier sans fin et sans limite, et me représente tout le papier blanc que le poète sera forcé de noircir avant de s'en aller dans le paradis des poètes, où il n'y a ni plumes ni encre, et où l'harmonieuse Lyre des Orphées guide, à travers les blanches nuées, le chœur éblouissant des Étoiles.

## PÉRIL EN LA DEMEURE

Comme on a pu le lire dans tous les journaux, il est question de supprimer le Musée du Luxembourg, d'abandonner à messieurs les sénateurs les salles qu'il occupe et de transporter tous les tableaux au pavillon de Marsan, ou au Palais de l'Industrie, ou, plus simplement... au Trocadéro! Comme il ne s'agit là que d'un projet et que rien n'est décidé encore, je crois pouvoir aborder cette question, sans toucher à la politique. Eh bien! je dis qu'il ne faut pas nous ôter les œuvres des maîtres contemporains et les emmener là-bas, dans une province reculée. Là où ils sont, ils servent au travail, à l'étude, à l'éducation des historiens, des poètes et des peintres. Mais voyez-vous un élève de Jules Lefebvre ou de Gustave Boulanger prendre son chevalet et sa boîte pour copier un tableau ou chercher un renseignement, un torse, une armure, un bout de draperie... au Trocadéro!

Il n'en reviendrait jamais, ou il en reviendrait avec les cheveux blancs; pendant ce temps-là, les impressionnistes, les tachistes, les *rienistes* auraient triomphé, et le monde serait envahi par des toiles qui ne représenteront rien du tout : un nuage, les cimes de trois arbres sans feuilles, un petit tas de poudre d'or sur un fond noir; n'importe quoi, pourvu que ce n'importe quoi exprime un coin du néant et un vague désordre d'idées!

D'ailleurs, il se présente une difficulté très grave :



c'est que les tableaux ne veulent pas s'en aller. Ils aiment à demeurer près du grand jardin de lilas et de roses, et surtout il leur plaît d'être regardés, admirés et compris par ce public très particulier du quartier de l'Odéon, qui n'a pas d'analogue au monde, car en ce pays bizarre on vit par la pensée et pour la pensée; et, hier encore, on y pouvait satisfaire sans dépenser d'argent, et même sans en avoir, les plus avides et les plus délicates exigences de l'esprit.

Voyez ce jeune homme au visage sévère, à l'œil d'aigle, à la bouche impérieuse et réfléchie : c'est un Daniel d'Arthez. Ses livres un jour remueront l'Europe et le monde. En attendant, il apprend, travaille, étudie, dévore l'histoire diplomatique, les traités, les archives, passe ses journées et ses soirées dans les bibliothèques, et ses nuits sous la lampe, dans une petite chambre de deux cents francs par an; et il mange une nourriture de restaurant, dont les petits oiseaux ne se contenteraient pas! Celui-là, à la fine moustache, à la belle chevelure, au sourire caressant comme celui d'une femme, est un Lucien de Rubempré; la Muse le berce et lui parle à l'oreille : il sera poète.

Ce quartier, je vous l'ai dit, ne ressemble à aucun autre. On y voit passer des vieillards aux cheveux blancs, proprement mais pauvrement vêtus; volontiers on les prendrait pour de petits rentiers qui tuent le temps, si ce n'était la noblesse de leurs traits, l'intensité de leurs prunelles flamboyantes sous d'épais sourcils, et la rosette de la Légion d'honneur qui brille à la boutonnière de leur redingote. Ce sont les savants, les après chercheurs de vérités, les penseurs qui se sont jetés dans le rêve effrayant des mathématiques, les chimistes, les Prométhées, les voleurs du feu et de la lumière, les physiologistes, et les anthropologistes, qui surprennent les secrets de la vie et recomposent son histoire. Eh bien! les tableaux aiment à être regardés par ces gens-là, qui, les uns avec l'intuition du poète, les autres avec

le regard de la Science, comprennent le sens des mythes et des symboles, les harmonies de la couleur qui chante et l'eurhythmie de la beauté humaine. Ils ne veulent pas du tout s'en aller au Trocadéro pour être sottement dévisagés par des voyageurs cosmopolites en chapeaux mous, vêtus de complets quadrillés, portant des lorgnettes en bandoulière, et par des misses ayant des sandwiches dans leurs sacs et lisant les *Guides* polyglottes du voyageur. Ils sont et veulent rester Parisiens et prétendent ne pas passer à l'état de bêtes curieuses.

Ah! ne détruisez pas ce Quartier Latin des-écoliers, des jeunes savants, des jeunes poètes, des artistes, qui existe encore, bien qu'il ait été envahi depuis quelques années par les fashionables amateurs et par les demoiselles à tignasses et à robes tapageuses! Je le répète, celui qui voulait s'instruire avait tout là sans argent, et pour compléter les leçons des écoles de la Sorbonne, du Collège de France, il trouvait, pour se retremper dans la nature, l'adorable jardin des Médicis, avec ses fleurs, ses ombrages, ses abris charmants; pour étudier le beau dans les chefs-d'œuvre de l'art, ce Musée du Luxembourg qu'on veut, sans façon, charger sur une charrette.

Les écoliers pouvaient lire pour rien les livres nouveaux; car il y avait pour cela une tolérance de tradition. Il était convenu implicitement qu'un exemplaire de chaque livre était sacrifié et pouvait être librement feuilleté sous l'Odéon par ces jeunes gens pauvres et anxieux, avides de tout connaître. Le soir, ils étaient reçus au théâtre en payant demi-place, et ainsi, pour des sous, ils entendaient *Phèdre*, *Le Cid*, *Polyeucte*, *Don Juan*, *Tartuffe*, *Le Misanthrope*. Hélas! depuis quelque temps, on s'applique à changer cela, et on aura bientôt retiré son âme et sa vie à ce vieux cher Quartier Latin!

Oui, tout cela s'en va, pièce à pièce. D'abord, sous prétexte que les habitants de la rue d'Assas éprouvent du matin au soir l'impérieux besoin de se rendre

directement au boulevard Saint-Michel, on a coupé le jardin par des grilles, par de belles rues bêtes. On a détruit la Pépinière, ses bosquets sauvages, son rosier centenaire, son jardin fruitier, sa collection de vignes, unique au monde. On a haché l'allée de l'Observatoire et on y a installé des squares d'aquarelle, ornés de statues utilitaires, représentant la Civilisation ou l'Agriculture. Le vieux jardin n'est plus bon pour rêver et lire; on dirait qu'on l'a décoré ainsi pour y tenir une petite Bourse.

Le théâtre a retiré aux étudiants le privilège de la demi-place, ce dont ils se sont d'ailleurs consolés facilement, depuis que les directeurs de l'Odéon ont renoncé aux poètes pour ne plus jouer que des pièces à chiens et à trompes de chasse. — « Faites ce que vous voudrez, mais gagnez de l'argent! » disait cyniquement à un de ces industriels un ministre fantaisiste...

Cet homme frivole ne songeait pas à ceci, que tous ces étudiants privés d'*Horace*, de *Cinna*, de *Britannicus*, des *Plaideurs*, que tous ces convives chassés du festin de la poésie devenaient des convives acquis à la brasserie, à la taverne, au caboulot, aux marchands de bocks, de tartines et de soupe à l'oignon, au *Bas-Rhin*, au *Hébé*, à la *Taverne des Escholiers*, au *Bar*, au *d'Harcourt*, au *Médicis*, au *Luxembourg*, au *Muller*, à la *Source* et au *Tire-Cœur!*

Maintenant on veut leur ôter le Musée; c'est la fin. Ce fut déjà comme un deuil pour les jeunes générations lorsque, par une mesure qui du moins avait pour elle l'excuse de la nécessité et de la justice, on transporta au Louvre les chefs-d'œuvre célèbres des peintres morts déjà depuis un certain nombre d'années. *L'Apothéose d'Homère*, par Ingres, semblait ne pouvoir être mieux placée que dans le quartier où l'on croit encore à la poésie. Les jeunes gens venaient admirer avec respect, assis sur son trône d'ivoire, dans un temple ouvert sur l'azur, le chantre divin, le porte-lyre, entouré des

poètes sortis de son flanc et adoré par Alexandre de Macédoine, à l'armure d'or, tandis qu'à ses pieds, ses deux filles pensives et farouches, Iliade, armée du glaive, drapée dans un fauve manteau couleur d'incendie, et Odyssée, vêtue de vert-de-mer, et tenant en main une rame, regardent fièrement l'immuable éternité.

Ils contemplaient, entre cent chefs-d'œuvre, la barque où le Dante et Virgile voguent sur le sombre flot infernal dont les pâles damnés fendent l'écume, et cette autre toile idéale de Delacroix, *Les Femmes d'Alger*, où la couleur est une floraison extasiée, et où les roses de la chair éclosent comme dans un jardin d'ivresse et de joie. Le *Chérubini* d'Ingres, par son audacieuse apothéose, leur montrait que, même dans la réalité et parmi les platitudes de la vie bourgeoise, la Muse peut se rendre visible pour l'artiste convaincu et sincère et que, dès ce monde, elle peut lui tendre de sa main divine la récompense attendue, chèrement désirée, gagnée par tant d'efforts, de luttes et de souffrances : le vert, le sacré, l'immortel, l'effrayant, le sombre laurier!

On a emporté au Louvre, qui est un beau musée, mais situé trop près des Magasins du Louvre et de leurs bouquets de roses et de violettes faits avec des foulards; on a emporté, dis-je, ces toiles-là et bien d'autres, mais il en reste assez pour élever des générations d'artistes et pour réjouir d'honnêtes gens, épris de science et de vérité, qui ne passent jamais l'eau et qui ne font pas partie du Cercle des Mirlitons, ni d'aucun autre cercle. Le Musée du Luxembourg serait encore une collection de premier ordre, quand même il n'y resterait que des Regnault : *Le Maréchal Prim*, tête nue, passant sur son noir cheval, au milieu des acclamations de la foule aux mille têtes; et *l'Exécution dans l'Alhambra des rois maures*, où l'impassible bourreau, dont le calme fataliste résume tout l'Orient, essuie son épée sanglante, tandis qu'à ses pieds, sur les marches,

le supplicé décapité git dans une mare de sang; et la délicieuse aquarelle de femme rose aux dentelles noires, qui a ses amants passionnés, comme une vraie femme.

Il était bon que les jeunes gens pussent voir chaque jour ces œuvres d'un jeune homme de génie, si ingénieux et hardi coloriste, qui avait broyé sur sa palette de la vie et de la lumière, et qui, frappé d'une balle au front, est mort comme un héros pour la patrie, lorsque que son œuvre était plein d'espérance et que les premières brises du matin jouaient encore dans sa noire chevelure.

Mais, d'ailleurs, au Luxembourg il ne reste pas que des Regnault. Il y'a encore *L'Orgie romaine*, de Couture, avec ses philosophes silencieux, ses femmes nues, ses amphores renversées et ses guirlandes de fleurs jonchant les dalles. Il y a *L'Excommunication*, de Jean-Paul Laurens; de Meignan, *Le Départ des Normands pour la conquête de l'Angleterre*; *La Prise de Corinthe*, par Tony Robert-Fleury; *Les Nymphes*, de Henner; *Le Combat de coqs*, de Gérôme; *la Nature morte* de Volton; *La Vérité*, de Lefebvre; *Le Marchand d'esclaves*, de Victor Giraud, qui, lui aussi, est mort tout jeune, pour avoir fait son devoir de citoyen, et beaucoup d'autres toiles illustres qu'il me semble indispensable de ne pas emporter au banal Trocadéro, ni même au pavillon de Marsan!

C'est surtout parmi les statues que le coup d'État projeté a jeté une douloureuse consternation. *Les Gracques*, de Guillaume, conspirent évidemment, et, cette fois, avec plus de raison que jamais. *La Baigneuse*, de Schœnewerke, ne sait plus où elle doit tremper son pied dans l'eau. *Le David*, de Mercié, songe sérieusement à se défendre avec le sabre de Goliath, et *L'Ariane*, d'Aimé Millet, pleure, désolée et stupéfaite. Abandonnée dans l'île de Naxos, elle a vu venir à elle Bacchos pareil aux femmes, avec ses attelages de panthères et ses

---

Bacchantes échevelées. Elle a été aimée là même où elle avait été méprisée et trahie. Mais elle sait bien qu'au Trocadéro ce serait sans ressources, et qu'il n'y viendrait que des Anglais en voyage, des tramways et des sergents de ville.

---

## 3

## POMMES DE TERRE FRITES

A Paris où le climat, comme beaucoup d'autres choses, est devenu fantaisiste, ce qui affirme réellement le retour de l'hiver, ce n'est pas la glace, ni la neige, ni les fourrures, ni même le premier bal, car souvent ce premier bal jaillit comme un lys à propos de rien, et avant que le couturier ait eu le temps de machiner ses robes triomphales. Le vrai signe de l'hiver, c'est la poêle du marchand de marrons sur son brasier rouge, devant les boutiques des cabarets, vous envoyant au passage, dans l'air que glace la bise, sa bonne odeur de châtaigne grillée. Mais mille fois plus décisif encore est le chant des pommes de terre frites qui, dans une mer de graisse bouillante, crépitent et frémissent, se dorant peu à peu dans la fournaise, et nous rendent, sur leur robe éblouissante comme celle de Peau-d'Ane, toutes les ardeurs et toutes les fauves splendeurs du soleil envolé.

Rien n'est plus joli qu'une pomme de terre frite, colorée comme l'ambre et comme la topaze, mais vivante, appétissante, saupoudrée de bon sel, comme une fleur est poudrée de givre, et surtout rien n'est plus blond sur la terre ! Les Grecs, qui comparaient la majesté de la déesse Héra à celle d'une oie grasse, n'ont eu que le tort de ne pas connaître le précieux légume, sans quoi ils n'auraient pas hésité à nous montrer Cypris, mère des sourires, blonde comme les pommes de terre frites !

Avant qu'un architecte criminel ait rendu le Pont-Neuf régulier et sinistre comme une tragédie classique,

ce pont était un admirable reste du vieux Paris. Au lieu des trottoirs plats et bêtes qui ont l'air d'avoir été coupés dans une étoffe au mètre, il y avait des trottoirs pavés, irréguliers. Sur ces trottoirs, des vieux bizarres et des sorcières de Macbeth, mais gaies, tondaient les chiens et coupaient les chats, tandis que sur leurs sellettes, des cireurs dont la race a disparu, au milieu d'une foule turbulente, rendaient les bottes des passants plus brillantes que des miroirs. Les hémicycles, qui aujourd'hui ne servent qu'à encadrer des bancs où personne ne s'assied, si ce n'est l'ouragan et la tempête, étaient des boutiques ouvertes, où on vendait des bretelles, des chaussons de lisière, du nougat rouge, des choses diverses, mais parmi lesquelles surtout flamboyait la boutique de la friteuse.

Les pommes de terre frites, les beignets, vous jetaient leurs parfums aux narines, et l'écolier, l'enfant, la fillette, se régalaient en passant, avec une indicible joie ! Car la pomme de terre frite, si luxueuse, à la fois un gâteau, un plat chaud, un entremets, est le trésor du pauvre ; elle n'est pas seulement délicieuse, elle est sacrée, comme tout ce qui ne coûte qu'un sou.

C'est chez cette friteuse-là que Grassot enfant se créait un capital, car s'étant procuré, par ses intrigues, un vieux bouton en cuivre qu'il martelait et retouchait jusqu'à ce qu'il lui eût donné l'apparence d'une pièce de six liards, il achetait pour un sou de pommes de terre frites, et se faisait rendre deux liards. Mais, souvenir infiniment plus poétique, c'est là aussi qu'apparaît pour la première fois dans l'histoire Marie Duplessis, celle qui devait être la Dame aux Camélias. Roqueplan, dans son beau livre de *Parisine*, raconte merveilleusement cette historiette. Il vit la fille d'Ève, encore enfant et alors maigre comme un manche à balai, délicate, dit-il, et malpropre comme un colimaçon mal tenu, qui mordait dans une pomme verte. Elle y mordait, mais sans volupté, car l'objet de ses vœux, ce



n'était pas ce fruit du paradis, c'étaient les pommes de terre qui achevaient de frire dans la graisse tumultueuse. Elle les regardait, de ses beaux yeux impérieux et avides, mais comme un pauvre regarde les louis d'or à l'étalage du changeur ; en effet, entre elle et cet idéal il y avait un abîme, et elle n'avait aucun moyen de se procurer la croquante friandise. Roqueplan, qui avait le regard si rapide, lut tout cela dans ses prunelles, acheta un gros cornet de pommes de terre frites et le mit dans la main de la petite qui, sans murmurer un remerciement, rayonnante et la tignasse emmêlée, s'en alla avec une joie farouche. Donc c'est à l'auteur de *Parisine* qu'on a dû cette svelte courtisane, plus pareille à une grande dame qu'une goutte d'eau à une autre goutte d'eau, car, de ce moment-là, avec la nette intuition de la Parisienne, elle avait compris qu'une fille peut avoir pour ses beaux yeux tout ce qui a la couleur de l'or. Au temps de sa gloire, Marie Duplessis n'avait jamais faim ; ce n'est pas parce qu'elle était phthisique, c'est parce qu'elle se rappelait ses premières pommes de terre frites, et elle désespérait de jamais pouvoir retrouver les bienheureuses et pénétrantes jouissances que lui avait données ce festin tombé du ciel.

Les friteuses de la rue n'ont plus la tournure de celles d'autrefois. Cependant, rue de l'Éperon, dans une espèce de placard peint en brun Van-Dyck, et creusé à côté de la boutique d'un boucher, on en trouve encore une qui appartient à la grande école. Sa tenue est irréprochable. Une robe en orléans gris, un fichu, un tablier blanc et des manches blanches comme la neige. Ses traits sont nobles comme ceux d'une matrone romaine. Avec de mates pâleurs d'ivoire, comme le visage d'une Yolande dans les cires de Cros, elle est coiffée d'un bonnet tuyauté, surmonté d'un mouchoir blanc attaché sous le menton, et sous lequel brillent, avec une nette propreté engageante, des bandeaux lissés, comme les portaient Taglioni et Fanny Ellsler.

C'est avec des gestes de prêtresse que, l'écumoire à la main, elle égoutte les pommes de terre puisées dans la graisse bouillante sur le rouge feu de coke. A l'heure du déjeuner, dans ce quartier de marchands de papiers, de fondeurs, de brocheurs, de stéréotypeurs, les ouvriers, les apprentis, les ouvrières, assiègent la petite boutique, les uns apportant leur assiette, les autres se contentant du cornet de papier qui, après le repas, leur fournit la lecture, et cette part de poésie sans laquelle aucune créature ne peut vivre.

Ce n'est pas figurativement, mais au pied de la lettre que j'ai pu nommer la pomme de terre frite un beignet. La pomme de terre soufflée, croustillante à l'extérieur, creuse au dedans, qui a fait la fortune de plusieurs cafés, a été trouvée par hasard, comme la plupart des grandes inventions. Il y avait, dans un restaurant célèbre, un riche habitué, un comte maniaque, ayant le droit de l'être pour ses millions, qui venait à heure fixe, mais voulait être servi immédiatement, sans attendre même une demi-minute. Il entrait dans la salle à midi précis, et il fallait qu'à midi on eût placé devant lui son filet entouré de pommes frites. Un jour, midi sonne, et le comte n'entre pas. Que faire? Voilà le restaurant sens dessus dessous. Le patron envoie prévenir l'entremetier, qui retire les pommes de terre du feu, les égoutte et attend, prêt à remettre la poêle sur le fourneau, dès qu'il sera averti par les garçons postés en sentinelle, ce qui fut fait. Mais, ô miracle! soumises à une seconde cuisson, les pommes de terre se gonflèrent, prirent cet aspect de soufflés qui est leur séduction suprême; la pomme de terre frite-beignet était trouvée!

Le repas le plus étonnant qui certainement ait eu lieu à Paris, m'a été raconté par Jules Janin, qui était un des huit convives; les autres étaient des grands seigneurs et de grands artistes. A l'ancien café Riche, où il y avait un friturier de premier ordre, fut donné ce repas exclusivement, uniquement, littéralement com-

posé de pommes de terre frites. Elles étaient servies en petite quantité, brûlantes, sur un plat d'argent, si croquantes qu'elles semblaient sèches comme des morceaux de bois ; mais elles furent, sous la dent, tendres, délicates et savoureuses. Sans autre chose, accompagnées de rien du tout, formant à elles seules l'héroïque menu, pendant trois heures, les pommes de terre frites parurent et disparurent, les plats succédant aux plats, tandis que coulaient, savamment dégustés, les vins les plus illustres : Haut-Barsac, Clos-Vougeot, Romanée-Conti, Madère sec, Sicile blanc, Muscat de Gemenos, Sillery blanc, Bourgogne mousseux, Laffitte, Château-Margeaux. Au moment où on eût mangé les potages, (mais il n'y avait que des pommes de terre frites,) le Madère sec, le Loka, le vin d'Agriente ; au moment où on eût mangé les huîtres et les poissons cuits à l'eau de sel, le vin de la Ciotat et le Frontignan blanc ; au milieu du premier service, le Sillery blanc, la Tisane à la glace, le Bourgogne mousseux, le vin des coteaux de Saumur, le Langon ; vers la fin du premier service, le Laffitte, le Saint-Émilion, le Haut-Barsac ; et enfin avec les rôtis, à l'entremets, à l'heure du fromage et des salades, et pour le dessert, (tous plus que jamais représentés par les sèches et croquantes pommes de terre frites,) le Clos-Vougeot, le Romanée, le Nuits, le Volnay, le Roussillon, le vieux Porto, le Morachet, la Blanquette de Limoux, le Val-de-Peñas, le vin de Paille, le vin cuit de Provence, le Muscat rouge de Toulon, les vins de Schiras, de Chypre, de Santorin, de Ténédos, de Chio, le Canaries, le Constance, et toujours, se succédant, les petits plats de pommes de terre frites, et à ce festin mémorable personne ne fit de tirades, chacun se contenta de dire un mot à son tour, nul convive ne raconta ses bonnes fortunes et ne dit de mal des femmes, et tout le monde eut vraiment de l'esprit, comme il convient dans une fête donnée en l'honneur des pommes de terre frites !

---

## 4

## DOCUMENTS HUMAINS

En thèse générale, je suis pour ne rien tuer. Cependant, si cela était possible, il serait bon d'égorger quelques lieux communs ; car ce sont eux qui font un simple crétin de l'Homme, à qui Dieu avait donné un visage sublime, en lui ordonnant de regarder les cieux ! Qu'est-ce, au juste, qu'un LIEU COMMUN ? C'est une plate et vulgaire niaiserie exactement contraire à la vérité, mais que tout le monde répète, parce que tout le monde l'a entendu répéter par tout le monde. Je choisis au hasard : il n'y a qu'à mettre la main dans le sac ! Un des lieux communs les plus répandus et les mieux accrédités consiste à dire que le costume moderne est hideux. Il est, au contraire, superbe. Un temps viendra où cette vérité éclatera avec évidence ; mais ce sera seulement dans quelques milliers d'années, quand on découvrira les images de nos contemporains en organisant sur le sol que Paris occupe aujourd'hui des fouilles pareilles à celles qu'on vient d'exécuter dans les plaines de la Troade.

Oui, le costume moderne est essentiellement beau ! Je ne parle pas de celui des femmes, parce qu'alors il me serait trop facile d'avoir raison. On peut remonter bien loin dans l'histoire sans trouver un vêtement comparable à celui que nos femmes portent aujourd'hui. Il est beau, surtout parce qu'il épouse et accuse les formes, et parce qu'il s'assoit et s'accorde à la magnifique struc-

ture du corps humain. On ne fera jamais rien de supérieur aux robes princesse, collantes du cou jusqu'aux pieds, dont le thème est ainsi irréprochable, mais où la fantaisie a jeté une incroyable richesse, broderies, étoffes brochées, gammes de tons obtenues par la diversité des étoffes d'une seule couleur, ornements où se multiplie l'inépuisable invention du décor. Fantastique, effrayant, charmant, à la fois voluptueux et chaste et plein d'étonnantes surprises, ce costume, qui surtout a la gloire d'être étrange, — qualité sans laquelle rien de moderne n'existe! — permet l'initiative et le cachet individuel. Il admet tout et sait tout employer, les toisons, les plumes, les fourrures, et jusqu'aux plumages bêtes. Aux fêtes de la reine d'Angleterre, une lady audacieuse et naturaliste portait dans les cheveux un perroquet, un vrai perroquet... et c'était superbe!

Mais c'est seulement le costume des hommes dont je veux parler ici, car il faut prendre le taureau par les cornes et mettre les pieds dans le plat, et il ne faut pas même hésiter devant la glorification du chapeau tuyau de poêle! Peut-être serait-on tout de suite de mon avis en ce qui concerne l'habit noir de soirée, qui, évidemment, possède un style et une grâce particuliers. Mais je passe tout de suite au vêtement de la rue et de la ville, au costume tout à fait moderne de ces cinq dernières années, veston et jaquette; c'est celui-là que je prétends louer avec une admiration sincère.

Comme le costume des femmes, il a l'immense avantage de dessiner et de montrer les formes, bien qu'il ne soit pas collant. Cet habit de tous les jours force à être élégant, à avoir du galbe. Il est très difficile à porter, — mérite rare entre tous! — et ne prête pas sa réelle distinction au premier venu. Pour le bien porter, il faut être gracieux, élégant de corps, bien fait, et cet habit lesté et dégagé ne s'arrangera jamais avec un ventre : aussi ne doit-on pas avoir de ventre! Sa coupe est à la fois hardie et simple; quant à ses couleurs si

souvent décriées, gris, brun, amadou, feuille-morte, ce sont les seules qui, chez nous, puissent s'harmoniser avec le ciel, avec les maisons et surtout avec le pavé. Mais la gloire suprême de notre veston, c'est qu'il se refuse à déguiser l'intrigant et le paltoquet et ne va bien qu'à d'honnêtes épaules.

Le dernier des cabotins, par exemple, peut avoir l'air d'un seigneur, en costume Louis XIII ; mais en habit de ville, il a l'air de ce qu'il est. Avec cet habit net et correct, pas de feinte possible, et les marchands de n'importe quoi ne s'y trompent pas. Arrivent dans le même hôtel deux jeunes gens du même âge, ayant la même coupe de cheveux et de barbe, portant des vêtements identiques, sortis de chez le même tailleur, l'hôtelier n'aura pas besoin de réfléchir pour dire à l'un des deux : « Monseigneur veut-il me suivre ? » et à l'autre : « Entrez, mon garçon ! »

Les amateurs de couleur locale, qui ne voient pas le pittoresque à moins qu'il leur crève les yeux, se désolent surtout, parce que, le même costume ayant été adopté par tous les peuples du monde, il est, à ce qu'ils croient, difficile de savoir si on est à Londres, à Madrid ou à Paris ; et ils prétendent qu'on peut même aller jusqu'à Lima sans être bien certain d'avoir dépassé Asnières. Ai-je besoin de dire que leur généreuse inquiétude est fondée, non seulement sur une observation superficielle, mais sur un manque absolu d'observation ? Oui, il est très vrai que la jaquette et le veston ont conquis l'univers, comme firent jadis Bacchos et Alexandre ; mais il n'est pas vrai du tout que ce vêtement ne varie pas d'un peuple à l'autre ; car chaque peuple, qu'il le veuille ou non, lui impose ses idées, sa fantaisie particulière et sa manière d'être.

Comparez un Français et un Anglais en habit de ville ; vous verrez entre eux des différences radicales, qui tiennent à l'essence même de l'individu, à son être moral et politique. Le peuple anglais est le plus libre

de tous les peuples, mais il lui est très facile d'adopter une règle et de la suivre. Au contraire, le Français est souvent très peu libre, mais il n'est jamais soumis et il n'abdique pas son libre arbitre, même en faveur d'une règle qu'il a inventée lui-même. Ayant la conscience indéniable de sa dignité et ne désirant plaire qu'à lui-même, l'Anglais se rassemble, forme un tout, n'a nul besoin de se répandre au dehors. Le Français, à qui rien d'humain n'est étranger, est tout expansion, veut et sait charmer tout, et jette sans cesse au dehors son esprit et son âme : de là la manière très diverse dont l'Anglais et le Français portent le veston !

Le costume anglais est plus haut montant que le nôtre. Les parements, les revers, tout petits, sans velours ni soie, restent toujours pareils à l'habit. Le tout est un peu plus juste, un peu plus étriqué aussi que chez nous. Le col de la chemise, droit, est beaucoup plus bas que le nôtre, et ferme plus ; les poignets sont plus petits aussi. En somme, on voit moins de blanc que chez nous. Les Anglais ne mettent pas du tout de fantaisie dans le costume. Leurs habits sont toujours des *complets*, et faits d'une seule étoffe. Chez eux, quand il y a une mode, tout le monde l'adopte. Le costume est alors une affaire de caste, tandis que chez nous c'est une affaire d'individus. L'an dernier, à Londres, tous les élégants portaient des complets gris de fer très justes, avec des chapeaux tuyau de poêle, tous parfaitement semblables. C'était un uniforme. Au moment même où j'écris, il y a deux cravates, toutes les deux fort laides, auxquelles ne sauraient se soustraire les gentlemen anglais qui tiennent à la respectabilité ; l'une est violet-rouge (Magenta,) l'autre d'un bleu faux.

Le Français ne saurait être ainsi dompté et enrégimenté. Aussi, chez nous, le costume reste juste, mais tous les détails vont s'élargissant, la manche, le parement et même le pantalon, bien que nous ayons abandonné la mode du pied d'éléphant, — mode, d'ailleurs,

contraire à l'idée moderne, puisqu'elle dénaturait la forme. Ce mouvement s'accroît à mesure qu'on avance vers le Midi. L'Italien, même s'habillant ici, ouvre et élargit tout, par un besoin naturel de splendeur et d'emphase. Les peuples d'origine latine se reconnaissent au nœud volumineux de la cravate. Jamais un Anglo-Saxon ne montre une cravate émergeant sur les habits.

En France, d'ailleurs, tout est au goût de chacun. Le veston, capricieux comme une femme, peut avoir trois boutons, ou deux, ou un seul bouton; et même, si on le contrariait, il n'en aurait plus du tout. Dans la rue, le 1<sup>er</sup> janvier 1880, un Français très élégant offre à peu près l'aspect que voici : chapeau très bas à petits bords, (le rêve de Roqueplan!) ou bonnet de fourrure, car depuis quelques mois nous tendons à devenir plus russes que la Russie. Chemise avec un col tout droit et presque fermé. Grand pardessus noir, descendant jusqu'au milieu des jarrets, avec collet et parements de fourrure. Pantalon d'étoffe anglaise; guêtres en drap jaune sur des souliers très pointus. Gants chamois clair, avec des broderies bleu foncé sur les coutures; pardessus le gant, mitaine avec un ruban au poignet. Comme canne, un jonc, surmonté d'une boule en acier ou en nickel.

On sait quelle variété peut offrir l'habit noir et combien l'habit noir d'un vieux professeur ressemble peu à celui d'un maître-d'hôtel ou d'un président de comice agricole! Même parmi les habits noirs bien faits, acceptables, il y a des nuances infinies. Les gens du monde se reconnaissent entre eux, par une sorte de franc-maçonnerie, à certains détails de l'habit noir. Le revers monte sur le col, en faisant un tout petit triangle. Plus de fleurs à la boutonnière; il est de bon goût de n'y rien mettre du tout. Le gilet est moins décolleté que ces années dernières; il y a des gilets tellement montants qu'ils ne laissent plus voir à la chemise qu'un seul bouton, assez gros, fait d'une perle noire. Le nœud de la cravate



blanche est devenu tout à fait horizontal, et la cravate est retenue, de chaque côté du nœud, par deux petites épingles apparentes, à têtes de perles. Le pantalon s'est élargi. Les souliers, en peau anglaise glacée, minces comme une feuille de papier, sont très découverts à la cheville, ornés d'un nœud de ruban imperceptible ou d'une toute petite boucle, et laissent voir des chaussettes de soie de couleur très sombre, brunes, marron, bleu foncé, ou noires avec des pois très petits de toutes les couleurs.

Cependant, il y a des gens qui s'habillent mal. Mais il y en a eu dans tous les pays et dans tous les temps, à Babylone du temps de Sémiramis, et à Rome, du temps de l'empereur Héliogabale. En général, défiez-vous des jugements absolus. Il est évident qu'en principe les meubles du premier empire sont fort laids et que les meubles Louis XV sont fort beaux; toutefois, il y a eu de mauvais ébénistes sous Louis XV, et il y en a eu quelques-uns de très remarquables sous Napoléon. Les modes les plus élégantes n'empêchent pas Jocrisse d'avoir l'air jocrisse; mais il est certain qu'un Français moderne peut être très bien habillé s'il y met un peu de génie; et vienne un nouveau Balzac, il ne sera pas embarrassé pour costumer d'une manière charmante les acteurs de sa nouvelle *Comédie Humaine*. — Mais, dira le sceptique, il n'en viendra pas! — Eh! qu'en savez-vous? Il y a encore sur la terre des de Marsay, des madame Marneffe, des Diane de Maufrigneuse, et Dieu n'a pas encore usé toute l'argile avec laquelle il pétrit, lorsqu'il le veut, les Aristophane et les Shakespeare.

## 5

## CHOSSES DIVERSES

Comme personne ne l'ignore, la Science vient d'inventer un papier qui absorbera les rayons du soleil et les emmagasinerà. On rangera dans une armoire son papier imprégné et saturé de soleil; le soir venu, on le sortira, on le dépliera, et alors la maison s'emplira de l'éclatante clarté du jour. Ainsi Phœbos Apollon, le Porte-Lumière, le tueur de Python, l'Archer qui lance des flèches, le Dieu aux cheveux d'or, deviendra un objet de papeterie et se vendra à la main, par cahiers de vingt-quatre feuilles, comme le papier sur lequel nous écrivons ces frivoles Études. Attention! garde à vous, compositeurs de romances et de nocturnes! Il n'y aura plus de nuits, et les thèmes poétiques fournis par la nuit vont disparaître sans retour. Le roi Zeus, désirant prolonger son amoureuse nuit avec la belle Alcmène, pourra, s'il le veut, continuer à envoyer son messager Mercure corrompre la déesse Nuit; mais ce sera comme s'il avait chanté : *Femme sensible*, si n'importe qui s'avise de tirer de sa poche un morceau de papier solaire.

Ce papier, — soyons sincère, — n'est pas encore entré dans le commerce; mais le célèbre Edison vient d'inventer, à l'usage des ménages médiocrement riches, une lampe électrique des familles, qui éclairera aussi bien que la bougie Jablochkoff, et qui coûtera vingt-cinq sous. O blancs effets de lumière, à l'aide desquels

la Féerie du Châtelet et de la Porte-Saint-Martin remplaçait les magiques surprises de la poésie, que vont devenir les auteurs dont vous faisiez la gloire, quand la cuisinière bourgeoise, en épluchant ses légumes, vous réalisera comme un phénomène quotidien, sans affecter pour cela aucune prétention à l'Académie?

Oui, la lampe Edison a lui, nouvel astre, et ses actions, émises à cinq cents francs, sont rapidement montées à vingt mille! C'est ainsi que les mythologies succèdent les unes aux autres; car assurément ceci est un miracle aussi merveilleux à lui seul que tous ceux dont les Religions nous enseignent la belle histoire. A l'avenir, les Camoëns ne seront plus réduits à écrire des vers à la clarté lancée par les yeux de leur chat, car, d'ici à cinq minutes, la lampe Edison va nous arriver d'Amérique; et, franchement, l'Amérique nous devait bien cela, après les abominables nouvelles dont elle nous envoie la primeur.

En effet, ses Observatoires, ses impeccables Observatoires, qui déjà nous avaient prédit tous les fléaux dont nous venons d'être accablés : le froid intense, les montagnes de neige, la Seine gelée, la brutale et féroce débâcle, nous promettent, pour la fin du présent mois de janvier, une seconde représentation et une éclatante reprise de ces divers phénomènes.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Acculée, domptée, emmagasinée dans des morceaux de papier, poussée dans ses derniers retranchements, se voyant près d'être réduite en esclavage par les découvertes des chimistes et des physiciens, la Nature jouit de son reste et, par de suprêmes convulsions, s'efforce d'affirmer sa mourante indépendance. Dans le cas présent, elle suit la tradition consacrée dans les Cirques, où un tour n'est réputé réussi que s'il est réussi deux fois de suite; et elle se regarde comme engagée d'honneur à recommencer les exercices que nous venons d'admirer. Espérons en sa faveur qu'elle en viendra à bout aussi bien que la

première fois; mais il ne faut pas qu'elle se flatte de faire mieux.

Avec ses longues gelées, elle a créé la faim, la misère noire, la cessation des travaux; elle a noyé un certain nombre de patineurs obstinés; puis enfin est venu le tableau à effet, celui de la débâcle. Le pont des Invalides, en construction, a été emporté comme une plume, et les bateaux de bains, solidement amarrés, se sont mis à s'enfuir, aussi rapidement que la guerrière Atalante, poursuivie par Milanion. Les bateaux servant à des industries diverses ont été envahis par l'eau, noyés, et les mariniers qui les habitent ont dû déménager à la hâte leurs meubles et leurs effets. Les maisons du quai ont recueilli ces mobiliers sans domicile, et les cours y sont pleines de lits, de matelas, de tables, de malles, entassées comme après une guerre ou un incendie.

Même, l'eau de la Seine a un peu inondé les caves, et de sa verte langue elle a léché le pied des maisons; mais elle s'est arrêtée, en somme, contenue par la puissante maçonnerie des quais. Si elle tient à se surpasser elle-même vers la fin de janvier, il faudra qu'elle vienne à bout de cet obstacle, qu'elle parcoure les quartiers et les rues de Paris, comme un flâneur à qui les heures appartiennent, et que, cette fois-là, elle pénètre partout. Toutefois, j'incline à penser qu'elle n'entrera pas au Jockey-Club, car, ainsi que nous le voyons par les récents ajournements, il est diablement difficile d'y entrer!

Et c'est là ce qui fait la force de ce club illustre. Il est le premier, le plus ancien, le plus vénérable de tous. L'honorabilité de ses membres est hors de toute atteinte, et il peut montrer avec orgueil le tableau où sont inscrits les noms des gentilshommes morts pour la France pendant la guerre de 1870. Le Jockey-Club, tenant à rester bien composé, a eu soin de proposer aux aspirants qui en sollicitent l'entrée des conditions impossibles à réaliser, notamment celle-ci : ils doivent avoir, possé-

der, nets et liquides, vingt-cinq mille francs de rente ! Or, qui ne le sait ? depuis que la fièvre de l'or, l'agitation financière, le tripot, les Compagnies à la vapeur, les émissions d'actions exaspérées, se disputent la fortune publique, il n'existe plus personne qui possède cette fortune-là.

Ceux qui sont dans les affaires ont deux, trois, dix millions, mais d'une manière vague et flottante. Ils les ont eus hier et ils les auront demain ; peut-être les ont-ils encore à l'heure qu'il est ; mais ils ne les gardent jamais avec assez de suite pour avoir le temps d'adresser une demande au Jockey-Club et d'en attendre le résultat. Quant au propriétaire foncier, qui se contente de son château et de ses terres, qui ne joue pas, qui ne trafique pas et possède réellement, en terres, bois et prés, vingt-cinq mille francs de rentes, dévoré par la grêle, par les réparations, par les inondations, par les pauvres qui, mourant de froid, lui volent ses arbres, et à qui il ne peut en vouloir, payé avec fantaisie, — au bout d'un peu de temps, au lieu de vingt-cinq mille francs de rente il n'en a plus que vingt, puis il n'en a plus que quinze, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ait cessé de troubler l'harmonie générale. Car, en France, il ne peut plus y avoir que des travailleurs, des meurt-de-faim et des millionnaires.

Cependant, si, par hasard, un aspirant au Jockey-Club a réuni toutes les conditions qu'on exige de lui, on vote alors, et... il n'y entre pas ! Rien de plus légitime ; car, s'il y entrait, le Jockey-Club ne serait plus rien. Si l'ambrosie est le mets suprême, c'est seulement parce que personne n'en peut manger, et la possession d'une femme ne commence à devenir désirable que du moment où il est certain qu'elle ne peut être obtenue. Interrogez tous les bibliophiles, ils vous avoueront qu'ils ne se soucient guère d'un livre rarissime et que pour eux le seul bien enviable c'est le livre qui n'existe pas.

On a beaucoup ri — et très injustement ! — du

Béotien, du promeneur à pied, du brave bourgeois qui caresse le rêve de monter *dans* l'obélisque, avec sa famille. Il est exactement dans la condition de tous les chercheurs d'idéal. La belle affaire que de monter dans un monument creux et pourvu d'un escalier, comme la colonne Vendôme ou les tours de Notre-Dame ! La chose enviable, c'est d'entrer dans un monument non creusé et d'en gravir les marches absentes. Toute belle et honnête dame, sachant le métier d'amour, ne commence-t-elle pas par prouver à son adorateur, même si elle est une heureuse mère de famille, qu'elle est restée immaculée comme le plumage du cygne et que même la brise errante n'a jamais osé effleurer les boucles de sa chevelure ? Car pour pouvoir se donner, le point important, c'est d'avoir d'abord établi qu'on ne se donne pas !

Vingt-cinq mille francs de rente ! Décidément ce chiffre me fait rêver. En effet, une telle fortune, à Paris, permettrait de ne pas habiter plus haut que le sixième étage, de manger de la viande de seconde catégorie, et de prendre quelquefois l'omnibus ! Vous toutes qui ne possédez pas ce Pactole, habiles et prudentes ménagères, hâtez-vous d'acheter du combustible, du bois, du charbon, du coke. Déjà les marchands de bois prennent des airs terriblement insolents et arborent, avec une majesté olympienne, des bonnets en vraie loutre et des pardessus à revers de velours, ornés de décorations diverses. Viennent les froids prédits par l'Observatoire américain, et il faudra leur adresser des pétitions écrites en bâtarde sur papier ministre, pour obtenir d'eux un petit fagot de deux sous, qu'ils vous vendront six sous ! Et plus j'y réfléchis, plus il me semble impossible que ce froid meurtrier ne vienne pas, car il y a un acteur très important qui est intéressé à cette reprise, et qui, pour rentrer en scène, attend les vingt-quatre degrés au-dessous de zéro.

Cet acteur, c'est le Loup.

Depuis longtemps le Loup s'affligeait de sentir sa renommée considérablement diminuée. Il s'apercevait qu'il était devenu à la fin purement légendaire et n'était plus qu'un personnage des Fables et des Contes de Fées. Il aspirait à s'affirmer comme naturaliste, à rentrer dans la vie réelle et à manger des agneaux ailleurs que dans la fable intitulée : *Le Loup et l'Agneau*. Le mois dernier, tandis que la neige jetait ses blanches montagnes sur les vieilles épaules des montagnes noires, le Loup est entré dans les villages ; paraissant la nuit avec ses yeux de feu, il s'est glissé dans les étables, et il a emporté quelques agneaux. Il n'a pas encore touché aux petits enfants, précisément par crainte d'avoir l'air excessif et de tomber dans l'exagération ; mais c'est égal, gare au loup !

Un poète de mes amis prétend que tout cela est un cauchemar, un mauvais rêve, que le rideau va se lever pour le changement à vue et nous montrer de vertes campagnes souriantes, où des êtres beaux et intelligents s'enivreront du murmure des fontaines et du parfum des fleurs. Il me cite le désastre de chemin de fer où deux cents personnes ont péri, le monstre qui a voulu séduire une jeune fille près du cadavre de son père, le petit assassin de onze ans cynique et sans remords, les forêts entières qui brûlent tordues dans le vent comme des chevelures, la nature toute bouleversée, et il me dit que cette fantasmagorie ne peut être vraie. Je ne sais que répondre, ignorant ce qui est la vie et ce qui est le rêve, incertain s'il vaut mieux croire à l'eau gelée dans les cruches ou à la prochaine éclosion des roses, et si le torse de la Vénus de Milo existe plus sûrement que les bosses de Polichinelle !

## 6

## AUTRES NIHILISTES

Si le grand peuple que nous sommes pouvait périr, il périrait par l'INDIFFÉRENCE.

La fièvre de l'amour, la fièvre du dévouement, la fièvre du devoir, la fièvre du génie, c'est la vie elle-même. Une fois que l'homme s'est guéri de toutes ces fièvres-là, il est bien près d'être aussi guéri de la vie. Or, nous connaissons des hommes qui ne se portent pas encore tout à fait comme les pierres du Pont-Neuf, mais dont, cependant, la guérison va bon train.

Dans la génération des jeunes gens qui ont vingt ans aujourd'hui, il existe, — très heureusement à l'état d'exception et de très singulière exception, — un clan d'êtres élégants, empaillés et tranquilles, dont la religion facile consiste à n'aimer rien, à ne vouloir rien, à ne s'intéresser à rien. Tout ce dont on peut leur parler, depuis les étoiles du ciel jusqu'à la belle fille qui passe, leur paraît être *du vieux jeu*, en d'autres termes, usé, aboli, périmé. Que l'un de leurs compagnons s'inquiète, par exemple, de sa mère ou de sa sœur malade : — « Oh ! disent-ils, il ne faudrait pas *nous la faire à la famille!* » Et, au bout du compte, il ne faut *la leur faire* à rien : ni à la patrie, ni à l'humanité, ni à la tristesse, ni à la joie, ni même au plaisir, car ils méprisent le plaisir, comme tout le reste.

Qu'aiment-ils donc ?

Ils aiment à ne pas être... ennuyés et à ne s'occuper



de rien. Ne leur parlez pas d'une découverte scientifique, ils auraient bientôt fait de murmurer d'une faible voix : « La Science, en voilà assez ! » En art aussi, ils ont assez de tout : Delacroix, il n'en faut plus ; Véronèse, il n'en faut plus ; Michel-Ange, il n'en faut plus. Parlez-leur d'un drame moyen âge, ou antique, ou moderne, ils répondent : « Pourquoi moyen âge ? pourquoi antique ? pourquoi moderne ? » et, de fait, il est impossible de répondre à ce *pourquoi*. — « Veux-tu boire un bock ? » demande un de ces abstentionnistes à son ami, et l'ami répond d'abord : « Je veux bien » ; puis, tout à coup, se ravisant, il dit, en levant son œil sans regard : « Pourquoi un bock ? »

Question qui ne saurait être résolue. Car la nécessité de boire un bock, ou d'accomplir toute autre action, est impossible à établir, du moment que la partie intéressée la conteste. Mais ils vont plus loin dans le *non-être*. L'un d'entre eux penche nonchalamment ses lèvres vers les lèvres d'une femme aussi peu amoureuse que possible ; mais au moment où les deux bouches vont se toucher, il se retire lentement, parce qu'il s'est dit en lui-même : « A quoi bon ? »

En effet, il y a des femmes, dans cette nation, qu'il faudrait appeler les nihilistes, si ce mot n'avait pas pris une signification politique particulière, et à propos desquels je proposerais de créer un indispensable barbarisme en inaugurant le mot : les *rien-du-toutistes* ! ces femmes, il faut les voir dans les soupers, dans les cabarets, dans les bals où elles traînent, je ne dirai pas leur ennui, — le mot « ennui » serait trop faible, — mais leur manque absolu de joie. Elles s'en vont deux à deux, l'une grande, noire et terrible ; l'autre frivole, au nez retroussé. De temps en temps, à de rares intervalles, par un vieux reste d'habitude et de tradition, les jeunes gens les abordent et leur jettent un mot indifférent, auquel elles répondent par quelque chose d'encore plus indifférent.

Cependant, lorsque l'heure est suffisamment avancée, ils s'en vont souper ensemble, mais sans aucun entraînement, uniquement parce qu'ils sont au fond persuadés qu'ils appartiennent à la même espèce de mammifères. Une fois qu'ils sont réunis, si par hasard l'un des soupeurs, ne songeant ni à ce qu'il fait ni à autre chose, prend quelque liberté avec sa voisine, celle-ci le laisse faire, parce que cela lui est égal. Mais le cas est rare.

Ils ne causent pas. De quoi causeraient-ils ? Pour eux, la rose n'est qu'un végétal ; le printemps, qu'un assemblage de phénomènes atmosphériques. Ils peuvent dire au pied de la lettre, et beaucoup plus sincèrement encore que le prince Hamlet : « L'homme ne me délecte pas, monsieur, ni la femme non plus. » Aussi, pour obéir au besoin d'expansion que tout être possède en lui, se bornent-ils à hurler doucement des chansons de café-concert, entièrement dépourvues de sens commun et de beauté, et à imiter, avec le moins de fatigue qu'il leur est possible, des aboiements d'animaux et des cris d'oiseaux.

Ce petit monde ressemble à une tache d'huile, qui, si on la laissait faire, pourrait bien envahir tout. Mais, heureusement, je le répète, il n'existe encore qu'à l'état d'exception. Pendant que ces amants du *rien du tout* aspirent à quelque chose de plus simple que le néant, il existe des jeunes gens *du vieux jeu*, qui poètes, cherchent le secret de la langue divine ; peintres, se donnent à l'ivresse de la couleur et à la sévère contemplation de l'histoire ; soldats, frémissent d'orgueil en touchant la noble épée ; savants, interrogent la matière et déchirent les cieus avarés ; amants, voient le ciel dans le reflet d'un regard ou dans le rayon rose qui voltige sur un sourire. Ceux-là, qui sont la vraie réserve de l'avenir, sentent en eux le vivant frisson de l'humanité éternelle, qui ne peut pas et ne veut pas mourir.

Quant à ceux qui ont donné leur démission de tout, et qui ne tressaillent pas lorsque vient la saison des nids,

considérons qu'ils sont moins coupables qu'ils n'ont l'air de l'être et que le piège où ils sont tombés était grandement ouvert sous leurs pas, car ils sont entrés dans la vie à un moment difficile. En 1830, on avait cru à tout. Par un immense élan d'amour, l'homme avait embrassé tout le passé, voulant en ressusciter toutes les aspirations, tous les chefs-d'œuvre toutes les gloires. Trente ans après, quand ces jeunes gens naquirent, l'esprit d'examen avait passé de la science dans la vie et démolit tout. Ils entraient dans une maison où il n'y avait rien, et ne pouvaient guère s'asseoir sur des chaises absentes.

Car comment vivre sans un ensemble d'idées communes? Si le mot : *Pourquoi?* flamboie partout comme un panache, il est impossible même de respirer, et l'existence est impraticable si l'on n'admet un certain nombre d'axiomes. Rien de plus simple et de plus naturel que de manger un gigot cuit à point, en l'arrosant d'un bon vin de Mercurey; mais si on conteste par des arguments l'utilité de ce repas, il n'y a pas de raison pour ne pas se contenter de manger les glands ramassés sous les chênes et de boire l'eau des ruisseaux.

Personne n'a jamais eu l'idée de demander à Eschyle ou à Sophocle pourquoi ils chantaient les hauts faits, les malheurs et les crimes de la race d'Atrée; ni à Phidias, pourquoi il sculptait les images des Dieux; ni à Michel-Ange, à Véronèse ou à Benvenuto, pourquoi ils empruntaient leurs sujets à l'Ancien Testament, ou à l'histoire des Dieux hellènes. Tandis qu'aujourd'hui, si Delacroix peint Apollon perçant de ses flèches les monstres des marais; si Mercié modèle le *Gloria victis*; si Hugo dénombre l'armée de Xerxès, on leur demande pourquoi ils ont choisi ces thèmes-là, et non pas d'autres.

Quand nos pères étaient des jeunes gens, si quelqu'un leur avait demandé pourquoi ils aimaient les nobles chants, et les belles filles, et le bon vin, ils auraient

répondu à ce quelqu'un-là en lui donnant amicalement l'adresse du docteur Blanche. Mais plus tard le *Pourquoi* est devenu un despote effréné, auquel on n'ose plus répondre tout bonnement : *Parce que!* Au premier acte du *Rois'amuse*, Triboulet demande comiquement à monsieur de Cossé : « Où donc est la nécessité de ne pas vous couper la tête? » Mais monsieur de Cossé se rebiffe, il ne consent pas à cette opération, il veut garder sa tête. Aujourd'hui, parmi les jeunes gens détachés de tout, même de la vie, l'argument de Triboulet resterait sans réplique, ou le futur décapité se contenterait de répondre avec ennui : « Au fait! »

D'ailleurs, la maladie ne date pas d'hier et, il y a de longues années déjà, s'annonçait par des cas assez bizarres. Il y eut un très célèbre lord S..., riche comme six nababs, mais qui ne voyait jamais la nécessité de rien. Un jour, dans un cas impérieux de vie ou de mort, un de ses meilleurs amis va le trouver et demande à lui emprunter cent mille francs. — « Ah! mon cher, répond lord S..., rien ne me serait plus facile que de vous prêter cette somme, car j'ai de l'argent, j'en regorge, j'en ai à ne savoir qu'en faire, et, même, je ne sais qu'en faire. — Eh bien?... dit l'ami. — Eh bien! je ne vous le prêterai pas, car plus je m'interroge, plus je sens que cela ne me ferait aucun plaisir! » L'ami eut beau dire, il fallut en passer par là, et comme il se retirait, fort désappointé : — « Ah! plaignez-moi, dit lord S..., ma vie est vraiment triste. Vous voyez que je n'aime pas à obliger mes amis; eh bien! pour tout le reste, c'est la même chose. Je ne me plais que parmi les meubles les plus vulgaires; je ne me nourris volontiers que dans les restaurants de second ordre; en fait de voitures, je ne suis à mon aise que dans les fiacres, et il ne m'a jamais été possible de désirer une femme dont le sourire coûtât plus d'un louis. Quant à la peinture, je l'exècre. De temps en temps j'achète un tableau, par dépravation, pour faire comme tout le monde; mais je

le mets bien vite au grenier, avec un soin fidèle. Aussi ne sais-je que faire de mon argent! »

En effet, ce seigneur était à plaindre au même titre que les jeunes gens de l'école glaciale. L'autre nuit, ils étaient au bal de l'Opéra, sans savoir pourquoi ils étaient venus, et ils s'ennuyaient, parce qu'ils ne voyaient pas la nécessité de ne pas s'ennuyer. Voilà pourquoi s'est achevé chez nous en un triple bâillement le *Ah! Ah! Ah!* de *Tout à la joie!* qui avait éclaté là-bas comme un cri de folie amoureuse et comme une fanfare d'allégresse.

---

## 7

## MASCARADES

Non seulement le bal de l'Opéra, avec ses tristesses et son manque d'épanouissement, a patiemment continué ses tranquilles folies ; mais, comme chacun le sait, une femme du monde, brillante par le double rayonnement de la beauté et de la poésie, a donné chez elle un bal costumé, par un acte prodigieux de bravoure et de confiance dans son pouvoir sans bornes. Ainsi le Carnaval, qui ne semble plus pouvoir vivre, ne peut cependant pas mourir, et, de plus, il est certain qu'il ne mourra pas. En effet, le besoin de se travestir, de se déguiser, de se muer en quelque chose qui ne soit pas lui-même, est aussi naturel à l'homme que le besoin de respirer.

Ce besoin a trois raisons d'être, si puissantes et vivaces, qu'on ne saurait les extirper de la nature humaine. Il y a d'abord l'ironie, la raillerie, la parodie, la vengeance de l'opprimé, de l'esclave qui, ne pouvant lutter contre son tyran, l'imité, le singe, se fait semblable à lui pour rire de lui. C'est ce sentiment-là qui fait qu'on se déguise en roi, en garde champêtre ou en académicien. Puis il y a la soif d'idéal, le besoin d'échapper aux platitudes de la vie réelle. C'est pour obéir à cette séduction du rêve, que l'homme se réfugie dans les tendres et mélancoliques paysages de Watteau, dans le décor de la Comédie-Italienne, orné de marbres croulants et de ruisseaux d'eau vive, et endosse la casaque

de Pierrot, blanche comme le plumage du cygne, ou la souquenille d'Arlequin, éclatante de lapis, de jaune et d'écarlate. Enfin il y a le désir ambitieux qui revêt mille formes, et au nom duquel, pour choisir un exemple simple, l'officier d'infanterie allant au bal, se costume en hussard de Chamboran, pour satisfaire une fois son appétit longtemps refréné de la soutache.

L'histoire du travestissement, ce serait tout une autre version de *La Comédie Humaine* ! Le sauvage, humilié de n'être qu'un peu rouge et de n'avoir pas de plumes, tandis qu'il voit des oiseaux si empennés et si vermeils, se peint en rouge et plante des plumes dans sa chevelure. Voyez avec quel instinct charmant et avec quelle certitude les petites filles, pour jouer à la dame, se déguisent en grandes personnes, en changeant un rien à la disposition de leur robe ou de leur petite coiffure.

En revanche, comprenant aussi d'une façon instinctive le sens profond du mythe grec, et pensant avec lui que le dieu Amour est un enfant et ne peut être autre chose, les femmes ne savent-elles pas, aux heures délicieuses où l'amour commence à naître, retrouver par magie une jeunesse enfantine ?

Rien de plus effrayant que la nécessité de se costumer pour aller à un bal du monde. Car, d'une part, les farces n'y sont guère admises, et d'autre part, tout homme qui a cherché à être joli, à se rapprocher indument du type connu du jeune premier de théâtre, a prouvé par cela même qu'il est un imbécile. Cependant si on possède une beauté d'olympien, claire, absolue, indiscutable, et surtout bien virile, il n'est pas absolument défendu de l'utiliser pour un costume qui la mette bien en relief. Dans ce cas-là, le mieux est d'avoir un beau costume authentique, rapporté de quelque pays sauvage et barbare, avec les armes, les pierreries et les bijoux qui le complètent, valant au bas mot cinquante mille francs, de le bien porter avec une parfaite aisance

de le montrer cinq minutes dans le bal, et ensuite d'aller se coucher.

Plaignons l'homme qui a choisi un costume de caractère; le forçant à jouer un rôle et à imiter l'accent espagnol ou l'accent anglais. Car autant vaudrait signer tout desuite un engagement de comédien et vivre avec la sonnette du régisseur dans le dos! et quelle sujétion de filer une scène d'amour en baragouinant! En somme, il n'y a qu'à l'atelier, dans les bals de peintres qu'on se déguise bien; car, avec son audace créatrice et son vif sentiment de l'harmonie, l'artiste emploie tout, depuis les loques les plus viles jusqu'aux plus riches étoffes, pour forcer la Couleur à chanter son enivrante symphonie. Voici un autre point de vue : Roqueplan, qui fut le dandy irréprochable, soutenait que tout honnête homme forcé de se déguiser doit, sans aucune tergiversation, adopter le *Turc des rues*, ne coûtant pas plus de vingt-cinq sous chez le costumier, l'ignoble Turc avec le pantalon de calicot, la veste embellie d'un soleil dans le dos et le turban à croissant, qu'on ôte et qu'on met comme une casquette. Certes, comme dédain du *joli* et de la fausse élégance sentimentale, cela est plus pur que tout; mais qu'il faut de génie pour bien porter ce *Turc*, sans atténuer en rien sa banalité sublime!

En fait de costumes sérieux, comme je le disais, l'Orient seul fournit quelque chose; mais, aujourd'hui, il a un grand défaut : c'est que nous le connaissons parfaitement. Sous le règne de la Pompadour, où il était seulement soupçonné et entrevu, quels adorables travestissements fournissait un Orient de fantaisie et de rêve, qui n'existait nulle part avec ses fanfreluches, ses soies brochées, ses mousselines, ses aigrettes, ses bijoux capricieux, si ce n'est dans la pensée de ceux qui l'inventaient!

Mais, à cette époque de dynasties féminines, toute la vie fut pour la femme un bal masqué et un déguisement. Comme avec les paniers, les *corps*, les hautes coiffures,



toute scène d'amour poussé au vif était impossible, et comme, d'ailleurs, on connaissait le prix du temps! la dame qui attendait son ami avait déjà l'ineffable plaisir de se déguiser en femme simple, vêtue d'une robe facile à vivre et coiffée sans poudre! Plus tard, tant que le bal de l'Opéra exista réellement, les femmes, qui aiment tant à se montrer dans l'éclat de leur parure, et qui aiment aussi à quitter pour un moment cet étalage de gloire, y allèrent pour se donner à elles-mêmes le piquant ragoût d'être des femmes à qui on ose toucher, et qui, descendues de leur piédestal, marchent sur la terre avec leurs pieds légers, comme de tremblantes gazelles aux prunelles emplies de ciel.

Le poète, qui est tout ce qu'il veut être, et qui, par la puissance de l'imagination, se transporte là où il lui plaît d'aller, éprouve néanmoins de temps en temps le désir d'échapper *matériellement* à la vie grise et monotone. Lorsqu'à la première représentation d'*Hernani*, Théophile Gautier, cet exquis et parfait gentleman, arbora, encore enfant, le gilet, ou, pour mieux dire, le pourpoint rouge qui restera fameux à travers les âges, il était sans doute préoccupé de célébrer la poésie de son maître, éclatante comme le cri du clairon; mais croyez que l'amour du rouge y était pour quelque chose!

Plus tard, à Grenade, il ne put résister au plaisir de se faire confectionner par le señor Zapata un costume espagnol d'une fabuleuse richesse. L'artiste avait brodé dans le dos uni de la veste un pot de fleurs d'une si triomphante beauté que, pareil à Pygmalion amoureux de sa statue, il s'éprit lui-même de son chef-d'œuvre et ne se décidait pas à s'en essayer. J'imagine qu'en se faisant faire cet habit trivial et fleuri, Théophile Gautier, qui peut-être ne le porta jamais, obéissait vaguement au désir d'être déguisé en poète qui n'a pas son habit noir.

Mais, à cette époque tranquille et plate, les bons

bourgeois eux-mêmes étaient tourmentés par l'amour du costume, et cet appétit de couleur et d'éclat ne contribua pas peu au succès de la garde nationale. Les paisibles boutiquiers aimaient surtout à être enrôlés dans les sapeurs et à s'accrocher aux oreilles, tous les mois, une longue et noire barbe postiche qui s'étalait majestueusement sur le tablier de peau blanche. C'est alors qu'on inaugura pour les bals de la cour les costumes de velours ou de soie, avec le tricorne, la calotte courte et l'épée, et les braves Parisiens n'étaient pas fâchés de se voir vêtus comme Lauzun et Richelieu, sans rompre toutefois avec le faux-col, le toupet et les favoris en côtelettes.

A ces bals, on invitait les artistes célèbres. Charlet, qui naturellement était invité comme les autres, se refusait obstinément à aller faire le beau aux fêtes des Tuileries. Cependant, ses parents, ses amis, les gens de son entourage, lui représentèrent qu'il se nuisait en restant à l'écart, et vaincu à la fin par leurs objurgations, il se résigna à tenter l'aventure, en compagnie de Bouchot, et d'un autre peintre romantique. Les trois amis louèrent chez Babin des costumes irréprochables, ceignirent l'épée et partirent pour se rendre chez le roi. Mais, en route, l'un d'eux fit observer qu'avant d'étouffer dans la cohue des salons ruisselants d'or, il serait peut-être à propos d'aller boire une bonne bouteille de Romanée et fumer tranquillement une pipe chez un marchand de vins de leurs amis. Ce qui fut dit fut fait ; ils s'installèrent chez le cabaretier, se mirent à débou-tonner leurs vestes de satin et à desserrer leurs cravates blanches, puis, ayant allumé leurs pipes, vidèrent une bouteille, puis une, puis une, puis une.

C'étaient trois causeurs pleins d'esprit, de verve, de folie, sachant des historiettes amusantes et trouvant des mots imprévus. On s'échauffa en parlant peinture et en parlant femmes ; on échangea des confidences sur les travaux commencés, sur les tableaux projetés ;

bref, la rose Aurore surprit les peintres buvant du Romanée et fumant leurs pipes. Après avoir avalé quelques douzaines d'huîtres, mangé une soupe à l'oignon et un entrecôte à la Bordelaise, savamment préparé, ils rentrèrent bravement chez eux sous l'œil éclatant du Jour, très contents de leur nuit, et faisant par leur contenance honneur à la boisson.

Ils avaient trouvé la vraie manière d'aller au bal costumé.



## GIL PÉRÈS

On dit que Gil Pérès serait fou. C'est-à-dire, en langage vulgaire, plus fou ou plus manifestement fou que les autres hommes. La preuve qu'il ne l'est pas, c'est que son vif esprit fantaisiste et son instinct poétique n'ont pu être étouffés par vingt ans de Palais-Royal et que son amour du beau, si longtemps comprimé et refoulé, a fait explosion.

Le théâtre du Palais-Royal est l'endroit du monde où on joue les comédies les plus amusantes et les plus spirituelles. Dans ces pièces réjouissantes, on marche toujours sur la tête et jamais sur les pieds. Toutes les femmes sont des drôlesses, tous les maris ont le droit de s'appeler : maître Cornélius, les amants sont beaucoup plus grotesques et fabuleux que les maris, les domestiques mangent dans la main de leurs maîtres, et les bonnes n'ont plus de taille, tant on la leur a prise. C'est à se tordre de rire. Moi, quand je suis là, je fais comme Gil Pérès. J'y meurs de chagrin.

Je me sens non seulement interné, verrouillé, bouclé dans une salle dont le décor est horrible et arbore des *bleus* qui rendraient les anges épileptiques, mais je me sens aussi captif et prisonnier dans une farce. Farce cocasse et désopilante, j'en conviens, mais écrite, pensée, jouée par des bourgeois, qui se déroule dans des intérieurs bourgeois habités par les plus vils meubles en acajou, et qui me montre uniquement le jeu des pas-

sions bourgeoises, c'est-à-dire les lâchetés et les platitudes accumulées par des mortels pour obtenir de l'argent monnoyé et pour séduire les femmes de leurs semblables, sans qu'il leur en coûte rien.

Que ces gens-là aient une âme, ou le simulacre d'une âme, ou quelque chose qui rappelle une âme, c'est ce qu'on ne saurait soutenir avec quelque apparence de vérité. Mais ce qu'il y a de pis, c'est que leur patrie est un pays où il n'y a ni plaines ni montagnes, ni arbres ni blés, ni rivières, ni cieux, ni étoiles. Une ou deux maisons dans la rue Maubuée, coupées en appartements de neuf cents francs donnant sur la cour et habités par Beautendon, par Cordenbois et par Potfleury, voilà leur univers, et au delà, les colonnes d'Hercule, puis le silence, la nuit, le néant, rien du tout. — « Mais, me direz-vous, vous n'aimez donc pas la farce ! » Ah ! je l'adore, mais quand j'ouvre *Les Fourberies de Scapin*, ces seuls mots : *La scène est à Naples*, me donnent l'impression d'un ciel bleu, d'une ville ensoleillée, de tout un peuple rêveur et paresseux, ivre de folie et de lumière. — « Tu viens, Sylvestre, d'apprendre au port que mon père revient ? » Ainsi parle Octave dans la première réplique des *Fourberies* ; donc, en cette heureuse farce, il y a un port, une mer bleue, des flots murmurants, des navires, l'odeur du goudron, tout un peuple de passagers et de matelots !

Scapin réjouit ma vue par son costume couleur de neige et de pourpre. Enfin, il travaille pour rien, pour le plaisir, pour l'idéal, pour marier de beaux jeunes gens qui, une fois heureux, se soucient de lui comme de leurs premières pantoufles. Ainsi il vit et s'agite pour un but supérieur à la satisfaction de ses appétits matériels. L'idéal ! je vous demande pardon de ce gros mot, mais enfin on ne peut pas s'en passer plus que de pain. *L'Amant d'Amanda* et *La Canne à Canada* sont le Pindare des gens qui n'en connaissent pas d'autre, et c'est pour l'amour de l'idéal, réduit à son expression la plus

simple, que les couturières de province contemplent avec une muette extase les uniformes éclatants des militaires.

— « Mais, continuera mon interlocuteur, est-ce que le dix-septième siècle vous paraît plus beau que le dix-neuvième, et Naples plus intéressant que Paris ? Ah ! Dieu m'en garde ! le Paris de la réalité ou le Paris de Balzac, la vie, la création, la lutte, la cité toujours en travail qui est l'âme et le flambeau du monde, les d'Arthez penchés sur leur livre, les Bianchon interrogeant le cadavre humain, Nucingen inventant des millions, de Marsay domptant les hommes par la science et par le charme, Rastignac et Rubempré conquérant la civilisation comme d'invincibles Attilas en gants blancs, les d'Espard et les Maufriigneuse laissant après elles un sillon de lumière, Coralie et Florine fouaillant, comme un docile troupeau, les banquiers et les gens d'esprit ; les titans : Vautrin, Asie, madame Marneffe, la cousine Bette, dominant la société par le vice et par le génie, oui, ce Paris-là m'intéresse, me séduit, me passionne, me prend par toutes les fibres de mon cœur. Mais, je le répète, j'étouffe, comme Gil Pérès dans le Paris restreint et conventionnel uniquement occupé par les dissentiments des quelques bourgeois de la rue Maubuée.

En général, les acteurs du Palais-Royal sont atteints par la résignation chronique, et au bout de quelque temps ne se rappellent plus qu'ils ont connu les vastes cieux où frissonnent des milliers d'étoiles. A force de ne voir que la loge de la concierge, le vilain escalier noir, et le foyer, et leur loge d'acteur, et la salle où les spectateurs sont empilés comme des harengs dans un tonneau, ils perdent le souvenir et la conscience des autres choses et trouvent naturel d'appartenir, dans les comédies, à cette nation d'anciens peaussiers et de quincailleurs retirés qui, dans des chambres sans air et sans élégance, cherchent à se sganarellifier les uns les autres.

Mais il était facile de voir que Gil Pérès, lui, ne se résignait pas.

D'abord il n'avait pu engraisser. Il n'avait pas été, ainsi que ses camarades, atteint par cette obésité qui isole le comédien du reste du monde et l'enferme dans une sorte de carapace. Il était resté mince, svelte, maigre, élégant, impatient, et son regard avide, son nez tordu, sa bouche inquiète et frémissante, semblaient vouloir s'élancer, s'envoler n'importe où, quelque part, plus loin, ailleurs que dans la farce implacable et semblable à elle-même. On eût dit un oiseau réduit en esclavage et qui, après avoir longtemps marché, se souvient tout à coup qu'il peut fendre l'air d'une aile fulgurante et s'élancer au loin, comme une flèche irritée et joyeuse.

On a dit que Gil Pérès est fou. La vérité, c'est qu'il est guéri du Palais-Royal, qu'il a retrouvé ses sens, ses idées, ses notions acquises, que maintenant il reconnaît le son d'un clairon et d'une flûte et qu'il ne froisserait plus entre ses doigts un morceau de drap écarlate sans s'apercevoir qu'il est écarlate. Au contraire, je pense que ses camarades ne guériront pas, et qu'ils ont même perdu le désir de guérir. Geoffroy, qui est à coup sûr le meilleur des comédiens modernes, et dont la diction intense et juste mord sur la pensée de l'écrivain comme l'eau-forte sur le cuivre, Geoffroy s'est si bien identifié avec ce type de bourgeois bon enfant, égoïste, infatué, satisfait, libertin, faisant des Sganarelles et l'étant lui-même, dont il nous a donné mille et mille épreuves diverses, que désormais il est impossible, peut-être à lui aussi ! de savoir où le comédien finit et où le type commence.

Ce bourgeois, il est destiné à l'être pendant trente ans encore, maître de lui et des destins, heureux de son gilet en velours frappé et fascinant le troupeau des Adolphines, des Claras, des Adèles, qui lui passent la main dans les cheveux. Je crois que L'héritier est au

Palais-Royal depuis 1830 ; peut-être y est-il depuis mille ans. Il doit ignorer les transformations de Paris et la création de tous les nouveaux boulevards. Depuis des siècles il est portier, rentier, propriétaire ; il passe sa langue sur sa lèvre, et dans sa longue tirade, ébauchée vaguement, spirituellement bredouillée plutôt que dite, balbutiée tambour battant avec une volubilité enfantine, se pressent des souvenirs confus du temps de Louis-Philippe ou du temps d'Aménophis.

Hyacinthe, abrité sous son grand chapeau comme sous un noir parasol, a compris depuis longtemps qu'il a dans sa chair la griffe du Palais-Royal et que le Palais-Royal ne le lâchera jamais. Sa profession lui interdisant de laisser pousser sa barbe, il laisse pousser son nez, mélancoliquement, et le soir, d'une âme docile, il se coiffe du chapeau tuyau de poêle, endosse les vestons vertigineux et représente les beaux jeunes gens aimés des femmes.

Non certes, je ne méprise pas la farce du Palais-Royal ! Je connais ses chefs-d'œuvre. Moi-même j'y ai ri à me décrocher les mâchoires, et j'en ai eu bien souvent la nostalgie. Que de fois, en lisant un volume de vers bien ennuyeux, bêtement lyrique, avec trop de cascades ruisselantes, de fleurs et de petits oiseaux, que de fois, dis-je, j'ai désiré me trouver au Palais-Royal dans un étroit fauteuil et entendre Geoffroy racontant ses bonnes fortunes, Lhéritier parlant de madame de Monflanquin et de madame Chadernagor, Gil Pérès irrité, grinçant comme une chanterelle, et Lassouche, avec ses cheveux dans les yeux, accordant fièvreusement le piano ! En revanche, quand je suis en prison dans cet amusant théâtre, je pense aux prairies, aux fleurs, à la nature, à l'âme, à ses destinées, j'écoute avec désespoir les récriminations du ménage Rifolet et du ménage Cerfeuil, et il y a des moments où je donnerais ma vie pour entendre deux vers de Shakespeare.

Gil Pérès n'est pas fou. Mais quelle joie, quelle déli-



rante joie il a dû éprouver en marchant dans des rues véritables, en respirant l'air comme les autres créatures, en s'asseyant sans le consentement du metteur en scène, et en mangeant des poulets qui ne sont pas en carton ! O délivrance ! évasion prodigieuse ! Il n'a plus entendu les calembours qu'il entendait depuis trente ans et que, par politesse, il feignait de ne pas connaître. Il a pu voir des demeures où le domestique n'entre jamais dans le salon à moins qu'on ne l'y appelle, et où nul amant ne se cache dans les armoires à robes et dans les cabinets noirs. Il a pu causer avec de jeunes et aimables femmes qu'on ne prend pas à pleines mains comme des sacs de pommes de terre, et qui ne se jettent pas au cou d'un comique à tignasse bizarre. Il lui a été permis d'échanger des idées et des impressions avec des êtres semblables à lui, dans un langage où les vocables ne sont pas détournés de leur sens, et où le mot *chat* signifie : un chat !

Mais je frémis d'y songer : si un de ces soirs, poussé par le démon ironique de la perversité, il entre pour un instant dans la salle du Palais-Royal, que pensera-t-il de ses anciens compagnons en les voyant s'agiter, se bousculer, échanger des horions et des coq-à-l'âne, roulés par je ne sais quel tourbillon dans une mêlée orangeuse et stérile, et ne croira-t-il pas que leurs fronts comme celui du prince Hamlet, ont été souffletés par l'aile noire de la Folie ? En tout cas, rentré chez lui, il pourra lire ce qu'il voudra, *Salammbô* ou *La Légende des Siècles*, sans voir au bas de la page cette ligne obstinée : *les indications sont prises à la gauche du spectateur*, et il n'entendra plus la cloche du régisseur résonner dans sa tête, comme le grelot tintinnabulant d'un cheval effaré.

---

## CONTES ET CONTEURS

— « Pardon, monsieur, je crois que nous commençons un quiproquo. Vous croyez parler à Durand, marchand de bois ; mais je suis Durand, notaire ! » Ainsi s'exprime, ou à peu près, un personnage de vaudeville, que j'ai toujours admiré, et qui, à l'heure présente, a toutes les raisons de me revenir en mémoire, car je crois que, nous aussi, nous commençons un quiproquo. Si nous faisons un peu la grimace quand le — *Naturalisme* (puisqu'il faut l'appeler par un nom qui n'est pas le sien !) abuse du mot : cochon, appliqué à des individus faisant partie de la race humaine, ou du mot récemment remis en lumière par monsieur Margue, on nous dit : — « Quoi ! vous n'admettez donc pas la Danse bondissante qui s'enfuit d'un pas léger dans l'herbe verte, la lèvre tachée d'une goutte de vin, la crotale d'or qui sonne, l'honnête liberté et le mot pour rire ? Vous n'aimez donc pas Boccace, Rabelais, les vieux Conteurs, les Contes de la Reine de Navarre, les *Cent Nouvelles nouvelles* du roi Louis XI, les *Nouvelles Récréations* et *Joyeux Devis* de Bonaventure des Périers ? »

En revanche, les gens qui pâment de joie en lisant des descriptions où frémissent les verdissements et les pourpres violettes des pourritures, oui, ceux-là même ! poussent les hauts cris et se cachent pudiquement le visage pour un conte où il est question d'une guimpe entr'ouverte et d'une fille embrassée.

Je crois qu'il est temps de mettre un peu d'ordre dans tout cela.

J'apprécie et j'admire beaucoup le talent des — *naturalistes*, quand ils en ont, et il y a tels morceaux d'Émile Zola, absolument beaux et parfaits, que je mets au rang des purs chefs-d'œuvre. Telle, par exemple, l'idylle grandiose qui termine *La Faute de l'abbé Mouret*. Mais je trouve que les — *naturalistes*, dont la grande prétention est d'être modernes, font une grosse faute contre la modernité, lorsqu'ils emploient des mots grossiers, non admis dans la conversation usuelle. En effet, nous devons, pour être de notre temps, parler comme les gens à qui nous parlons, et Rabelais avait parfaitement raison d'appeler les choses par des noms qu'au seizième siècle les plus belles et sages princesses prononçaient couramment, sans y chercher malice. Molière était dans la juste mesure lorsqu'il désignait par l'adjectif net et cru, de deux syllabes, l'état où Sganarelle croyait que l'avait réduit madame Sganarelle.

Mais aujourd'hui, à tort ou à raison, la mode a changé; nous devons la suivre si nous voulons être modernes, et nous ne devons pas plus arborer les gros mots dont l'usage est aboli, que montrer une braguette à notre culotte et une dague à notre ceinture. Ainsi le mot : COCHON est un mot excellent et charmant pour désigner l'animal aux soies brillantes et au groin rose, éclectique dans le choix de sa nourriture, dont Charles Jacque a fait de si belles et vives effigies; mais il est impropre pour nommer la race qui fournit les Shakespeare et les Michel-Ange, et à qui Dieu a donné un visage sublime, en lui ordonnant de regarder les cieux. Quant au mot de monsieur Margue, Victor Hugo a écrit une de ses plus belles pages en racontant où et pourquoi Cambronne l'a dit; mais c'est une exception, qui est et devait être unique. Enfin, le mot : MUFLE peint à merveille le visage du taureau; mais on ne saurait l'infliger à des personnages raisonnables, sans évoquer l'idée d'un

Polyte à haute casquette, dompteur et pasteur de femmes, dénombant et fouillant son troupeau bêlant à la porte de *La Reine Blanche!*

Ah! ne confondez pas les aimables libertés du Conte avec celles où se vautre voluptueusement le monstre — *Réalisme!* Né dans le flot pourpré du vin, comme la déesse du Désir dans le flot de la mer amoureuse, le Conte français, dont Balzac a continué la tradition dans ses trois dizains de *Contes drôlatiques colligés ex abbayes de Touraine et mis en lumière pour l'esbattement des pantagruélistes et non autres*, le Conte français, vif, alerte, envolé, n'est que gaieté et robuste allégresse, et s'il enivre, son ivresse n'est pas malfaisante, non plus que celle de nos généreux vins, qui réchauffent le cœur et inspirent la bravoure. La Joie! telle est son inspiration, son âme, sa loi, son excuse, sa raison d'être, et il a pour lui cette qualité suprême et surnaturelle, qui est le caractère distinctif des Dieux. Il a aussi le Rire, le Rire immense, contagieux et divin qui, pareil à la lumière même du soleil, ennoblit tout, et même sur les plus vils fumiers jette les éblouissements de ses blancs diamants, et ses ors fluides, et ses vertigineuses poussières de pierreries.

Notez bien que le Conte n'attaque rien, ne demande rien, ne réforme rien, n'enseigne rien, si ce n'est que contre l'amour, et la jeunesse, et les feux de la vingtième année, aucune force ne prévaut. Contre les lois dures, amères, tyranniques, aveugles, qui compriment les élans et la volonté de l'invincible Nature, il n'a qu'une revanche, qu'une vengeance, qu'une protestation : le réveil et le triomphe de la Nature même! Regardez ses héroïnes, fermes, drues, à l'épaisse chevelure, à la blanche poitrine, dont un beau rire découvre et montre toutes les dents blanches! Si leurs lèvres ont été un peu meurtries par les baisers, le plus fin cependant n'y verrait goutte, et leur seule faute, si faute il y a, est d'avoir taillé dans une étoffe qui, par bonheur,

ne saurait être usée ni diminuée. Ainsi l'explique fort bien dans *Le Décaméron* (si merveilleusement traduit par Francisque Reynard,) madame Filippa, trouvée par son mari avec un sien amant et appelée en justice. — « Mais, dit-elle, avant que vous procédiez à prononcer aucun jugement, je vous prie de me faire une grâce, c'est de demander à mon mari si toutes les fois qu'il lui a plu et sans que j'aie jamais dit non, je ne lui ai pas fait tout entier abandon de moi-même. » A quoi Rinaldo, sans attendre que le Podestat le lui demandât, répondit aussitôt que, sans nul doute, la dame à chacune de ses requêtes lui avait pleinement concédé selon son désir. — « Donc, poursuivit vivement la dame, je demande, moi, messire le Podestat, puisqu'il a toujours eu de moi ce qu'il lui fallait ou ce qu'il voulait, ce que je devais ou ce que je dois faire de ce qu'il laisse. Dois-je le jeter aux chiens? Ne vaut-il pas mieux en gratifier un gentilhomme qui m'aime plus que lui-même, que de le laisser perdre ou gâter? »

Soyez francs, cette histoire de la pomme toujours mûrissante, et, depuis Ève, toujours fidèlement croquée, n'est tragique en effet que si nous voulons la prendre au tragique. Pour une infidélité, la Princesse Georges veut tuer son mari; elle est, j'en conviens, dans son droit strict et épouvantable. Mais combien je lui préfère cette belle et honnête bourgeoise tourangelle de *L'Heptaméron* qui, voyant que son mari ne pouvait s'empêcher d'aller chez la métayère, voulut du moins qu'il y trouvât ses aises comme chez lui, et par cette grande charité conquit et ramena son infidèle. « La dame voulut voir le lit et la chambre où son mari couchoit, qu'elle trouva si froide, sale et mal en point, qu'elle en eut fort grand pitié. Parquoi incontinent envoya quérir un bon lit garni de linceux, mante et courtepointe, selon que son mari l'aimoit, fit accoutrer et tapisser la chambre, lui donna de la vaisselle honnête pour le servir à boire et à manger, une pipe de bon vin,

des dragées et des confitures ; pria la métayère qu'elle ne lui renvoyât plus son mari si morfondu. » Certes, voilà une belle leçon de vengeance chrétienne, dont peuvent profiter toutes les bourgeoises, et aussi toutes les princesses.

Et tout cela est dit légèrement, vite, sans peser, sans rester, avec une grâce aimable et souriante. Au contraire, je reproche au — *Naturalisme* (et c'est pourquoi il ne sera jamais le parent du Conte français) de tout décrire, de tout détailler, d'appuyer sur tout, de tout consigner dans ses procès-verbaux. Il ne saurait effleurer la taille d'une dame ou baiser le bout de son gant, sans raconter tout ce qui se passe dans le ciel, dans les nuages, dans les panoramas de Paris, sur les cimes des édifices et sur les dômes des palais, dont l'or, incendié par le soleil couchant, entre en fusion. Dans ces cas-là, il voit tant de choses qu'il me rappelle la douzième des *Cent Nouvelles nouvelles*, où, monté dans un arbre, le laboureur qui cherche son veau voit à ses pieds un brave mari qui, élevant sa femme dans ses bras, s'amuse à l'admirer et à la regarder, comme il ferait d'une poupée. « Et, comme il estoit en ceste parfonde estude, il disoit maintenant : Je vois cecy ! je vois cela ! encores cecy ! encores cela ! et qui l'oyoit, il veoit tout le monde et beaucoup plus. Et, après une grande et longue pose, estant en ceste gracieuse contemplacion, dist de rechief : Sainte Marie, que je voy de choses ! — Hélas ! dist lors le laboureur sur l'arbre, bonnes gens, ne veez-vous point mon veau ? »

Le Conte est gai, et le — *Naturalisme* a le même défaut que le lièvre, dont La Fontaine disait : Cet animal est triste. Il vient de paraître un livre plein de talent de Paul Alexis, qui contient quatre nouvelles. Ce sont des études sobres, sincères, fidèles, faites avec une entière bonne foi, et où l'auteur, qui voit avec un œil de peintre, raconte ce qu'il a vu en un style simple, vivant, énergique, exempt de vulgarité et d'emphase.

La première de ces nouvelles, *La Fin de Lucie Pellegrin*, est bien près d'être un chef-d'œuvre, et en serait un tout à fait, sans un dénouement que nous ne pouvons admettre; car, ainsi que l'a si bien dit Édouard Pailleron dans une préface récente, les Français ont horreur de l'horreur. Trois filles sont venues par dépravation, par désœuvrement, voir une femme jadis brillante, que la phthisie déchire et tue. On monte de l'absinthe, des liqueurs, la mourante se lève, cause, retrouve un moment de force factice dans ce lunch auquel prend part la portière, et, entendant les violons de l'Élysée-Montmartre, veut qu'on l'habille et qu'on la mène au bal.

A ce moment-là éclate le drame épouvantable. — « Comme ça, on liche à l'égoïste. C'est du propre! Si le garçon ne me l'avait pas dit... Moi, alors, je n'ai qu'à cracher des pièces de dix sous... » Qui parle ainsi? Un petit voyou en blouse noire, *très large de hanches*, la visière de la casquette baissée sournoisement. Après ce beau discours, il se jette sur Lucie Pellegrin, la mord, l'égratigne, lui tire les cheveux, la roue de coups et l'achève, tandis que les visiteuses s'enfuient épouvantées, en renversant le guéridon, qui inonde la chambre « de verre cassé, de liqueur, de tisane, d'huile de foie de morue ». La scène est belle, vraie, horrible, mais il faut y ajouter ceci, que le petit voyou *est une femme*, la nommée Chochotte! — Il me semble qu'il faudrait s'arrêter là où s'arrête la Nature; car au delà ce sont les hideux marais dont la fange est pleine de reptiles inconnus et de bêtes impures, et ne peut être purifiée que par les meurtrières flèches d'or de l'archer Apollon.

Après cela, comme il nous semble honnête et vertueux, ce bon mari de tout à l'heure, qui regarde et admire sa femme sur toutes les coutures, et comme on a envie de lui crier : « Ne te gêne pas, brave homme! » Ce sont les libertés du Conte, qui, nées dans la joie et dans le rire, n'ont jamais corrompu ni troublé personne.

---

Cependant il y a des gens plus blancs que la blanche hermine, dont la pudeur s'en offusque ; mais c'est toujours l'histoire de Tartuffe avec son mouchoir de poche : « Couvrez ce sein que je ne saurais voir. » Si Dorine était méchante, elle aurait bien vite fait de lui répondre : — « Servez-vous plutôt du mouchoir pour cacher votre visage, dont la rougeur fleurie est beaucoup plus indécente que mon sein. » Et maintenant consolez-nous, ombrages, forêts, printemps, sources fraîches, baisers, murmures d'amour, cœur éclatant des roses !

---



## LES THÉÂTRES DE PARIS

AU POINT DE VUE DU CONFORTABLE

Il y a quatre jours, nous arrivait cette horrible nouvelle, l'incendie du théâtre de Nice, allumé par une explosion de gaz, et dans la salle envahie par la sombre nuit, asphyxiant, étouffant ses victimes affolées et désespérées. Des deux côtés du rideau, l'épouvante, l'agonie, la mort tragique ; spectateurs et comédiens sont emportés à la fois par l'aveugle fléau, et les femmes jeunes, belles, adorées, meurent sinistrement, sous leurs parures de diamants et de fleurs ! Certes, nous les plaignons de toute notre âme, ces êtres vivants tout à l'heure, qui ne sont plus que des cadavres étendus dans la galerie de l'église de Saint-François-de-Paule ; mais en même temps, par un retour égoïste, quelles amères réflexions cette catastrophe nous inspire à propos de nous-mêmes et de notre propre destinée !

A la façon dont sont construits, aménagés et gouvernés les théâtres de Paris, il n'en est pas un qui, si le feu s'y mettait, ne brûlerait comme une allumette. Ceux des spectateurs qui ne seraient pas brûlés ou étouffés sur place, auraient certainement les bras et les jambes brisés, dès qu'ils voudraient s'enfuir de ces cavernes où il n'y a ni portes, ni couloirs, ni dégagements suffisants. Une salle de spectacle conforme aux plus impérieuses nécessités devrait pouvoir être évacuée

sans désordre en moins de cinq minutes ; mais, au contraire, toutes celles que nous possédons sont des labyrinthes fermés, dont les prisonniers rôtiраient et grilleraient, sans aucun secours possible. Assurément, il y a là une question qui intéresse la sécurité de la ville et la vie des citoyens. Si nous étions des gens pratiques, au lieu d'être des gens d'éloquence et de discours inutiles, c'est une des premières qu'on voudrait résoudre, et on l'aurait résolue cent fois pendant les heures qu'on a dépensées à répéter des lieux communs moulés dans les gaufriers antiques, tels, par exemple, que : *Dans cette enceinte, et : Hors de cette enceinte !*

Mais il est convenu que nous avons horreur des choses utiles, et aucune précaution n'a été prise pour que les Parisiens, en cas d'incendie dans un théâtre, ne soient pas tous grillés comme la chair des sacrifices. Et ce n'est rien dire ; je vais plus loin, et je soutiens, avec preuves à l'appui, qu'au contraire, l'avarice aidant, la vile et crapuleuse avarice, toutes les précautions ont été prises pour que, le cas échéant, aucun spectateur ne puisse en réchapper et avoir la vie sauve. Comme l'incendie est toujours possible dans un amas de toiles et de bois autour desquels courent les flammes du gaz, tout citoyen qui entre dans un théâtre, d'où il n'est pas possible de sortir, est, par ce fait même, condamné à une mort hideuse. A la vérité, il peut être gracié par les circonstances et par les hasards imprévus ; cependant, le plus sûr pour lui est de mettre ses affaires en ordre et de faire son testament. Mais je ne veux pas rester dans les généralités, et je cite des faits.

Je ne parlerai pas des causes possibles de sinistres, des décors et des costumes qui, grâce à des découvertes récentes, pourraient être rendus incombustibles, si les ordonnances concernant cette matière étaient obéies ; je veux insister seulement sur le sans-*façon* avec lequel la vie des spectateurs de nos théâtres a été sacrifiée d'un cœur léger. On a vu par l'exemple du théâtre Ven-

tadour que le seul moyen excellent et pratique d'assurer la sortie des spectateurs du rez-de-chaussée est de laisser libre un passage qui divise en deux le parterre, et d'ouvrir au fond du parterre une large porte. Ce système ayant fait ses preuves, ayant été démontré impeccable, on aurait pu croire naïvement que tous les théâtres se seraient empressés de l'adopter ; allons donc ! penser cela, ce serait compter sans l'impitoyable, sans la sacro-sainte avarice. Il est vrai que de cette façon on supprimait tout danger, mais on y aurait perdu quelques places ; aussi les deux célèbres mots de Bilboquet : *Sauvons la caisse !* et : *Il s'agissait de cinquante centimes !* ont-ils trouvé là leur application immédiate. Crèvent les spectateurs, mais que les directeurs encaissent ! Telle est la moralité d'une combinaison qui met les spectateurs dans la situation de ces melons enfermés dans un ballon de verre !

Mais enfin, étant admis que le parterre et l'orchestre doivent être évacués par d'étroites et insuffisantes ouvertures latérales, auxquelles mène un passage dérisoirement étroit, il eût été du moins indispensable de laisser ce passage parfaitement libre. Non, non, quittez cette espérance, car de cette façon il y aurait eu encore, à la rigueur, un moyen de salut possible, et c'est ce que les directeurs n'ont pas voulu. Par l'invention infernale des *strapontins*, ils ont rendu le chemin impraticable, et comme cependant un homme fort et agile pourrait encore les enjamber, ils ont compliqué la difficulté par des tabourets mobiles placés dans l'intervalle des strapontins, et au milieu desquels il faudrait être clown et gymnaste pour ne pas se casser les jambes.

Par un raffinement de cruauté, ces strapontins et ces tabourets sont souvent donnés ou loués à des dames seules, qui ne peuvent sortir pendant l'entr'acte, et sur lesquelles il faut marcher pour gagner la porte. En temps ordinaire, c'est un massacre et une boucherie ;

qu'on juge de ce qui arriverait en cas d'incendie, sur ces barricades faites de strapontins, de tabourets et de femmes en toilettes de bal !

Le Strapontin est plus fort que les Dieux. Des hommes éminents, hardis, audacieux, ont essayé de le combattre, et ils ont été brisés comme verre. Tel Charles Garnier, qui voulut exempter des strapontins la salle du nouvel Opéra, inventée, imaginée et construite par lui, et qui, après une lutte héroïque, fut au contraire enseveli lui-même sous la révolte, le déluge et l'avalanche des strapontins !

La salle de l'Opéra n'étant pas alors terminée et officiellement livrée par l'architecte, il semblait difficile d'y établir malgré lui des strapontins ; car, pour empêcher qu'on les établît, il n'avait pas même à s'y opposer ; il suffisait qu'il ne donnât pas les ordres nécessaires à leur fabrication. Cependant, par je ne sais quelle magie, ces strapontins furent obtenus, et le public de l'Opéra, en dépit de Charles Garnier, fut admis à se faire estropier, aussi bien que le public des autres théâtres. En général, il faut bien l'avouer, les tabourets sont relativement légers, et au besoin ou pourrait les mouvoir, si le manque de place ne s'y opposait absolument ; mais une mention spéciale doit être accordée à ceux de l'Odéon ! Ce sont des tabourets de forme Louis XVI, ronds, massifs, énormes, rembourrés, et couverts en velours d'Utrecht, d'un poids prodigieux et que soulèverait difficilement la main d'Hercule. Avec les tibias et les fémurs qu'ont brisés ces tabourets, on ferait une jolie collection anatomique !

Montons, s'il vous plaît, au balcon. A une époque très peu éloignée de nous encore, il avait deux sorties, l'une située au point où il se raccorde avec la galerie de face ; l'autre ouverte près des loges d'avant-scène. De la sorte, on n'était pas trop étroitement prisonnier ; mais à l'envi, pour gagner deux ou trois places (toujours les cinquante centimes !), tous les directeurs ont

supprimé la sortie ouverte près de l'avant-scène ; si bien que pour gagner la porte, le spectateur placé à l'extrémité du balcon doit passer devant tous les autres spectateurs, dans un espace abominablement étroit, où il écrase leurs genoux et les siens. Supposez le feu là dedans !

Et tout cela n'est rien encore ! Autrefois, malgré ces encombrements artificiels, la sortie était *virtuellement* possible, car toutes les salles de spectacle étaient situées au rez-de-chaussée, et elles étaient desservies par les escaliers indispensables. Aujourd'hui le prix des terrains, l'avarice, la spéculation effrontée les ont juchées au second, au troisième étage et, de même que la poésie dans les comédies initiales et cursives, les escaliers ont été coupés, comme faisant longueur. Là où il en faudrait deux ou trois, il n'y en a qu'un ; dans certains théâtres, toute communication est supprimée entre les deux côtés de la salle, et pour aller de l'un à l'autre, il faut descendre « en bas » et remonter. On voit comme tout cela est bien combiné au point de vue d'une combustion complète et obligatoire !

Un dernier mot sur la suppression de la sortie jadis ouverte au balcon, près de l'avant-scène. Si on en comprend à la rigueur la sauvagerie dans certains théâtres, on s'étonnait qu'une telle mesure eût pu être adoptée à la Comédie-Française, où toutes les questions d'argent sont traitées largement, et où on ne fait pas de vilénies pour des sous. Interrogé sur ce point, un vieux sociétaire, qui connaît le cœur humain, répondit naïvement : « En effet, cette séquestration du spectateur est féroce ; mais je crois bien qu'elle durera éternellement, parce que la suppression de la sortie nous a donné en plus deux loges qui rapportent vingt-cinq mille francs par an ! » Quant au spectateur, bête taillable et corvéable, il n'est pas question de son bien-être, non plus que du bien-être des harengs fumés empilés dans un tonneau. Qu'il étouffe dans une salle sans air ;

qu'il soit gelé ou transi, ou cuit à point par le calorifère trop chauffé, cela n'importe en aucune façon ; il est le serf qui n'a encore été affranchi par aucun ukase !

Si, en méditant l'étouffement des spectateurs, les directeurs ont été puissamment aidés par leurs architectes, combien plus encore ils ont trouvé dans les tapissiers des complices dociles ! Les banquettes (à « soi-disant » fauteuils !) sont serrées et rapprochées de telle façon qu'il est impossible d'en sortir, si ce n'est à *pression*, dans une lutte où le spectateur assis et le spectateur qui passe s'écrasent l'un contre l'autre, jusqu'à ce que celui des deux qui est construit d'une matière moins dure soit complètement aplati et réduit à sa plus simple expression. A l'Ambigu, jusqu'à la direction Chabrilat, un de nos très célèbres confrères avait ses deux — fauteuils ? — à l'orchestre, et il y venait, accompagné de sa femme, dont la beauté royale et superbe est justement admirée. Certes, il eût été impraticable aux spectateurs placés plus haut qu'elle sur le même banc, de gagner la sortie sans froisser cruellement cette grande Parisienne, et c'est ce qu'elle n'admettait pas. D'ailleurs personne ne l'essaya jamais, car ceux qui semblaient vouloir le tenter étaient promptement mis à la raison par un coup d'œil impérieux et décisif. Ils se résignaient donc, — même les vieux dramaturges et les critiques à cheveux blancs ! — à enjamber les banquettes voisines, en exécutant des tours de singes et de clowns, au risque de se casser les reins. Espérons que le tapissier prévoyant avait disposé ainsi ses rangs de fauteuils en vue d'un incendie possible, afin que, dans cette hypothèse, pas un Parisien n'en réchappât, et ne pût porter à ses concitoyens la nouvelle du désastre.

Il est vrai que les théâtres ne brûlent pas tous les jours ! Mais pour cela, les spectateurs n'ont pas la vie sauve, et, presque assurément, ils doivent mourir d'une fluxion de poitrine obtenue pendant les entr'actes. Car posons cette règle générale : Tout Parisien est fumeur

et, pendant l'entr'acte, éprouve le besoin d'aller fumer une cigarette sur le boulevard.

Et celui qui, par exception, n'est pas fumeur, peut vouloir acheter pour la femme qu'il accompagne des fondants et des caramels, ou même peut vouloir respirer pendant cinq minutes autre chose que l'air vicié et empesté de la salle. Or, il est matériellement impossible à ce prisonnier d'obtenir que l'ouvreuse lui donne son pardessus. Et ici se pose un dilemme aussi tranchant que les deux lames d'une paire de ciseaux. Ou, d'une part, (et c'est le cas le plus probable,) le spectateur sortira sans pardessus, en habit noir, en gilet ouvert, et gagnera une bonne pneumonie; ou, d'autre part, il s'obstinera à vouloir son pardessus, bataillera sans succès avec l'ouvreuse pendant toute la durée de l'entr'acte, puis finalement aura une attaque de colère rouge et s'exposera à la mort par apoplexie.

Lorsqu'on discutait *dans le sein* des Chambres ce qu'on appelle « la question des théâtres », le spirituel Nestor Roqueplan, qui était Parisien et fumeur, se mettait à sourire, et murmurait : « En fait de théâtres, il n'y a qu'une seule question : celle du paletot. » Et il avait aussi coutume de dire : « Lorsque j'entre pour la première fois dans un théâtre dont je deviens le directeur, mon premier soin est de faire poser partout des porte-manteaux ; le premier soin des ouvreuses est de les arracher avec une obstination fidèle ; et autant j'en pose, autant elles en arrachent, jusqu'à ce que la victoire leur soit décidément restée, et qu'elles puissent, comme devant, mettre les paletots en tas et en tapons ! »

Oui, les rouler, en faire des tas informes et hideux, et les empiler les uns par-dessus les autres dans la poussière de quelque trou noir, tel est l'idéal que les ouvreuses réalisent avec une volupté féroce ; et il faut qu'il en soit ainsi ; autrement, les ouvreuses ne seraient plus, comme Sémiramis et comme Catherine II, les arbitres des destins des mortels ! Les spectateurs se-

raient libres d'aller, de venir, de respirer comme les honnêtes gens, et même ils seraient peut-être sauvés de la fluxion de poitrine, ce qui ne peut être admis ! Le jour de l'ouverture du nouvel Opéra, le spectacle avait commencé un peu tard, et le premier acte avait été long. Dès que le rideau tomba, les fumeurs, tirant des langues d'une aune, se précipitèrent vers l'employé placé à l'entrée de l'orchestre, et réclamèrent leurs pardessus. « Ah ! les paletots ! dit cet homme pareil au juste d'Horace, je ne sais pas ce qu'on en a fait ; je crois qu'on les a descendus en bas ! » Ces captifs avaient un peu envie d'étrangler leur geôlier ; ils furent désarmés par son bon sourire et par son air d'innocence, car l'artiste dont il s'agit ici obéissait, comme Dante et Michel-Ange, à une vocation : celle de ne pas rendre les paletots !

Ma conclusion sera simple. Il a été quelquefois pardonné à des faussaires, à des traîtres, à des meurtriers, à des régicides, et aux gens qui coupent les enfants par petits morceaux ; jamais à l'homme qui a été assez simple pour se livrer comme otage et pour entrer chez un directeur de théâtre, après lui avoir préalablement donné un louis d'or. S'il est brûlé, cassé, martyrisé, asphyxié, étouffé, tant pis pour lui, *Fallait pas qu'y aille*, ou, pour traduire en français cette phrase familière, il ne fallait pas qu'il y allât. Lorsque tendant une corde au-dessus de la place de la Bourse, de sa fenêtre à celle de son camarade Turbry, le corniste Vivier avait fait glisser sur cette corde une lanterne portant cette inscription : *N'allez pas au Vaudeville !* et qui précisément se balançait devant la façade du Vaudeville, le célèbre virtuose donnait à ses concitoyens un avis utile et profitable. Les tribunaux en jugèrent autrement, et le condamnèrent à des dommages-intérêts ; cela prouve que les amateurs de comédies n'ont que ce qu'ils méritent, et qu'ils faut les abandonner à leur malheureux sort !



## CHANGEMENT A VUE

C'est bien vrai, c'est lui, le Printemps ! Il est venu, et d'un coup d'aile il a chassé dans la région des souvenirs incertains et des rêves absurdes les frimas, les neiges, les rivières gelées et ces jours d'horrible froidure où on voyait les loups entrer dans les villages, en regardant avec leurs yeux de feu. Un souffle, un parfum, une fièvre, quelque chose de fou, de tendre et de délicieux nous enveloppe. Comme pour l'entrée d'un roi, dans les rues et sur les édifices le soleil jette et déploie de grandes nappes d'or. Marchands de bois, de houilles, de coke, de briquettes percées de trous, satrapes et tyrans qui ne répondiez jamais aux lettres de commande, nous vous bravons, votre règne est passé : gardez vos briquettes, gardez votre coke, gardez vos bûches ! Employez-les à vous chauffer vous-mêmes si le cœur vous en dit, et même à vous cuire et rôtir à point, comme les oies du repas de Noël. Nous, nous ouvrons nos fenêtres, nous aspirons avec ravissement le doux air tiède, nous regardons bourgeonner les lilas, et aux rameaux des arbres poindre les premières feuilles vertes, encore toutes petites !

Le Printemps, déjà chanté par quelques poètes, antérieurement et postérieurement au roi Çudraka, est adorable partout ; mais nulle part il n'est si glorieux et si divin qu'à Paris. Ailleurs il y a bien quelques fleurs de-ci de-là, et notamment à Lyon, on en voit une centaine

de pots au marché qui se tient sur la place Bellecour ; mais, en somme, et au pied de la lettre, Paris est le seul lieu du monde où il y ait réellement des fleurs. Les jardiniers-architectes du Luxembourg dessinent et peignent avec les roses, avec les tulipes, avec les violettes, comme s'ils taillaient dans une immense étoffe inépuisable et sans fin. O extase de la pourpre, du rose, du jaune et du bleu, couleur de l'or et couleur du ciel ! Enchantement des sereines verdure ! Voici venir le moment où sur nos marchés aux fleurs va s'épanouir une fête de couleurs, pareille à la palette géante d'un Diaz démesuré, et où dans les rues, sur les petites charrettes, on vendra aux passants pour quelques sous toute la parure éclatante et vivante de la Nature ivre de joie.

Il n'y a de fleurs qu'à Paris. Mais s'il y en avait ailleurs, qu'en pourrait-on faire ? Encore faut-il qu'un harmonieux rappel de tons leur donne un prix inestimable, et c'est ce qui arrive chez nous ; car les femmes parisiennes, changeantes et diverses comme les saisons, se transfigurent avec les premières roses, et refléurissent alors dans une nouvelle jeunesse printanière. Pour jusqu'à Novembre prochain, elles quittent leur visage d'hiver, artiste, compliqué, à tignasse ébouriffée et superbe, fait de cosmétiques et de poudre rosée ; elles se donnent maintenant l'ineffable plaisir de renoncer aux poudres de riz, de baigner, sans plus, leur front dans l'eau vive, et de lisser leur chevelure comme une aile d'oiseau ! A ce moment de renouveau, un Paris bête et *poncif*, comme les étrangers se le figurent sur la foi de Paul de Kock, songerait à s'exiler à la campagne ; mais le vrai Paris, plus malin, aime mieux devenir campagne lui-même, abrité par des milliers d'arbres qui bientôt vont se couvrir de feuilles frémissantes, sans renoncer à rester la ville des pompes triomphales et des nobles plaisirs.

Non, non, nous n'allons pas renvoyer les violons comme inutiles. Au contraire, nous les prierons de con-

tinuer, et nous dirons au flûtiste, comme le prince Hamlet à Guildenstern : « Voulez-vous jouer de cette flûte ? » Car, en effet, Paris profite de ce moment sans pareil pour donner ses plus beaux bals et ses plus belles fêtes, avec les portes des salons ouvertes sur le grand jardin sombre, où, entre deux quadrilles, il est si doux d'aller fumer sa cigarette. Et la blanche lune s'amuse alors à piquer ses feux extraordinaires sur les croix de diamants attachées sur le revers des habits noirs. Imaginez-vous quelque chose de plus idéal qu'une fête dans cet hôtel dont un des salons enferme une allée de fleurs plantées dans de la vraie terre, et de grands arbres vivants, de telle façon que le parc semble entrer lui-même dans le salon et vouloir s'amuser avec les personnes ? On y danse, et d'autres fois on joue une comédie de cinq minutes, en magnifiques vers bouffons, écrite par un très bon poète, comme d'Hervilly, par exemple, et costumée avec les plus merveilleux satins ; ou bien un très grand virtuose joue du piano pendant cinq minutes, pas plus, juste le temps d'ouvrir les âmes avec cette clef miraculeuse qui se nomme : la Musique !

Et c'est à ces bals du premier printemps qu'on voit comme les étoffes de Paris sont spirituelles ! Car ce qui pare alors les femmes à la démarche svelte et rapide, ce sont bien les mêmes étoffes qu'elles portaient en plein hiver ; mais les satins, les velours, les failles, sont devenus légers et riants, se sont subtilisés, ont pris quelque chose d'aérien et de fluide, car, eux aussi, ils subissent l'influence du printemps qui vient. Et les fleurs des dentelles, brodées à l'aiguille, veulent éclore, ouvrent leurs corolles, et les parures de diamants qui, l'hiver, étaient lourdes et massives, maintenant s'affinent, se courbent en minces fleurettes, se dressent en nœuds délicats, se tordent en minces brindilles. Ces tissus et ces fleurs sont civilisés, ils ont le sentiment artistique, et ils savent bien que les choses même sont tenues d'avoir du génie dans cette ville où, avant d'être écrites

par les meilleurs Chamforts que nous ayons, toutes les Nouvelles à la Main sont d'abord faites par Gavroche.

Grâce au ciel, nous ne les verrons plus, ces horribles lilas de l'hiver, prétendus blancs, qui sont des lilas décolorés, des cadavres de lilas galvanisés, et dont on jetait aux pieds des divas de si grosses bottes, aux petites fleurs insipides et mortes ! Ils vont fleurir, les vrais lilas blancs et les vrais lilas lilas, lilas foncé, lilas tendre, lilas clair, lilas rougissant et bleuisant, lilas parcourant en leurs thyrses gracieux toute la gamme et toutes les notes du lilas !

Le lilas, cet arbre de la jeunesse, du printemps, de l'amour, de l'espérance, de la vie heureuse, est adoré par Paris avec un effroyable héroïsme. En construisant sur le quai d'Orsay, en face des grands peupliers, les hôtels qui seraient nommés palais dans tous les pays du monde, leurs propriétaires ont presque tous réservé devant la façade un morceau de terrain tout petit, qui, en général, représente un capital d'un demi-million, et sur ce terrain ils ont uniquement planté des lilas dont, ô délice ! je vois déjà les branches noires couvertes de petites feuilles. Or, la floraison du lilas dure ici trois semaines. Ces Parisiens dépensent donc vingt-cinq mille francs par an (sans compter les intérêts composés,) pour voir des lilas pendant trois semaines, et pour ne rien voir du tout pendant le reste de l'année. Et on demande à quoi nous dépensons notre argent, et pourquoi nous avons tous de la peine à joindre les deux bouts, tandis que les provinciaux ont en provision des sacs d'écus, comme des draps de toile, et trouvent tous le moyen de faire des économies !

Parmi ces habitants du quai d'Orsay, il y en a un qui ne l'habite pas, et qui n'habite même nulle part, car il vit, à la manière anglaise, sur un yacht fait de bois précieux, avec lequel il vogue ou se pose sur les océans et les fleuves de l'univers, en lisant Shakespeare et en traduisant le Ramayana, pour se distraire. Pourtant, ce

n'est pas qu'il manque de domiciles. Il possède dans l'Oise un château qu'on compare au château de Mello ; à Christiania une autre demeure, où on se promène en calèche à quatre chevaux dans les serres, comme dans celles du comte de Devonshire ; sur la côte de Coromandel, un chattiram, à escalier de santal, ayant comme annexe, au bord du lac de Tinneveley, un théâtre construit par Charles Garnier au milieu des tulipiers jaunes, sur lequel il a fait jouer *Le Chariot de terre cuite*. Enfin, entre autres résidences, son hôtel du quai d'Orsay. Mais où qu'il soit, sur le Gange bleu ou dans les mers polaires, il part de façon à être ici au moment où s'ouvrent les premières feuilles des lilas, et il y reste pendant tout le temps où ses lilas de Paris sont en fleurs. C'est un vrai Parisien, et qui comprend le sens du mot : Printemps !

Parmi les gens assez sages pour ne pas voyager, et qui ne sont jamais allés à Asnières, il n'est cependant personne que le hasard des circonstances n'ait entraîné à passer quelques mois à Nice et à Monte-Carlo. Tant que dure l'hiver, c'est un enchantement et une véritable féerie de voir les gazons, les arbres verts, les champs de géraniums et de pâles violettes, et les haies des chemins pleines de roses, et on se demande comment et pourquoi on quitterait jamais ces paradis, et les palmiers et les aloës, et les citronniers couverts de blanches fleurs et de fruits verts.

Mais viennent les rayons dorés, les premiers souffles du printemps, le Parisien s'aperçoit avec une affreuse tristesse, avec une sombre épouvante, que toute cette verdure prestigieuse, qui en hiver lui avait paru verte, est en réalité foncée, noire, découpée dans du papier noir ; tandis que le feuillage des oliviers est d'un bleu morne, comme les verdure décolorées peintes sur les anciens paravents.

Aussitôt il est saisi, navré, torturé par une invincible nostalgie de notre vraie, tendre, amoureuse et caressante verdure. Il a soif de Bellevue, de Cernay et de

Chaville. Il n'y a plus de jeu, ni de bouillabaisse, ni de belles étrangères qui tiennent. Il prend à peine le temps de boucler sa valise et saute dans un wagon. S'il n'y avait pas de chemins de fer, il reviendrait plutôt en diligence, ou en coucou, ou en patache, ou en carriole, ou en marchant le bâton blanc à la main, comme le Juif-Errant, ou dans un ballon, en fendant l'air d'un vol ardent, comme les hirondelles.

Je les aime, je les salue et je les bénis, ces souffles, ces naissantes ardeurs, ces premières brises qui vont faire fleurir les lilas dans mon petit jardin de la rue de l'Éperon, en même temps que les volumes de vers derrière les opulentes glaces d'Alphonse Lemerre, et sur les longues tables de chêne, dans la librairie de Georges Charpentier, ornée de décors néo-grecs. Je les bénis d'autant plus, qu'ils viennent de sauver la vie à un de mes jeunes amis. Ce garçon, effroyablement riche, et beau comme un conquérant des Indes, qui d'ailleurs n'exerce aucune profession, mais qui dompte les chevaux comme Hector, et qui aime la poésie, était devenu passionnément amoureux d'une princesse russe, jeune et veuve, qui habite Paris. Tous ces mois derniers, il la voyait triste, silencieuse, farouche. Dans son petit hôtel du parc Monceau, elle vivait froide, glacée, pelotonnée sur un divan recouvert de peaux d'ourses blanches. Plus mon ami lui exprimait son adoration avec des mots qui eussent animé des pierres, plus elle restait glacée, insensible ; elle se bornait à regarder son jeune amant avec des yeux mornes, atones, où se lisait une froide férocité.

Ne pouvant attendrir cette cruelle maîtresse ; il s'était décidé à mourir, et, naturellement, il avait voulu revoir une dernière fois celle pour qui il allait mourir. Mais, ô surprise ! il la trouva belle, debout, parée, souriante, vêtue de rose, ayant mille tendresses dans ses yeux pleins de flammes. Elle tendit sa main au jeune homme, avec un geste charmant, qui disait : Je suis à vous ! Et

comme il voulait parler, demander à son amie pourquoi elle l'avait fait si longtemps et si cruellement souffrir, et quelle fièvre l'avait ainsi rendue mauvaise, elle répondit à sa pensée avant qu'il n'eût parlé, et lui dit, avec le sourire d'une ressuscitée qui baigne ses prunelles dans les roses de l'aurore :

— « Mon ami, c'était l'hiver ! »

---

## LES HANLON LEES

Les gens les plus dignes d'intérêt que ce siècle ait produits sont assurément ces admirables mimes et gymnastes, les Hanlon Lees, qui, lorsque tous se courbent vers la terre, disant que ramper est bon, ne consentent pas, eux, à ramper, et s'envolent vers l'azur, vers l'infini, vers les étoiles ! Ainsi ils nous consolent et nous rachètent de la vile résignation et de la platitude universelle. Ils ne parlent pas, non justes Dieux ! par manque de pensées, mais ils savent qu'en dehors de la vie usuelle, la parole ne doit être employée qu'à exprimer les choses héroïques et divines. Mimes admirables, ai-je dit ; oui, même après Deburau et même dans le pays qui a produit Deburau ; car ils ont comme lui la mobilité du visage, l'idée rapide qui le transfigure, l'éclair du regard et du sourire, la voix muette qui sait tout dire, et de plus que lui, ils ont cette agilité qui leur permet de confondre dans un seul mouvement le désir et l'action, et qui les délivre de l'ignoble pesanteur. Comme celui de Jean-Gaspard, leur visage est comédien, mais il pourrait se passer de l'être ; en effet, de même que Deburau donnait par sa grimace l'impression et l'illusion de l'agilité, ils pourraient, eux, donner l'illusion de la pensée par la rapidité et par la justesse rythmique de leurs mouvements.

Je les aime avec la plus rigoureuse partialité, parce qu'ils sont tout à fait les alliés et les complices du



poète, et parce qu'ils poursuivent le même but que le poète lui-même. A l'origine, l'être humain était triple ; il contenait en lui trois êtres : un homme, une bête et un dieu. A la sociabilité qui fait l'homme, il joignait l'instinct, la course rapide, la grâce naïve, l'innocence, les sens aigus et parfaits, le bondissement, la joie, la certitude de mouvements de l'animal, et aussi ce qui fait le dieu, la science des vérités surnaturelles et la nostalgie de l'azur. Mais il n'a pas tardé à tuer en lui la bête et le dieu, et il est resté l'homme social que nous connaissons, amoureux de la boue et de l'argent monnayé, à moitié sourd, à moitié aveugle, orné de pince-nez, guillotiné par son faux-col, aimant la mélodie facile, oh ! si facile ! et la poésie du dix-septième siècle, l'Académie, la *Revue des Deux Mondes*, et si inférieur au premier sauvage venu qui, l'oreille collée contre terre, entend au loin le pas de son ennemi et presque l'herbe qui pousse ! Il a tué la bête, il a tué le dieu, et il en porte les cadavres dans sa poitrine ; voilà pourquoi il marche d'un pas lourd et stupide. En vain la Science, à côté de lui et pour lui, réalise des miracles, emmagasine la chaleur, l'électricité, la voix, la vie, et épèle le grand secret à travers les cieus déchirés ; personnellement l'homme social est incapable de savoir, en regardant le ciel, s'il fera beau ou s'il pleuvra, et de trouver dans un champ l'herbe qui peut guérir sa blessure, comme il est incapable de sauter une haie ou un ruisseau. Sa grandeur ne l'attache pas seulement au rivage ; elle l'attache partout, comme de la glu, quand il était né pour suivre le vent qui passe et la plume tourbillonnante qui s'envole !

Ressusciter dans l'être humain la bête et le dieu, telle est l'œuvre que poursuit le poète, resté instinctif dans un monde bourré de lieux communs, et dont la pensée plane ailée et libre au-dessus des sottises affairées ; elle est aussi l'œuvre que poursuit le mime et le gymnaste. Mais ce que le poète ne fait que figura-

tivement, à l'aide de ses rythmes envolés et bondissants, le mime, lui, le fait en réalité, au pied de la lettre; c'est sa propre chair qu'il a affranchie de la maladresse, de la lourdeur péniblement apprises par l'homme social; il a retrouvé la course effarée du jeune faon, les bonds gracieux du chat, les sauts effrayants du singe, l'élan fulgurant de la panthère, et en même temps cette fraternité avec l'air, avec l'espace, avec la matière invisible, qui fait l'oiseau et qui fait le dieu. Il n'est un étranger ni parmi les légers esprits qui se jouent autour de nous dans la lumière, ni parmi les biches et les gazelles qui boivent le flot glacé des fontaines. Pour être un étranger, il faudrait qu'il entrât dans une assemblée délibérante ou dans une réunion d'actionnaires. Enfin, il n'est pas inférieur à un sauvage! Comme ces Australiens que nous admirons tant, il pourrait, à l'aide de deux cailloux aigus, escalader un eucalyptus énorme, s'appuyant sur le caillou qu'il vient d'enfoncer et qui ne tient pas, pour prendre un élan et enfoncer l'autre caillou! Aussi bien qu'un thug, il peut se confondre avec la terre et avec la prairie, se déguiser en arbre, en serpent, en ruisseau, en haie vive; la Nature, qui le connaît, se laisse imiter, embrasser, posséder par lui, et lui permet de s'appropriier ses murmures, ses sursauts, son immobilité et son silence.

Entre l'adjectif *possible* et l'adjectif *impossible* le mime a fait son choix; il a choisi l'adjectif *impossible*. C'est dans l'impossible qu'il habite; ce qui est impossible, c'est ce qu'il fait. Il se cache où on ne peut pas se cacher, il passe à travers des ouvertures plus petites que son corps, il s'établit sur des supports trop faibles pour supporter son poids; il exécute, sous le regard même qui l'épie, des mouvements absolument invisibles; il se tient en équilibre sur un parapluie; il se blottit, sans être gêné, dans une boîte à violon; et surtout, et toujours, il s'enfuit, il s'évade, il s'élançe, il s'envole! Et qui le guide? Le souvenir d'avoir été oiseau, le regret

de ne plus l'être, la volonté de le redevenir. Aristophane, dans sa merveilleuse comédie, a rendu la souveraineté aux Oiseaux, qui finissent par la reprendre, par l'arracher aux Dieux, et c'est là qu'il a dit le fin mot du tout, car les êtres ailés finiront toujours par l'emporter, par avoir raison de tout, par dominer ceux qui ne savent pas monter plus haut que les cimes neigeuses du mont Olympe. Oiseau, c'est ton élan qui t'emporte en plein éther; mais là, tu écoutes la marche musicale des astres, et leurs évolutions sonores t'enseignent l'harmonie et la précision; voilà pourquoi tu es à la fois turbulent et ordonné.

L'harmonie et la précision! ce sont les maîtresses qualités du poète, ce sont aussi celles que je ne me lasse d'admirer chez ces impeccables Hanlon Lees. Tout d'abord, d'un geste net, d'un clin d'œil spirituel, ils indiquent ce qu'ils vont faire, parce que tout véritable artiste dédaigne et repousse la surprise, comme un moyen grossier d'étonnement, et il faut qu'il étonne le spectateur, après l'avoir prévenu contre sa propre bienveillance, et après avoir éveillé en lui l'instinct critique. Puis, la chose annoncée, ils l'exécutent avec une perfection irréprochable, et les effets, les mouvements s'engendrent réciproquement, se répondent, naissent les uns des autres; tels les rappels de couleur de Delacroix; tels ces fraternités, ces retours, ces insistances, ces répliques de sons et ces frissonnants baisers de rimes qui, dans les vers de Hugo, emplissent l'âme d'une joie délicieuse. Mais puisque les Hanlon aiment la grâce, les belles attitudes, l'eurhythmie des poses, comment sont-ils furieux comme des taureaux piqués de mille banderoles, fous comme des chevreaux qui broutent les fleurs, exaspérés comme des vers coupés, frémissants comme le vif-argent, délirants comme des voyageurs à qui on a mis de la poudre à gratter dans le dos?

Oui, comment expliquer leur turbulence? Ils se choquent, se heurtent, se brisent, se cognent, tombent les

uns sur les autres, montent sur les glaces et en dégringolent, ruissellent du faite des maisons, s'aplatissent comme des louis d'or, se relèvent dans un orage de gifles, dans un tourbillonnement de coups et de torgnoles, gravissent les escaliers comme des balles sifflantes, les redescendent comme une cascade, rampent, se décarcassent, se mêlent, se déchirent, se raccommoient, jaillissent et bariolent l'air ambiant, éperdus comme les rouges, vertes, bleues, jaunes, violettes verroteries d'un kaléidoscope, et fatiguant la lumière du gaz, qui à les regarder s'interloque et ouvre des prunelles stupéfaites? Elle est bien simple à expliquer, cette contradiction apparente; c'est que, par leur jeu double, ces Hanlon Lees ont à exprimer deux ordres d'idées diamétralement opposés.

Remarquez en effet comme la sereine douceur et la céleste innocence de leurs visages contrastent avec la violence de leurs sauts, de leurs torsions, de leurs luttes et de leurs gambades! Cela tient à ce que leurs visages racontent l'appétit de la vie idéale, tandis que leur féroce gymnastique, n'ayant d'autre but que l'agitation elle-même, représente exactement la vie terrestre avec ses casse-tête, ses remue-ménage, ses brouillamini et ses tragédies absurdes. A tout bien prendre, si quelqu'un méritait le nom de réaliste, ce seraient les Hanlon Lees tout seuls, car seuls ils ont reproduit la vie avec cette intensité dévorante et dépourvue de sens, sans laquelle elle ne se ressemble pas à elle-même. On le sait quand on est devenu vieux, entrer par la fenêtre ou tomber par la cheminée, recevoir des passants sur la tête, emplir son verre pour qu'un autre le vide, se livrer à un barbier qui vous coupe le nez, subir la pluie, l'orage, la guerre; suivre, fendre, déchirer, affronter une foule, être foule soi-même, ne pas savoir où on va et hurler de n'y pas aller, écouter un musicien effréné qui, tiraillé, battu, brisé, mis en pièces, continue à jouer son air sans s'apercevoir de rien; rouler, dégringoler, se mon-

trer, se cacher, s'endormir et être réveillé en sursaut, verser en voiture, sauter en chemin de fer, vider et emplir des malles, faire des sauts périlleux pour retomber sur une chaise, et finalement n'avoir pas le temps de s'y asseoir, être frappé de plaies inattendues, orné de bosses inexplicables, pris entre les portes, empilé, écrasé, pillé, battu, embrassé, baisé, écartelé, secoué comme un pantin dont une main ironique agite les invisibles fils, voilà précisément la vie comme elle est. Et les Hanlon Lees la reproduisent sans atténuation, avec une scrupuleuse exactitude; mais leur bon regard ami et malicieux vous dit : « Oui, voilà comme elle est, mais aussi, tu vois, je m'exerce à m'envoler dans l'éther, plus loin que l'azur et les oiseaux, là où sont les astres! »

Il n'y a pas de femmes dans les pantomimes des Hanlon Lees; si l'on en voit une, elle est représentée par un homme travesti, comme du temps de Shakespeare, et elle apparaît comme une folle caricature de l'inconscience et de l'étourderie féminines. Même, de peur qu'on ne la prenne au sérieux, elle reçoit des claques et des horions, aussi bien que ses camarades; ses jupes impudiquement se retroussent dans la bagarre, elle est, comme Hector, traînée par sa chevelure, et c'est en quoi nos mimes, une fois de plus, montrent leur profonde pensée. En effet, là où est la femme, là aussi est l'amour; par sa divine et surnaturelle puissance, l'homme emparadisé échappe aux ennuis, aux tourments, aux vulgaires brutalités de sa vie affreuse, et par conséquent la comédie est finie, car ainsi que l'a dit le maître, « un homme et une femme qui se fondent en un ange, c'est le ciel ». Et je vais plus loin, je pense que, même s'il lui eût été possible de faire autrement, Shakespeare aurait encore eu raison de confier à de jeunes garçons le soin de réciter les rôles de ses héroïnes. Imogène ou Juliette peuvent être évoquées par la magie toute-puissante de la poésie; mais non par la présence réelle d'une femme. Car la beauté d'une femme est

personnelle, absolue, incapable de toute transformation. Si la comédienne est belle, elle représentera, non pas Juliette, mais elle-même, et le spectateur aura envie, non de s'intéresser à ses amours avec Roméo, mais d'être aimé d'elle pour son propre compte, et de l'emporter dans ses bras. Ceci d'ailleurs ne vise nullement à supprimer les actrices contemporaines, qui jouent les comédies modernes; car, d'après l'intention expresse des auteurs qui travaillent pour elles, elles doivent surtout s'appliquer à imiter des Parisiennes bien habillées, à tignasses amusantes, vêtues de robes rose éteint, bleu mort ou vieil or fauve, aux lèvres pimentées, aux yeux voluptueusement naïfs, souples comme des lianes, sveltes, bien corsetées, bien gantées; et c'est à quoi elles réussissent parfaitement.

Ce n'est pas par hasard que le grand nom de Shakespeare est venu sous ma plume. Je pensais à cela : quels sublimes serviteurs ces Hanlon Lees seraient pour la reine Titania, et avec quelle exacte fantaisie ils représenteraient Puck et Fleur des Pois et monsieur Toile d'Araignée et monsieur Grain de Moutarde! Car s'ils le voulaient, rien au monde ne pourrait les empêcher de voltiger sur les cimes des herbes folles, de se balancer dans les lianes comme dans un hamac, et de se blottir tous à la fois, en se serrant un peu, dans la corolle d'un lys! La féerie! certes, là est leur domaine légitime et leur vraie patrie, mais ils y aborderont certainement, le jour où ils auront récolté à travers l'Europe suffisamment de guinées, doublons, roubles, dollars, et où ils pourront ouvrir un théâtre à eux, machiné de façon à pouvoir faire se succéder les montagnes, les prairies, les forêts, les fermes, les cuisines, les paysages, dans un harmonieux tohu-bohu terminé par des effets d'eau naturelle!

Je ne le cache pas, c'est avec une plate jalousie, c'est avec une sombre envie que je considère les Hanlon Lees, et le regret de n'être pas un d'entre eux excite en

moi les plus mauvaises passions. Car si j'étais un Hanlon Lees, quand, par exemple, un poète classique, ayant forcé ma porte, entrerait dans mon cabinet pour me lire une tragédie, avec quelle ivresse je m'élançais sur la corniche du plafond, où le birbe n'aurait aucun moyen de me faire entendre son exécrable poème, dans lequel pour la facilité de la rime, le roi se nomme Agatharchide, sa fille Gatharchide, son confident Tharchide, et son capitaine des gardes Chide! Et à supposer même, chose impossible! que l'auteur tragique à perruque verte fût lui-même un Hanlon Lees déguisé, et s'élançât à côté de moi sur la corniche, je bondirais alors au haut de la glace. Il m'y suivrait, la glace s'effondrerait sous notre mutuel effort, et je retomberais dans une malle, où mon persécuteur ne tarderait pas à me suivre. Au moment où il espérerait m'y continuer la lecture de son infâme tragédie, en s'éclairant au moyen d'une allumette chimique, je me serais déjà lancé comme une flèche dans la boîte de l'horloge. Il y serait aussitôt que moi, et reprendrait sa lecture, mais moi, d'un saut périlleux, je me serais jeté au haut de l'escalier; ses alexandrins m'y poursuivraient, je ne l'ignore pas, mais je me laisserais glisser, comme un reptile, entre ses jambes, et ce serait bien le diable si dans tant de vols, de marches, d'allées et venues et de contre-marches, les malencontreux alexandrins ne s'étaient pas cassés les pieds et les pattes!

Mais contiens-toi, mon cœur! Hélas! je ne suis pas un Hanlon Lees; je suis un simple poète lyrique, à peine bon à chanter les exploits des mimes, et à imiter leur vol par celui de mes rimes turbulentes et précises! Rentre en toi-même, misérable! tu n'as à ton service d'autres ailes que celles des mots, d'autre théâtre que la feuille de papier blanc; les seules taches jaunes et rouges dont tu puisses orner ton visage sont celles des épithètes; et sur ton chapeau indigent, les seuls panaches que tu puisses arborer sont les magnifiques adjec-

tifs. J'avoue tout, j'avoue que j'ai péché par excès d'orgueil, en prétendant me comparer, même vaguement et d'une manière relative, aux meurtriers de l'air qu'ils déchirent, aux vainqueurs de l'azur dompté, aux escaladeurs des cimes et des nuées, et que je suis un simple assembleur de syllabes, assis à une table, trempant une plume dans l'encre pour écrire sur du papier, et si ce n'est par mes aspirations insensées, ne méritant en aucune façon d'être assimilé aux êtres surnaturels. Donc, ami lecteur, lecteur illustre et très précieux, oublie tout ce que je t'ai dit, car ces paroles dénuées de toute raison d'être ont exactement la valeur de la symphonie pour clarinettes qu'exécutent sur le bord du tréteau les lanciers polonais en shapska bleu de ciel, tandis que s'agite derrière la toile le pied impatient de la Comédie, dont on entend déjà tintinnabuler les clochettes cruelles!

---





# TABLE

## PARIS VÉCU

— 1882 —

	Pages.
I. — Préface . . . . .	4
II. — Les Femmes . . . . .	10
III. — L'Honneur . . . . .	17
IV. — L'Académie . . . . .	24
V. — Bureaucratie . . . . .	31
VI. — Le Vin . . . . .	38
VII. — Utopie . . . . .	45
VIII. — Jamais Shakespeare! . . . . .	52
IX. — Simplification . . . . .	59
X. — La Haine . . . . .	66
XI. — Franc-Maçonnerie . . . . .	73
XII. — Les Symboles . . . . .	81
XIII. — Au Tableau . . . . .	88
XIV. — La Solution . . . . .	95
XV. — Propos de Fou . . . . .	102
XVI. — Le Ministère Krsvltz . . . . .	110
XVII. — Les Esclaves . . . . .	118
XVIII. — Deux Infirmes . . . . .	126
XIX. — Le Crime de Ville-d'Avray . . . . .	133
XX. — Les Diamants . . . . .	141
XXI. — Marionnettes . . . . .	148
XXII. — La Grève des Dieux . . . . .	155
XXIII. — Chez Alphonse Daudet . . . . .	162
XXIV. — Le Tambourineur . . . . .	169
XXV. — Exempt . . . . .	177
XXVI. — La Noblesse . . . . .	184
XXVII. — La Vérité . . . . .	192
XXVIII. — Propos de Théâtre . . . . .	199
XXIX. — Torquemada . . . . .	206
XXX. — Choses mélancoliques . . . . .	213
XXXI. — Le Silence . . . . .	220
XXXII. — Le Lycée de Jeunes Filles . . . . .	226
XXXIII. — Points sur quelques I. . . . .	233
XXXIV. — Apologie . . . . .	239

	Pages:
XXXV. — La Perfection . . . . .	245
XXXVI. — Innovation . . . . .	251
XXXVII. — Explications loyales . . . . .	258
XXXVIII. — Balivernes . . . . .	264
XXXIX. — Un procès injuste . . . . .	271
XL. — Eugène Dupin . . . . .	277
XLI. — Le Bonnisme . . . . .	301
XLII. — Cinquante Centimes . . . . .	308
XLIII. — Les Lettres . . . . .	314
XLIV. — L'Égalité . . . . .	320
XLV. — Fra-Diabolisme . . . . .	328
XLVI. — Interrègne . . . . .	332
XLVII. — Le Bonheur . . . . .	338
XLVIII. — Les Absents . . . . .	344
XLIX. — Escrime . . . . .	350
L. — Idées politiques . . . . .	357
LI. — Mercerie . . . . .	363
LII. — Entre Amis . . . . .	369
LIII. — Épilogue . . . . .	375

## FEUILLES VOLANTES

— 1879-1880 —

1. Pensées de neige . . . . .	383
2. Péril en la demeure . . . . .	389
3. Pommes de terre frites . . . . .	396
4. Documents humains . . . . .	401
5. Choses diverses . . . . .	407
6. Autres Nihilistes . . . . .	413
7. Mascarades . . . . .	419
8. Gil Pérès . . . . .	425
9. Contes et conteurs . . . . .	431
10. Les Théâtres de Paris au point de vue du confortable . . . . .	438
11. Changement à vue . . . . .	446
12. Les Hanlon Lees . . . . .	453



62632503

